CASSINIS, FERDINANDO

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE.

TOME QUATRIÈME.

TURIN 1831.
CHEZ LES FRÈRES REYCEND ET C.e
Libraires du Roi, sous les arcades de la Foire.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/theatredeeugenes46scri

LES

PREMIÈRES AMOURS,

OU

LES SOUVENIRS D'ENFANCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le théâtre de Madame, le 12 novembre 1825.

PERSONNAGES.

—

M. DERVIÈRE.
EMMELINE, sa fille.
CHARLES, cousin d'Emmeline.
RINVILLE.
LAPIERRE, domestique de M. Dervière.

—

La scène se passe en Franche-Comté, dans la maison de M. Dervière.

Le théâtre représente un salon; une porte au fond et deux latérales.

LES

PREMIÈRES AMOURS,

OU

LES SOUVENIRS D'ENFANCE.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMELINE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Mais enfin, réponds-moi : qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui te fâche? pourquoi depuis hier es-tu de mauvaise humeur?

EMMELINE.

Je n'en sais rien, mon papa; tout me déplaît, tout me contrarie.

DERVIÈRE.

C'est donc pour la première fois de ta vie; car tout le monde ici fait tes volontés, à commencer par moi.

EMMELINE.

Combien vous êtes bon! combien vous m'aimez!

DERVIÈRE.

Que trop! Mais quand on est veuf, qu'on est, comme moi, un des premiers maîtres de forges de la Franche-Comté, avec cinquante mille livres de rente, et une fille unique; qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de sa fortune? Songe donc que, dans le monde, je n'ai que toi à aimer.

AIR: *de Lantara.*

Mon seul vœu, ma plus chère envie
Est de pouvoir t'établir près de moi.
Cet or, fruit de mon industrie,
C'est pour mon gendre, ou plutôt c'est pour toi.
Je veux, auprès d'un époux qui t'adore,
Doubler mes biens en vous les prodiguant.
Un père s'enrichit encore
De ce qu'il donne à son enfant.

Et voilà plus de vingt partis que je te propose; mais aujourd'hui, par exemple, je n'entends pas raillerie, et tu auras la bonté de bien recevoir celui que nous attendons.

EMMELINE.

Quoi! ce monsieur de Rinville, dont vous me parliez hier? Eh bien! mon papa, si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est là l'unique cause de mon chagrin et de ma mauvaise humeur; et je ne vois

pas pourquoi vous me proposez celui-là plutôt qu'un autre.

DERVIÈRE.

Puisque tu n'en veux pas d'autre...!

EMMELINE.

Ce n'est pas une raison.

DERVIÈRE.

Si, mademoiselle, c'en est une; et si vous en voulez de meilleures, en voici : Il y a trente ans que je vins dans ce pays; je n'avais rien; j'étais sans amis, sans ressources : M. de Rinville le père m'accueillit, me protégea, m'avança des capitaux, et fut ainsi la première cause de ma fortune.

AIR : *d'Aristippe.*

Envers son fils mon cœur souhaite
Acquitter ce que je lui doi;
Et pour mieux lui payer ma dette,
Mon enfant, je comptais sur toi :
Oui, me disais-je, autrefois ma famille
A ses trésors dut un sort fortuné;
Mais aujourd'hui je lui donne ma fille;
Il me devra plus qu'il ne m'a donné.

Du reste, ce fils que je te destine est, dit-on, un charmant jeune homme, un sage, un philosophe qui a voyagé pour s'instruire, et qui revient en France pour se marier. Voilà, mademoiselle, les raisons qui m'ont fait accueillir la demande

de ce jeune homme. Maintenant qu'avez-vous à répondre?

EMMELINE.

Rien. D'après ce que je viens d'apprendre, je l'épouserais avec grand plaisir, si cela se pouvait; mais je me dois à moi-même de le refuser.

DERVIÈRE.

Tu te dois à toi-même... Et qu'est-ce qui t'y oblige?

EMMELINE.

Des promesses sacrées, et des serments antérieurs.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que j'apprends là? Comment, mademoiselle, sans ma permission!

EMMELINE.

Non, mon papa! jamais sans votre permission; et si vous voulez me promettre de ne pas me gronder et de ne plus contraindre mon inclination, je m'en vais tout vous raconter.

DERVIÈRE.

Je vous demande, qui s'en serait douté? Une petite fille de seize ans, qui ne m'a jamais quitté, qui ne voit personne! Allons, mademoiselle, parlez vite.

EMMELINE.

Vous savez bien que j'ai été élevée ici

auprès de vous, par ma vieille tante Judith.

DERVIÈRE.

Ma défunte belle-sœur : une vertueuse, une excellente fille, qui n'avait qu'un seul défaut; c'était de consommer un roman par jour : les quatre volumes y passaient.

EMMELINE.

C'est là dedans qu'elle m'a appris à lire; et j'avais alors pour fidèle société mon cousin Charles, qui était orphelin, sans fortune, et que vous aviez recueilli chez vous.

DERVIÈRE.

Eh bien! après?

EMMELINE.

Eh bien! quoiqu'il fût plus âgé que moi, nous passions nos jours ensemble, nous nous voyions à chaque instant, nos études, nos plaisirs, étaient les mêmes; je l'appelais mon frère, il m'appelait sa petite sœur, parce que ma tante Judith nous avait lu *Paul et Virginie ;* c'était moi qui étais Virginie, et c'était lui qui était Paul; et la fin de tout cela, c'est que nous nous sommes aimés éperdument, et que nous nous sommes juré une constance éternelle.

DERVIÈRE.

Laissez donc ensemble des cousins et des cousines; moi, qui y allais de confiance! eh bien, mademoiselle?

EMMELINE.

Eh bien! un jour il nous a quittés, il est parti comme commis-voyageur en pays étranger; mais avant son départ il m'a dit: « Tu es riche et je n'ai rien; on te fera probablement épouser quelqu'un, parce que les pères, en général, sont injustes et tyranniques, du moins tous ceux que nous avons lus. » Et alors, pour le rassurer, je lui ai promis que je ne me marierais pas avant son retour; il m'a donné un anneau que voici, je lui en ai donné un autre; depuis, j'ai toujours pensé à lui, mais je ne l'ai plus revu.

DERVIÈRE.

Tu ne l'as plus revu?

EMMELINE.

Vous le savez bien, puisqu'il n'est jamais venu ici.

DERVIÈRE.

Et vous n'aviez jamais ensemble aucune correspondance?

EMMELINE.

Aucune, excepté les jours de lune; tous les soirs, à la même heure, j'allais la

regarder, et lui aussi : c'était convenu entre nous.

DERVIÈRE.

Voilà certainement une correspondance bien innocente.

EMMELINE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque brillait, sur la céleste voûte,
L'astre des nuits, l'astre du sentiment,
Le regardant, je me disais : sans doute
De son côté Charles en fait autant.

DERVIÈRE.

Eh quoi! c'est là le seul nœud qui vous lie?

EMMELINE.

Est-il des nœuds plus forts et plus puissants?
Ne doit-on pas s'aimer toute la vie,
Lorsque le ciel a reçu nos serments?

DERVIÈRE.

Malgré cela, le mal n'est pas si grand que je croyais, car enfin ton cousin est parti depuis long-temps ; et tu me permettras de te dire qu'un pareil amour est un enfantillage.

EMMELINE.

C'est ce qui vous trompe. Vous ne savez pas, mon papa, que les premières impressions ne s'oublient jamais; car on n'aime bien que la première fois ; du moins ma tante Judith me l'a souvent répété, et je l'éprouve. Depuis le départ

de Charles, je ne pense qu'à lui, je n'aime que lui; et ce qui me fait refuser tous les partis que vous me proposez, c'est d'abord la promesse que je lui ai faite; et puis, dès qu'un jeune homme veut me faire la cour, je me dis: Quelle différence! ce n'est pas Charles, ce n'est pas lui!

DERVIÈRE.

Voyez-vous ce que c'est qu'une jeune tête! voilà maintenant son imagination qui a fait de M. Charles un héros de roman.

EMMELINE.

Je ne le reverrai jamais sans votre aveu, sans votre consentement; mais jusque là du moins ne me forcez pas à en épouser un autre. Renvoyez ce M. de Rinville.

DERVIÈRE.

Y penses-tu? le fils d'un ancien ami! Non, mademoiselle, vous avez beau dire et beau faire; aujourd'hui, je vous le répète, je montrerai du caractère, et je ne cèderai pas.

EMMELINE.

Et tout-à-l'heure pourtant vous disiez que vous ne vouliez que mon bonheur.

AIR: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je suis si bien auprès de vous,
J'y vois tant de soins de me plaire,

Que le souvenir de mon père
Ferait du tort à mon époux !

DERVIÈRE.

Il est, dit-on, aimable et tendre,
Pour son bon cœur il est cité.

EMMELINE.

Fût-il un ange de bonté,
Il ne pourrait jamais me rendre
Ce que pour lui j'aurais quitté.

DERVIÈRE.

Oui, oui, tu veux me gagner.

EMMELINE.

Oh! mon Dieu non ; mais je sens bien que cela influe sur ma santé.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que tu me dis là?

EMMELINE.

Depuis hier, j'ai la migraine ou la fièvre, je ne sais laquelle ; mais ça me fait bien mal.

DERVIÈRE.

La fièvre! il se pourrait! et c'est moi qui en serais cause !

EMMELINE.

Oui, sans doute ; je suis déjà changée, je l'ai bien vu ; cela va augmenter de jour en jour ; et puis, quand vous m'aurez perdue, vous direz : « Ma pauvre fille! ma pauvre Emmeline, qui était si gentille ! » Mais il ne sera plus temps.

DERVIÈRE.

Dieu! est-on malheureux d'avoir une fille unique! impossible de montrer du caractère. Emmeline, je t'en supplie, ne va pas t'aviser d'être malade; j'écrirai à ce jeune homme, je vais lui écrire.

EMMELINE.

Ah! que vous êtes aimable! tenez, mon papa, la, tout de suite.

DERVIÈRE, *se mettant à table.*

J'en conviens, morbleu! c'est bien malgré moi, allons, j'écrirai; mais c'est d'une impolitesse!

EMMELINE.

Mais au contraire, c'est par honnêteté; si je le refusais après l'avoir vu, ce serait blesser son amour-propre, et il aurait droit de se plaindre de nous; mais le renvoyer avant qu'il ne vienne, c'est plus honnête, et je suis sûre qu'il sera parfaitement content.

DERVIÈRE, *à part.*

Quel diable de raisonnement me fait-elle, là? (*Haut.*) Apprenez, mademoiselle, qu'il n'y a qu'un moyen; c'est d'en agir franchement avec lui. Je lui écrirai donc toute la vérité; mais ne croyez pas pour cela que je consente à votre mariage avec Charles.

EMMELINE.

Aussi, mon papa, je ne vous en parle pas, je ne vous en dis rien; mais de son côté, j'en suis sûre, Charles m'est resté fidèle, il ne peut tarder à revenir de ses voyages, et alors nous verrons.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que nous verrons?

EMMELINE.

Je veux dire que vous verrez s'il vous convient pour gendre. Mais voici votre lettre qui est finie. (*Prenant la sonnette.*) Il faudrait l'envoyer tout de suite, tout de suite. Dieu! que c'est bien écrit! (*Emmeline sonne.*)

DERVIÈRE.

Tiens, es-tu satisfaite?

SCÈNE II.

LES MÊMES; LAPIERRE.

EMMELINE.

Je sens déjà que cela va mieux. Lapierre, vite à cheval; porte cette lettre à quatre lieues d'ici, au château de Rinville, au grand galop, et reviens de même, car j'ai encore autre chose à te commander, et puis, dis en bas que nous n'y sommes pour personne.

LAPIERRE.

Je vais mettre mes bottes.

EMMELINE.

Allons va et dépêche-toi.

(*Lapierre sort par la porte à droite.*)

DERVIÈRE.

Moi, je rentre dans mon appartement.

EMMELINE.

J'y vais avec vous, donnez-moi le bras; je vous ferai la lecture ou votre partie de piquet, ou, si vous l'aimez mieux, je vous jouerai sur ma harpe cette romance que vous aimez tant.

DERVIÈRE.

Comme tu es bonne et aimable!

EMMELINE.

Dam! quand je suis contente de vous.

AIR : *des Comédiens.*

Quel sort heureux, l'avenir nous destine,
Nul plus que vous jamais ne fut chéri.

DERVIÈRE.

Combien je t'aime! et pourtant j'imagine
Que j'ai grand tort de te gâter ainsi.

EMMELINE.

Vous faites bien! c'est un parti fort sage,
Les bons parents en tout temps le suivront.
Ainsi que vous j'en prétends faire usage;
Et mes enfants un jour vous vengeront.

Ensemble.

Quel sort heureux, etc., etc.

SCÈNE III.

LAPIERRE, *sortant tout botté du cabinet à droite, et tenant la lettre.*

Quatre lieues au grand galop! comme c'est amusant! et revenir de même, pour qu'on me donne encore de nouvelles commissions : joli moyen de me refaire! Mais notre jeune maîtresse ne doute de rien, dès qu'elle a un caprice, crac, à cheval. Je sais bien qu'avec elle on a de l'agrément, et qu'on est récompensé généreusement; mais s'il y avait moyen d'avoir les récompenses sans avoir la peine, cela vaudrait encore mieux. Qui nous arrive là? un beau jeune homme que je n'ai jamais vu.

SCÈNE IV.

LAPIERRE, M. DE RINVILLE.

RINVILLE, *à la cantonade.*

Oui, vous pouvez le mettre à l'écurie, car je reste ici. (*A Lapierre.*) M. Dervière, votre maître?

LAPIERRE.

Est-ce qu'on ne vous a pas dit en bas?...

RINVILLE.

On m'a dit qu'il y était.

LAPIERRE.

Ah, mon Dieu! je vous demande bien pardon de ce qu'ils ne vous ont pas renvoyé; c'est ma faute, je ne les avais pas encore prévenus. C'est que, voyez-vous, monsieur, je vais vous expliquer : notre maître y est bien, mais mademoiselle a dit de dire qu'il n'y était pas; et ici on obéit de préférence à mademoiselle.

RINVILLE.

C'est juste, c'est dans l'ordre. L'on m'a déjà parlé de la faiblesse de ce bon M. Dervière pour son unique enfant.

AIR : *Le luth galant.*

Loin de blâmer une aussi douce erreur,
Elle me plaît, et sourit à mon cœur.
Admirant le premier, les héros qu'il fait naître,
L'artiste aime le marbre auquel il donna l'être;
Le père aime l'enfant qu'il a créé... peut-être!
Amour-propre d'auteur!

(*Il donne de l'argent à Lapierre.*) Vois cependant s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir de ton maître un moment d'entretien? Quand je devrais l'attendre ici seul, cela m'est égal.

LAPIERRE, *tenant l'argent.*

Il est de fait que monsieur y va franchement. Je vais dire à un de mes camarades; car moi, voyez-vous, je suis pressé; il faut que je monte à cheval à l'instant même, pour porter cette lettre au château de Rinville.

RINVILLE.

A Rinville? j'y retourne aujourd'hui; et si cette lettre est pour le maître du château...

LAPIERRE.

Précisément.

RINVILLE.

Je me charge de la lui remettre.

LAPIERRE.

Pardi, monsieur, c'est bien honnête à vous. Vous m'épargnez là une course qui ne me plaît guère. En revanche, je vais tâcher de faire votre commission, et d'envoyer ici M. Dervière, sans que mademoiselle me voie. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

RINVILLE, *seul.*

(*Il lit.*) « A monsieur de Rinville. » C'est bien pour moi, et de la main du beau-

père; car si je ne le connais pas, je connais son écriture. (*Décachetant la lettre.*) Je vois qu'on ne m'attendait que dans quelques heures; mais l'impatience de voir ma jolie future... et puis, avant de lui être présenté, je voulais m'entendre avec le père sur les moyens de plaire à sa fille : est-ce qu'il me répondrait d'avance à ce que je venais lui demander? (*Lisant à voix basse.*) Ah, mon Dieu! en voilà plus que je n'en voulais savoir; elle en aime un autre : c'est agréable pour un prétendu! Et mon père, qui m'écrivait en Allemagne de revenir et vite et vite, car c'était là la femme qu'il me fallait. La sagesse, l'innocence même! Il avait raison, il fallait se presser; n'y pensons plus! c'est une affaire finie; et après tout, cela doit m'être égal. Eh bien! non, morbleu! cela ne me l'est pas! La fortune, la famille, le voisinage, tout rendait cette alliance si convenable! On prétend d'ailleurs que la jeune personne est charmante; qu'elle a déjà refusé vingt partis. Et je me disais au fond du cœur : « C'est moi qui suis destiné à triompher de cette indifférence. » Je crois même, tant j'étais sûr de mon fait, que je m'en suis vanté d'avance auprès de quelques amis qui vont rire à mes dé-

pens; et je partirais sans la voir, sans la disputer à mon rival! (*Lisant la lettre.*) « *M. Charles, un cousin qu'elle aimait dès son enfance...* » Dès son enfance! c'est bien! cela prouve du moins que ma femme est susceptible de fidélité. Il ne s'agit que de donner une autre direction à un sentiment aussi louable que rare. (*Lisant.*) « *Qu'elle aimait dès son enfance, et qu'elle n'a pas vu depuis sept à huit ans.* »

Cela n'est pas possible; et je n'y croirais pas, si je ne savais ce que c'est que la constance du premier âge. Eh mais, morbleu! quelle idée! en sept à huit ans, il peut arriver tant de changements, même à une figure de cousine, que je pourrais bien, sans être reconnu... Ma foi, qu'est-ce que je risque? d'être congédié. Je le suis déjà. Ne fût-ce que pour la voir, et pour me venger, je tenterai l'aventure. On vient; c'est sans doute le beau-père; je vais toujours commencer par lui.

SCÈNE VI.

RINVILLE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE, *à part, en entrant.*

Ce Lapierre est venu me dire mystérieusement qu'un étranger désirait me parler ici en secret, et... (*A Rinville.*) Est-ce vous, monsieur, qui m'avez fait demander?

RINVILLE.

Oui, monsieur.

DERVIÈRE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

RINVILLE, *à part.*

Allons, de l'entraînement et du pathétique. (*Haut.*) Vous ne remettez pas mes traits. Il se pourrait que huit ans d'absence et d'éloignement m'eussent rendu tellement méconnaissable aux yeux mêmes de ma famille...

DERVIÈRE.

Que dites-vous?

RINVILLE.

Quoi! la voix du sang n'est-elle qu'une chimère? ne parle-t-elle pas à votre cœur? et ne vous dit-elle pas, mon cher oncle...?

DERVIÈRE.

O ciel! tu serais...?

RINVILLE, *se précipitant dans ses bras.*

Charles, votre neveu.

DERVIÈRE, *se détournant.*

Que le diable t'emporte !

RINVILLE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

DERVIÈRE.

Rien. L'étonnement, la surprise... J'avoue que je ne t'aurais jamais reconnu ; car, soit dit entre nous, tu n'annonçais pas, il y a huit ans, devoir être un bel homme ; au contraire.

RINVILLE.

Tant mieux, cela doit vous faire plaisir de me voir changé à mon avantage.

DERVIÈRE.

Non ; j'aurais mieux aimé te voir continuer dans l'autre sens.

RINVILLE.

Et pourquoi ?

DERVIÈRE.

Tiens, mon garçon, entre parents, on aurait tort de se gêner, et je vais te parler franchement. Je t'ai recueilli, je t'ai élevé, j'ai pris soin de toi, je te faisais une pension de mille écus.

RINVILLE.

Oui, mon oncle.

DERVIÈRE.

Eh bien ! je la porte à six mille francs,

à une condition, c'est que tu partiras aujourd'hui même; et que d'ici à quelques années, nous nous priverons mutuellement du plaisir de nous voir.

RINVILLE.

Comment! vous me renvoyez? vous mettez la nature à la porte?

DERVIÈRE.

Oui, mon garçon.

RINVILLE.

AIR. *De sommeiller encor, ma chère.*

Un parent!

DERVIÈRE.

C'est pour cela même.

RINVILLE.

Un neveu!!!

DERVIÈRE.

Cela m'est égal.

RINVILLE.

Je suis touché... d'une façon extrême,
D'un accueil si patriarcal.
(*A part.*)
Comme prétendu l'on m'exile,
Comme parent l'on me chasse déjà.
Il est vraiment fort difficile
D'entrer dans cette maison là.

Et puis-je savoir du moins?...

DERVIÈRE.

Je te crois homme d'honneur, e veux bien t'achever ma confidence. Tu

as été élevé avec ma fille, et elle a conservé de toi un souvenir qui nuit à mes projets et renverse mes plus chères espérances; car je voulais l'unir au fils d'un ancien ami, à M. de Rinville, un brave et excellent jeune homme que je porte dans mon cœur; tu ne dois pas m'en vouloir.

RINVILLE.

Non, monsieur, non, il s'en faut. (*A part.*) C'est un excellent père que mon oncle.

DERVIÈRE.

Je voudrais imaginer quelque prétexte, quelque ruse, pour lui présenter ce jeune homme sans qu'elle s'en doutât.

RINVILLE, *souriant.*

Voyez-vous, eh bien ?

DERVIÈRE.

Mais j'ai besoin d'y penser à loisir, parce que je ne suis pas fort, je n'ai pas l'habitude de dissimuler avec ma fille, si j'étais de quelque complot elle le devinerait sur-le-champ.

RINVILLE, *à part.*

C'est bon à savoir.

DERVIÈRE.

Maintenant, tu connais ma position et la tienne; pour que je lui présente ce

jeune homme, pour qu'elle le voie, il faut d'abord que tu t'en ailles.

RINVILLE.

Cela me paraît difficile.

DERVIÈRE.

En aucune façon; elle ne sait pas que tu es ici, elle ne se doute pas de ton arrivée, et en partant sur-le-champ...

EMMELINE, *en dehors.*

Mon papa! mon papa!

DERVIÈRE.

Ah! mon Dieu! la voici, tais-toi, je suis sûr qu'elle fera comme moi, qu'elle ne te reconnaîtra pas.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; EMMELINE.

EMMELINE, *sans voir d'abord Rinville.*

Mon papa! mon papa! qu'est-ce que cela veut dire? je suis toute émue, toute tremblante; il y a en bas un homme qui demande à vous parler,

DERVIÈRE.

Et qui donc encore?

EMMELINE.

Un étranger, un Allemand, M. Zacha-

rie ; il m'a annoncé que mon cousin allait peut-être arriver.

RINVILLE, *à part.*

Me voilà bien.

EMMELINE.

Et c'est pour cela qu'auparavant il veut, dit-il, vous parler, à vous, pour une affaire qui concerne votre neveu, M. Charles.

DERVIÈRE, *se retournant vivement, à Rinville.*

Pour toi? (*Se reprenant.*) Dieu! qu'ai-je fait!

EMMELINE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous dit?

DERVIÈRE, *cherchant à se mettre devant Rinville.*

Rien, mon enfant, rien, je te prie... Je parlais à monsieur, qui est un étranger, et qui se trouvait là par hasard.

EMMELINE.

Non, non vraiment, vous me trompez; ce que vous lui disiez tout-à-l'heure, votre trouble, votre embarras, ses yeux fixés sur les miens; c'est ainsi qu'il me regardait. (*Courant à lui.*) Charles, c'est toi.

DERVIÈRE.

La! elle l'a reconnu.

EMMELINE ET RINVILLE.

AIR : *de Jeannot et Colin.*

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

Ensemble.

EMMELINE.

C'est lui ! de sa présence
Tous mes sens sont émus.

RINVILLE.

De sa douce présence
Que mes sens sont émus.

Ensemble.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

EMMELINE.

Comment, c'est toi ! que je te regarde encore ; c'est que vraiment il est bien changé, n'est-ce pas, mon papa ? Mais c'est égal, c'est toujours la même physionomie, et sur-tout les mêmes yeux, ces choses-là restent toujours, et vous, monsieur, comment me trouvez-vous ?

RINVILLE.

Plus jolie encore que je ne croyais ! au point qu'il me semble vous voir aujourd'hui pour la première fois.

EMMELINE.

Vraiment ! ah dam, je ne suis pas changée comme vous.

RINVILLE.

Et vous m'avez reconnu ?

EMMELINE.

Sur-le-champ ; d'abord rien qu'en entrant et sans savoir pourquoi, j'étais un peu agitée, c'était un pressentiment qui me disait : Il est là.

DERVIÈRE.

Pour moi, je n'ai eu aucun pressentiment; et s'il ne m'avait pas dit son nom en toutes lettres...

EMMELINE.

Vous! mais moi, c'est bien différent ; il est des sympathies qui ne trompent jamais ; et si ma pauvre tante Judith était là, elle vous expliquerait.. Mais j'oublie ce monsieur qui est en bas, et qui avait l'air si impatient.

DERVIÈRE.

Je vais le conduire dans mon cabinet, et puisque tu ne connais point ce M. Zacharie, voir quelles sont ces affaires qui peuvent te concerner. (*A Rinv. qu'il conduit à gauche du théâtre.*) Je te laisse avec ma fille, avec ta cousine, sur la foi des traités; et j'espère bien que tu ne lui parleras pas d'amour, tu m'en donnes ta parole.

RINVILLE.

Je vous jure que Charles ne lui en dira pas un mot.

DERVIÈRE.

C'est bien! je suis tranquille, et même si tu trouvais moyen de lui déplaire et de l'éloigner de toi, cela ne serait pas mal, cela irait à notre but.

RINVILLE.

Fiez-vous à moi, j'arrangerai cela pour le mieux.

SCÈNE VIII.

RINVILLE, EMMELINE.

RINVILLE, *à part.*

J'avoue que pour une première entrevue la situation est originale.

EMMELINE.

Eh bien! Charles, te voilà donc de retour?

RINVILLE.

Oui, mademoiselle.

EMMELINE.

Mademoiselle! ne suis-je pas ta cousine?

RINVILLE.

Si, ma jolie cousine; me voilà auprès de vous, c'est tout ce que je désirais.

EMMELINE.

Auprès de vous! comment, Charles, tu ne me tutoies plus?

RINVILLE.

Je n'osais pas, mais si tu le veux!

EMMELINE.

Sans doute, entre cousins, où est le mal? n'était-ce pas ainsi avant ton départ?

RINVILLE.

Oui, certainement.

EMMELINE.

Que de fois je me suis rappelé ce temps-là! les souvenirs d'enfance ont quelque chose de si vrai et de si touchant! te souviens-tu comme nous étions gais, comme nous étions heureux! et ma pauvre tante Judith, comme nous la faisions enrager! A propos de cela, monsieur, vous ne m'en avez pas encore parlé.

RINVILLE.

C'est vrai, cette pauvre femme; elle doit être bien vieille?

EMMELINE.

Comment! bien vieille! mais elle est morte depuis trois ans.

RINVILLE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

EMMELINE.

Est-ce que vous ne le saviez pas?

RINVILLE.

Si vraiment, mais je voulais dire que

maintenant elle serait bien vieille.

EMMELINE.

Pas tant ; mais te souviens-tu quand, sans lui en demander la permission, nous allions à la ferme chercher de la crème ? c'était toi qui en mangeais le plus.

RINVILLE.

C'était toi.

EMMELINE.

Non, monsieur ; et ce jour où nous avons été surpris par l'orage ?

RINVILLE.

Dieu ! avons-nous été mouillés ?

EMMELINE.

A l'abri de ton carrik, que tu avais étendu sur moi... car tu étais Paul.

RINVILLE.

Et toi Virginie.

EMMELINE.

C'est charmant ; il n'a rien oublié ! Et le soir, te souviens-tu quand nous jouions aux jeux innocents ; mais dans ce temps-là déjà vous étiez bien hardi.

RINVILLE.

Vraiment !

EMMELINE.

Oui, oui, je me rappelle ce baiser que vous m'avez donné ; mais ne parlons plus de cela.

RINVILLE.

Au contraire, parlons-en, comment! un baiser!

EMMELINE.

Oui, là, sur ma joue; tu ne te rappelles pas que je me suis fâchée, et que je t'ai dit: « Charles, finissez, je le dirai à ma tante. » Mais je ne lui ai jamais rien dit.

RINVILLE.

Oui, oui, je me rappelle maintenant... je crois même que le lendemain j'ai recommencé.

EMMELINE.

Non, monsieur, du tout; puisque c'était la veille de votre départ.

RINVILLE, *à part.*

Je respire, car j'avais peur d'avoir été trop hardi.

EMMELINE.

C'est le lendemain de ce jour-là que tu es parti. Et tu te rappelles bien de ce que nous nous sommes promis en nous quittant?

RINVILLE.

Oui, sans doute.

EMMELINE, *regardant en l'air.*

Vous savez bien, là haut.

RINVILLE, *inquiet, et regardant comme elle.*

Oui, là haut, je me rappelle.

EMMELINE.

Eh bien, monsieur! je n'ai pas manqué une seule fois; et vous?

RINVILLE.

Ni moi non plus. (*A part.*) Que diable cela peut-il être?

EMMELINE.

Et toutes vos autres promesses, les avez-vous tenues de même?

RINVILLE.

De même, je vous le jure.

DUO.

AIR: *de Jeannot et Colin.*

EMMELINE.

Ainsi que moi, tu te souviens
De nos jeux, de nos entretiens.

RINVILLE.

Je m'en souviens.

EMMELINE.

Et de ces romans pleins de charmes
Qui nous faisaient verser des larmes?

RINVILLE.

Je m'en souviens.

Ensemble.

Ah! quel doux moment nous rassemble,
Que ce souvenir est touchant!

EMMELINE.

Mais redis-moi cet air charmant
Qu'autrefois nous chantions ensemble.

RINVILLE, *embarrassé.*

Cet air charmant.

EMMELINE.

Tu le sais bien...

RINVILLE.

Eh ! oui, vraiment.

EMMELINE, *cherchant l'air.*

« J'entends la musette
« E ses sons joyeux,
« Viens-t'en sur l'herbette
« Danser tous les deux. »

RINVILLE.

Oui, cet air si tendre
Etait gravé là !

(*A part.*)

Car j'ai cru l'entendre
Dans quelque opéra.

(*Haut, et reprenant le motif de l'air.*)

J'aime la musette
Et ses sons joyeux.

EMMELINE, *figurant quelques pas.*

Ainsi sur l'herbette
Nous dansions tous deux.

RINVILLE.

Quelle aimable danse !

EMMELINE.

Puis Charle en cadence
M'embrassait, je crois.

RINVILLE, *l'embrassant.*

C'est comme autrefois.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que je vois là? Charles? mon neveu! sont-ce là les promesses que vous m'aviez faites?

RINVILLE, *à part.*

C'est vrai, j'avais oublié mon rôle de cousin.

EMMELINE.

Ne vous fâchez pas, mon papa ; ce n'était que de souvenir.

DERVIÈRE.

Oui, des souvenirs d'enfance. En voilà assez comme cela ; et vous, monsieur, après la parole d'honneur que vous m'avez donnée, je n'ai plus de confiance en vous, et vous aurez la bonté de partir ce soir.

EMMELINE.

Comment, mon papa, au moment où il arrive, vous le renvoyez.

DERVIÈRE.

Oui, mademoiselle, pour votre intérêt, et peut-être pour le sien; car savez-vous quel était ce monsieur Zacharie, que mon-

sieur mon neveu disait ne pas connaître.

RINVILLE.

Je vous jure que j'ignore...

DERVIÈRE.

Ah! vous ignorez! je vous apprendrai donc que c'était un usurier, porteur d'une lettre de change. Cette lettre de change, acceptée par vous, je l'ai payée, et la voilà.

RINVILLE.

Il se pourrait!

DERVIÈRE.

Oui, monsieur, nierez-vous votre signature!

RINVILLE.

Non, sans doute; mais je ne serais pas fâché de la voir, (*A part.*) ne fût-ce que pour la connaître. (*Lisant.*) Charles Desroches. (*A part.*) Ah! l'on m'appelle Desroches; c'est bon.

DERVIÈRE.

Eh bien! qu'avez-vous à dire?

RINVILLE.

Je dis, monsieur, que c'est une lettre de change. Tout le monde peut faire des lettres de change.

DERVIÈRE.

S'il n'y en avait qu'une, encore, passe; mais M. Zacharie m'a prévenu que de-

main on devait en présenter cinq ou six, que je ne paierai pas.

EMMELINE.

Qu'est-ce que j'apprends là? Comment, Charles! vous êtes donc devenu mauvais sujet.

RINVILLE, *allant à Emmeline.*

Cela en a l'air au premier coup d'œil; mais je vous réponds...

DERVIÈRE.

Bah! ce n'est rien encore. M. Zacharie m'a parlé d'une affaire pire que tout cela.

RINVILLE.

Une affaire! Qu'est-ce que cela signifie?

DERVIÈRE.

Oui, monsieur; qu'est-ce que cela signifie? c'est moi qui vous le demanderai, car M. Zacharie n'a pas voulu s'expliquer. « La faute est grave, a-t-il dit, très-grave; et c'est pour cela que je laisse à votre neveu le soin de se justifier. » Et malgré mes efforts, il est parti sans vouloir ajouter un mot de plus.

EMMELINE.

Une faute! et une faute très-grave! Charles, qu'est-ce que c'est?

RINVILLE.

Oh! des choses que je ne peux pas vous dire.

DERVIÈRE.

Vous devez sentir cependant que l'aveu de vos torts peut seul vous les faire pardonner.

EMMELINE.

Oui, monsieur, avouez-les, je vous en supplie.

RINVILLE.

Franchement, je le voudrais, que cela me serait impossible.

EMMELINE.

N'importe, monsieur, avouez toujours. Vous hésitez! ah! mon Dieu! c'est donc bien terrible. Qu'est-ce que c'est, monsieur? qu'est-ce que c'est, répondez, et tout de suite. Autrefois vous me disiez tout, j'avais votre confiance; mais je vois que vous êtes changé, que vous n'êtes plus le même. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis le jour de votre départ, et au moment où vous m'avez donné cet anneau que j'ai toujours gardé. (*Regardant la main de Rinville.*) Eh bien! eh bien! monsieur, où est donc le vôtre?

RINVILLE.

Le mien? (*A part.*) Peste soit des emblèmes et des sentiments.

EMMELINE.

Je ne le vois pas à votre doigt, et vous ne deviez jamais le quitter!

RINVILLE, *embarrassé.*

Je vous avoue que, dans ce moment, je ne l'ai pas sur moi.

DERVIÈRE, *à part, se frottant les mains.*

A merveille! cela va nous amener une brouille.

EMMELINE.

Voilà ce que vous n'osiez pas dire; mais je le devine maintenant, vous l'avez donné à une autre.

DERVIÈRE, *vivement.*

C'est probable.

RINVILLE.

Vous pourriez supposer...

EMMELINE.

Oui, monsieur, oui; c'est indigne! j'aurais tout pardonné, vos dettes, vos créanciers, tout ce que vous auriez pu faire; mais ne pas avoir mon anneau! c'est fini, tout est rompu; je ne vous aime plus.

DERVIÈRE.

Bravo!

Ensemble.

EMMELINE.

AIR: *du Charmelle.*

Lui que je croyais sincère,
Il a trompé mon espoir;

Rien n'égale ma colère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE.

Que devenir, et que faire,
Quand tout comblait mon espoir.
Je me vois, dans cette affaire,
Coupable sans le savoir.

DERVIÈRE.

Bravo, bravo, sa colère
Comble ici tout mon espoir.
(*A Emmeline.*)
Je suis comme toi, ma chère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE, *à Dervière.*

Vous êtes inexorable...
(*A Emmeline.*)
D'ici vous me bannissez,
Et pour un motif semblable ?

DERVIÈRE.

Quoi, cela n'est pas assez?

EMMELINE.

Quand on trahit ses promesses,
Quand on change tout-à-coup,
Quand on a plusieurs maîtresses...

DERVIÈRE.

On est capable de tout.

Ensemble.

EMMELINE.

Lui que je croyais sincère, etc.

RINVILLE.

Que devenir, et que faire, etc.

DERVIÈRE.

Bravo, bravo, sa colère, etc.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, c'est un étranger, un jeune homme qui arrive ; et comme il n'y a personne pour le recevoir...

EMMELINE.

Il s'agit bien de cela ; je suis bien en train de faire les honneurs.

DERVIÈRE.

Quel est ce jeune homme ? que nous veut-il ? nous n'attendions personne à cette heure que M. de Rinville.

EMMELINE, *à Lapierre.*

Et tu lui as porté ce matin la lettre que je t'ai donnée ?

LAPIERRE.

C'est-à-dire, mademoiselle, c'était bien mon intention ; mais j'ai rencontré ici (*Montrant Rinville.*) monsieur qui a bien voulu se charger de la porter lui-même en s'en allant.

EMMELINE, *à Rinville.*

O ciel ! et vous l'avez encore ?

RINVILLE.

Oui, mademoiselle.

DERVIÈRE, *à Lapierre.*

C'est lui, c'est mon gendre, et je n'étais pas prévenu! Je cours m'habiller. (*A Rinville.*) Vous, monsieur, je ne vous retiens plus; toi, ma fille, vite à ta toilette; songe donc! une première entrevue!

EMMELINE.

Est-ce ennuyeux! faire une toilette pour ce vilain jeune homme, que je déteste, que je ne voulais pas voir; (*A Rinville.*) et c'est vous, monsieur, qui l'avez amené, qui êtes cause de tout: eh bien! tant mieux! cela se trouve à merveille; je vais maintenant m'efforcer de le trouver aimable; de l'aimer pour me venger et pour obéir à mon père.

DERVIÈRE.

C'est cela, l'obéissance filiale. Viens, ma fille; toi, Lapierre, fais entrer ce jeune homme et prie-le d'attendre. (*Il sort avec Emmeline par la porte à gauche, et Lapierre par le fond.*)

SCÈNE XI.

RINVILLE, *seul.*

Bravo! cela va bien! brouillé avec le père, brouillé avec la fille; voilà une ruse

qui m'a joliment réussi. J'en suis d'autant plus désolé, que maintenant ce n'est plus pour plaisanter. Emmeline est charmante, et je ne renoncerais pas à sa main. Je sais bien que d'un mot je puis me justifier ; mais pour dire ce mot, il faudrait être sûr que c'est moi que l'on aime, et non le souvenir de M. Charles.

AIR : *de la Sentinelle.*

L'hymen, dit-on, craint les petits cousins,
Moi je frémis sitôt que l'on en parle,
Et je voudrais, pour fixer mes destins,
Faire oublier tout-à-fait monsieur Charle.
Sans cela, j'en conviens ici,
Pour moi la chance est au moins incertaine ;
Si je prends sa place aujourd'hui,
Plus tard, quand je serai mari,
Il pourrait bien prendre la mienne.

SCÈNE XII.

RINVILLE, CHARLES.

CHARLES, *à la cantonade.*

Je vous remercie, monsieur, vous êtes bien honnête, je ne suis pas fâché de me reposer, parce qu'il n'y a rien de fatigant comme les pataches, sur-tout quand on les prend à jeun.

RINVILLE.

Voilà un jeune cadet qui a une tournure originale.

CHARLES.

Il paraît que M. Dervière n'y est pas.

RINVILLE.

Non, monsieur.

CHARLES.

Ni sa fille non plus.

RINVILLE.

Non, monsieur.

CHARLES.

Tant mieux.

RINVILLE.

Et pourquoi ?

CHARLES.

Je dis tant mieux, parce que j'ai à leur parler, et qu'alors cela me donnera le temps de chercher ce que je veux leur dire. Monsieur est de la maison ?

RINVILLE.

A peu près.

CHARLES.

Vous pourriez alors me rendre un service; c'est peut-être indiscret, mais entre jeunes gens...

RINVILLE.

Parlez, monsieur.

CHARLES.

N'est-il pas venu ici un nommé Zacharie, un capitaliste allemand?

RINVILLE.

Un usurier! il sort d'ici.

CHARLES.

Voilà ce que je craignais; je ne sais pas comment il aura su l'adresse de mon oncle.

RINVILLE.

O ciel! est-ce que vous seriez M. Charles? Charles Desroches?

CHARLES.

Lui-même, qui, après huit ans de courses et d'erreurs, revient incognito, comme l'enfant prodigue, dans la maison paternelle de son oncle. J'espérais arriver ici avant qu'on ne se doutât de rien; c'est pourquoi j'ai pris la patache, la poste de la petite propriété, je ne me suis même pas arrêté pour déjeuner en route, et cependant ce maudit Zacharie m'a encore devancé, et je suis sûr qu'il a prévenu contre moi l'esprit de toute ma famille.

RINVILLE.

Nullement, il a seulement présenté une lettre de change, que votre oncle a acquittée, et que voici. (*Il lui donne la lettre de change.*)

CHARLES.

Il se pourrait! le bon oncle! oh! oui! liens sacrés de la nature et du sang! voilà justement ce que je me disais en route: on a des parents ou on n'en a pas; (*Montrant la lettre de change.*) c'est bien ma lettre de change; mais les autres, ses sœurs, car la famille est nombreuse.

RINVILLE.

M. Dervière ne veut pas les payer; il en a assez comme cela.

CHARLES.

Déjà? Et qu'est-ce que mon oncle a dit de l'autre affaire, de la grande? Il a dû être furieux?

RINVILLE.

Quoi donc?

CHARLES.

Ce que j'ai fait à Besançon l'autre mois. Est-ce que vous ne savez pas?

RINVILLE.

Non, sans doute, ni votre oncle non plus.

CHARLES.

Vraiment! Alors n'en dites rien; nous pouvons nous en retirer, parce que pour l'adresse et la persuasion, je suis là : j'ai de l'esprit naturel et de la lecture; j'ai été élevé par ma vieille tante Judith, qui

m'a appris la littérature dans les romans et dans les comédies. Il y a cinq ou six manières d'attendrir les oncles et de les forcer à pardonner, pourvu qu'ils ne vous connaissent pas; par exemple, il ne faut pas être connu; c'est de rigueur; et je ne sais comment me déguiser aux yeux de mon oncle.

RINVILLE.

Voulez-vous un moyen?

CHARLES.

Je ne demande pas mieux.

RINVILLE.

On attend aujourd'hui un prétendu, M. de Rinville, propriétaire des environs. Je sais, de bonne part, qu'il ne viendra pas et qu'il n'est pas connu de votre famille.

CHARLES.

Attendez! une idée! je vais passer pour lui.

RINVILLE.

C'est ce que j'allais vous dire.

CHARLES.

Par exemple, la farce sera bonne, ça en fera une de plus; mais j'en ai déjà tant fait! sans compter celles qu'on m'a fait faire. Mais, oserai-je vous demander, monsieur, à qui je suis redevable?...

RINVILLE.

Je suis neveu de votre oncle.

CHARLES.

Vous êtes mon cousin? Ah! c'est du côté de mon oncle Laverdure.

RINVILLE.

Précisément! mais service pour service. Quand vous allez être M. de Rinville, je vous prie de ne pas parler de moi à mon oncle; car nous sommes brouillés, et il vient de me renvoyer de chez lui.

CHARLES.

Vraiment! Vous avez donc fait aussi des farces?

RINVILLE.

Les mêmes que vous.

CHARLES.

Oh! diable! Alors c'est fameux! Il paraît que c'est dans le sang. Touchez là, cousin, et promettons-nous alliance mutuelle.

RINVILLE, *lui prenant la main.*

Qu'est-ce que vous avez donc là? et quelle est cette bague?

CHARLES.

C'est d'autrefois, dans le temps où j'étais simple et innocent; c'est un cadeau de ma cousine, un souvenir d'enfance; et je suis sûr qu'elle a conservé le pareil.

RINVILLE, *la retirant de son doigt.*

Gardez-vous alors de le porter si vous ne voulez pas qu'elle vous connaisse.

CHARLES.

C'est ma foi vrai, je n'y pensais pas.

RINVILLE.

Pour plus de sûreté, je le garde aujourd'hui.

CHARLES.

Tant que vous voudrez, mon cousin.

RINVILLE.

Silence! c'est notre famille, et je ne veux pas qu'on me voie. N'oubliez pas qu'on attendait M. de Rinville, le prétendu, ainsi laissez-les faire, et ne dites rien.

CHARLES.

A la bonne heure; c'est plus commode pour les frais d'imagination. (*Rinville sort par la porte à droite.*)

SCENE XIII.

CHARLES, MONSIEUR DERVIÈRE ET EMMELINE, *entrant par le fond.*

DERVIÈRE.

Où est-il? où est-il que je l'embrasse! Mille pardons, mon cher Rinville, de

t'avoir fait attendre..... le temps seulement de prendre un costume plus convenable.

CHARLES.

Certainement, mon cher monsieur..... (*A part.*) Dieu, qu'il est changé, mon bon oncle! je ne l'aurais pas reconnu.

DERVIÈRE.

Voici ma fille, mon Emmeline, que j'ai l'honneur de te présenter.

EMMELINE, *s'avançant et faisant la révérence.*

Monsieur... (*Bas à son père.*) Ah! mon Dieu! qu'il est laid! et quelle tournure!

DERVIÈRE.

Du tout, je ne trouve pas cela, ce jeune homme est bien; il a l'air plus jeune et plus élancé que ton cousin.

EMMELINE, *à part.*

Il a beau dire; quelle différence avec Charles!

DERVIÈRE, *à Charles.*

Il y a bien long-temps, mon cher Rinville, que tu n'es venu dans notre pays.

CHARLES.

Aussi, vous ne croiriez pas qu'en arrivant ici, j'avais un peu peur de vous.

DERVIÈRE.

Il se pourrait!

CHARLES.

Eh! mon Dieu, oui; timide comme un commençant.

DERVIÈRE.

Tu l'entends, ma fille, la crainte de ne pas nous plaire. (*A Charles.*) Mais maintenant, j'espère que tu agiras sans cérémonie, et tout ce qui pourra te faire plaisir...

CHARLES.

Dieu! si j'osais.

DERVIÈRE.

Est-ce que tu aurais quelque chose à me demander?

CHARLES.

Non certainement... je vous prie seulement de ne pas oublier cette phrase, vous avez dit: *Tout ce qui pourrait te faire plaisir, tout ce qui pourrait...* parce que plus tard peut-être... mais dans ce moment, le plus pressé serait de me refaire un peu; car depuis ce matin, je suis à jeun.

DERVIÈRE.

Je vais avant le dîner te conduire à la salle à manger. (*A Emmeline.*) Tu le vois, c'est la franchise même.

EMMELINE.

Il ne m'a pas dit un seul mot galant,

et à peine arrivé, il va se mettre à table.

DERVIÈRE.

Encore tes idées romanesques; tu ne veux pas que l'on mange.

CHARLES, *à part.*

A merveille! cela commence bien. En continuant l'incognito, mon oncle est séduit, entraîné; au moment où il tombe dans mes bras, je tombe à ses pieds, et je risque l'aveu de mes fredaines.

DERVIÈRE.

Allons donc, venez-vous, mon gendre?

CHARLES.

Voilà! je vous suis. (*A Emmeline.*) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur.

(*Il sort avec Dervière.*)

SCÈNE XIV.

EMMELINE, *seule.*

Il va manger, il va se mettre à table! et voilà le mari qu'on me destine! je ne pourrai jamais m'y habituer. Rien qu'en le voyant, son aspect m'a causé une répugnance que sa conversation et ses manières n'ont fait qu'augmenter. J'ai cependant promis de l'épouser, d'oublier Charles, de ne plus le revoir. Ne plus

le revoir ! sans doute, je suis trop fière pour lui montrer le chagrin que j'éprouve; mais l'oublier ! jamais. Ma pauvre tante avait bien raison ; on revient toujours à ses premières amours.

SCÈNE XV.

EMMELINE, RINVILLE.

EMMELINE.

Comment, monsieur, vous êtes encore ici ?

RINVILLE.

Je partais, mademoiselle, je venais prendre congé de vous.

EMMELINE.

Vous avez bien fait ; car, dès que mon père le veut, vous devez lui obéir sans murmurer, (*soupirant.*) et moi aussi.

RINVILLE.

Son ordre était inutile ; il eût suffi pour m'éloigner de la présence de M. de Rinville, de ce nouveau prétendu, que sans doute vous avez trouvé charmant, adorable.

EMMELINE.

Là-dessus, monsieur, je n'ai pas de comptes à vous rendre. Comme c'est moi

qui l'épouse, je suis la maîtresse de le trouver comme je veux.

RINVILLE.

Vous l'épousez sans l'aimer?

EMMELINE.

Qui vous dit que je ne l'aime pas? et quand ce serait? Eh bien! tant mieux; j'aurai plus de mérite.

RINVILLE.

Ainsi donc vous m'oubliez!

EMMELINE.

C'est vous qui avez commencé.

RINVILLE.

Dites plutôt que vous ne m'avez jamais aimé.

EMMELINE.

Si, autrefois, un peu; maintenant pas du tout.

RINVILLE.

C'est clair, et comme je vois que tout est fini entre nous, que nous sommes brouillés à jamais, je vous rends cet anneau que jadis j'ai reçu de vous.

EMMELINE.

O ciel! quoi, monsieur, vous ne l'aviez pas donné à une autre? Oui, c'est bien lui; il l'avait conservé. Ah! que c'est mal à vous de m'avoir causé tant de chagrins.

RINVILLE.

Je suis bien coupable, sans doute.

EMMELINE.

Non, non, vous ne l'êtes plus, quoi que vous ayez fait, je ne vous en veux plus, je vous pardonne. Vous avez gardé mon anneau, tout le reste n'est rien. Si tu savais, Charles, combien j'étais malheureuse! j'éprouvais là un serrement de cœur, un malaise dont je ne puis me rendre compte; et maintenant encore...

DUO.

AIR : *Redites-moi, je vous en prie*
(d'une Heure de mariage.)

RINVILLE.

Qu'ai-je entendu! surprise extrême!
Mais dois-je croire à mon bonheur?
M'aimes-tu bien comme je t'aime?

EMMELINE.

Je n'ose lire dans mon cœur.

RINVILLE.

Ce mot charmant, redis-le-moi.

EMMELINE.

On vient de ce côté, je croi.
Charles, de grâce, éloigne-toi.

RINVILLE.

Oui, je m'éloigne à l'instant même;
Mais un seul mot.

EMMELINE.

Non, il le faut :

Partez, ou bien
Je ne dis rien.

Ensemble.

RINVILLE.

Je t'obéis à l'instant même,
Mais l'espoir rentre dans mon cœur.

EMMELINE.

Non, je ne puis dire moi-même
Ce qui se passe dans mon cœur.

(*Rinville sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XVI.

EMMELINE, *puis* CHARLES.

EMMELINE.

Ah! mon Dieu! voici ce M. de Rinville; je vais tout lui avouer.

CHARLES, *entrant par le fond.*

Comme vous dites, sans façons; allez à vos affaires; (*A part.*) je puis maintenant attendre le dîner; car j'ai bu et mangé, toujours incognito, le cher oncle est entraîné, je le tiens; et si je puis détacher de moi ma petite cousine, et la faire renoncer à nos anciens serments, mon pardon est assuré.

EMMELINE, *timidement.*

Monsieur.

CHARLES, *l'apercevant.*

Mille excuses, mademoiselle, auriez-vous à me parler?

EMMELINE.

Oui, monsieur, mais je n'ose pas.

CHARLES, *à part.*

Ah! mon Dieu! est-ce que malgré moi, l'effet seul de l'extérieur!... (*Haut.*) C'est probablement au sujet de ce mariage...

EMMELINE.

Qui me rendrait bien malheureuse, car j'en aime un autre.

CHARLES, *à part.*

Dieu! comme ça se rencontre! (*Haut.*) Achevez, mademoiselle, ne craignez rien; cet autre que vous aimez...

EMMELINE.

Est un ami d'enfance; c'est mon cousin Charles.

CHARLES, *à part.*

Ah! diable, voilà qui va mal! (*Haut.*) Votre cousin, Charles, celui avec qui vous avez été élevée?

EMMELINE.

Oui, monsieur.

CHARLES.

Celui qui est parti depuis huit ans? un joli garçon?

EMMELINE.

Oui, monsieur.

CHARLES, *à part.*

C'est bien moi; il y a identité; je ne sais plus comment je vais sortir de là. (*Haut.*) Quoi, mademoiselle, vous y tenez encore? Vous l'aimez toujours?

EMMELINE.

Puisque je le lui avais promis.

CHARLES.

Certainement, pour quelques personnes, c'est une raison; mais c'est que Charles, de son côté, n'y a peut-être pas mis une constance aussi obstinée; d'abord, j'ai appris de bonne part qu'il a fait ce que nous appelons des folies.

EMMELINE.

Je le sais.

CHARLES.

Il a fait des dettes.

EMMELINE.

Peu m'importe.

CHARLES.

Il est devenu mauvais sujet.

EMMELINE.

Ça m'est égal.

CHARLES, *à part.*

Alors, il n'y a pas moyen de la détacher, à moins de risquer le dernier aveu.

(*A Emmeline.*) Voyez-vous, mademoiselle, moi, j'ai beaucoup connu votre cousin Charles; je l'ai vu dans mes voyages; un aimable cavalier, de la grâce, de la sensibilité, peut-être trop, parce que son imagination exaltée par une éducation romanesque, l'a entraîné, comme je vous le disais, dans des fredaines, toujours aimables, mais quelquefois trop fortes; et la dernière, entre autres, dont j'ai été témoin...

EMMELINE.

Que dites-vous? serait-ce cette aventure, dont ce matin on nous faisait un mystère?

CHARLES.

Précisément; il n'a pas encore osé en parler à son oncle, ni à personne de la famille; et il ne sait même comment l'avouer; mais si vous daignez l'aider, et vous joindre à lui, pour obtenir sa grâce.

EMMELINE.

Parlez, que faut-il faire? Je veux tout savoir.

CHARLES, *à part.*

Dieu! l'excellente cousine! (*Haut.*) Vous saurez donc que Charles a connu à Besançon une jeune et jolie personne, nommée Paméla, qui de son état, était couturière.

EMMELINE.

Comment, monsieur?

CHARLES.

Elle exerçait la couture; mais elle n'y était pas née; elle était d'une excellente famille, une famille anglaise, que l'on ne connaît pas, et qui avait eu des malheurs.

EMMELINE.

Dieu! qu'est-ce que j'apprends là?

CHARLES.

Voir Charles et l'aimer fut pour elle l'effet d'un instant. Charles était vertueux, mais il était sensible, et Paméla, dans son désespoir, voulait mettre fin à son existence. Déjà l'arme fatale était levée sur son sein; c'était une paire de ciseaux que je crois voir encore, grands dieux!... Il fallait qu'elle fût unie à Charles, ou qu'elle cessât d'exister.

EMMELINE.

Eh bien?

CHARLES.

Eh bien! elle existe encore.

EMMELINE.

O ciel! achevez. Charles l'aurait épousée!

CHARLES.

Pour lui sauver la vie, seulement.

EMMELINE.

Grands dieux! il se pourrait! le monstre, le perfide! Mon père, mon père, où êtes-vous?

CHARLES.

Prenez-garde, des ménagements; il faudrait quelque moyen adroit pour lui dire...

EMMELINE.

Ne craignez rien. Mon père! ah! vous voilà.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Eh! mais qu'as-tu donc?

EMMELINE.

O mon papa! quelle horreur! quelle indignité! à qui se fier désormais? Apprenez que mon cousin Charles...

DERVIÈRE.

Eh bien?

EMMELINE.

Il est marié!

DERVIÈRE.

Marié!

CHARLES.

Là, elle va lui dire tout net; moi qui lui avais recommandé des précautions.

DERVIÈRE.

Sans ma permission, sans m'en prévenir! jamais je ne lui pardonnerai; et pour ses dettes, qu'il fasse comme il l'entendra, je n'en paie pas un sou.

CHARLES, *à part.*

C'est ça! le voilà plus en colère que jamais. Dieu! que ces petites filles sont niaises! celle-là sur-tout. Quelle différence avec ma femme! elle aurait soutenu la scène, et filé la reconnaissance.

DERVIÈRE, *montrant Charles.*

Voilà celui qui te convient, voilà mon gendre, et dès demain nous faisons la noce; n'est-il pas vrai?

CHARLES, *à part.*

Dès demain, ô Paméla! que devenir?

DERVIÈRE.

Quant à ton cousin Charles, à mon scélérat de neveu, s'il ose se présenter ici, je le fais sauter par la fenêtre. (*A Charles qui fait un geste d'effroi et qui veut sortir.*) Qu'avez-vous donc, mon gendre? ne craignez rien.

EMMELINE.

Taisez-vous, le voici.

CHARLES, *regardant autour de lui.*

Comment! le voici?

EMMELINE, *à Dervière.*

Mais de grâce, modérez-vous; c'est à moi de le confondre, et après, ne craignez rien, je vous obéirai.

DERVIÈRE.

A la bonne heure. (*Haut à Rinville qui est dans le fond du théâtre.*) Approchez, monsieur, approchez.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; RINVILLE.

CHARLES.

Quoi! c'est là votre neveu Charles, ce mauvais sujet?

DERVIÈRE.

Oui, monsieur.

CHARLES.

Ah ça, est-ce qu'il y en aurait un autre que moi qui aurait épousé Paméla?

RINVILLE, *les regardant touts.*

Eh! mon Dieu! d'où vient cet accueil solennel?

EMMELINE.

Vous allez le savoir. Je dois à mon père et à vous, (*Montrant Charles.*) et

sur-tout à monsieur, de m'expliquer ici sans détour. Je vous aimais, monsieur, du moins je le croyais, car j'ignorais mes propres sentiments, et sur-tout je ne vous connaissais pas; mais maintenant je sais qui vous êtes : après votre lâche conduite et la feinte à laquelle vous n'avez pas craint d'avoir recours...

RINVILLE.

Quoi ! vous savez enfin la vérité?

EMMELINE.

Oui, monsieur, nous savons tout: voilà pourquoi je ne vous aime plus; je ne vous aimerai jamais.

RINVILLE.

O Ciel !

EMMELINE.

Et afin que vous soyez bien sûr de mon indifférence... Si j'élève ici la voix, ce n'est pas pour vous accuser, mais pour demander votre grâce. (*A M. Dervière.*) Oui, mon père; désormais soumise à vos volontés je suivrai vos conseils, je vous obéirai en tout; mais pour prix de mon obéissance, daignez pardonner à mon cousin; qu'il soit heureux avec celle qu'il a choisie.

CHARLES, *qui s'est attendri, et qui tire son mouchoir.*

O ma bonne cousine !

RINVILLE.

Voilà que nous n'y sommes plus.

EMMELINE.

Qu'il parte, qu'il ne nous voie plus ; mais qu'il emporte avec lui, et votre pardon et votre consentement à son mariage.

RINVILLE.

Mon mariage ! qui a pu vous dire ?...

EMMELINE, *pleurant.*

Monsieur qui y était.

CHARLES, *pleurant.*

Oui, monsieur, j'ai tout dit ; j'ai dit que Charles était marié.

RINVILLE, *avec joie.*

Charles marié ! il se pourrait ! (*Se jetant aux pieds d'Emmeline.*) Mon cher beau-père, ma chère Emmeline, que je suis heureux ! Non, non, ne me regardez pas ainsi, n'ayez pas peur ; j'ai toute ma raison : car celui que vous voyez à vos pieds a le bonheur de ne pas être votre cousin ; c'est votre amant, c'est votre époux, celui qui vous était destiné.

DERVIÈRE.

M. de Rinville ?

RINVILLE.

Lui-même.

DERVIÈRE.

Et mon fripon de neveu ?

CHARLES, *à genoux, à la gauche de M. Dervière.*

Par ici.

DERVIÈRE.

Eh! quoi, mauvais sujet?

RINVILLE.

Comme j'avais pris son nom, je lui ai donné le mien en dédommagement.

CHARLES.

Je vous dois du retour, car vous n'avez pas gagné au change.

EMMELINE.

Je ne reviens pas encore de ma surprise. (*A Charles.*) Comment, mon pauvre Charles, c'était toi que je détestais ainsi? Et vous, monsieur, que je n'avais jamais vu...

RINVILLE.

Vous croyiez m'avoir aimé autrefois.

EMMELINE.

Je me suis trompée; j'ai pris le passé pour l'avenir.

VAUDEVILLE.

AIR: *du vaudeville de la Somnambule.*

DERVIÈRE.

D'une passion chimérique,
Tu reconnais enfin l'erreur;
L'amour constant et platonique
N'existe pas, et par bonheur.

Pour nous rappeler notre aurore,
Pour embellir nos derniers jours,
Le ciel permet qu'on aime encore,
Même après ses premiers amours.

RINVILLE.

Du système de l'inconstance,
Je m'applaudis en un seul point.
Jadis aussi, j'aimai, je pense;
Mais je ne vous connaissais point.
Et vous devinerez peut-être
Ce que je perdais pour toujours,
Si j'avais eu le malheur d'être
Fidèle à mes premiers amours.

CHARLES.

Ma femme, quoique l'honneur même,
Eut à Londres deux passions;
Je ne suis venu qu'en troisième,
Tant mieux... c'est aux derniers les bons.
Car les Anglaises, je l'atteste,
Innocentes et sans détours,
Ont tant de candeur qu'il en reste
Même après les premiers amours.

EMMELINE, *au public.*

En vain leur froide expérience
Veut m'ôter mon illusion,
Malgré leur système, je pense
Que la chanson a quelquefois raison!
Pour le prouver, messieurs, je vous implore,
Revenez nous voir tous les jours,
Afin qu'ici nous puissions dire encore:
On revient aux premiers amours.

FIN DES PREMIÈRES AMOURS.

L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU,

OU

LA CHANSON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Madame, le 25 février 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. YMBERT ET VARNER.

PERSONNAGES.

M. DE VALCOUR, chef de division.
EUGÉNIE, sa fille.
M. DUMONT, chef de bureau.
VICTOR, jeune employé.
BELLE-MAIN, vieil expéditionnaire.
DEUX GARÇONS DE BUREAU.

La scène se passe dans un Ministère.

Le théâtre représente l'intérieur d'un bureau, dont le fond est occupé par une grande tablette contenant des cartons et des dossiers. A la droite du spectateur dans le fond, la porte d'entrée qui est toujours ouverte, et qui laisse voir sur le mur extérieur, le mot *escalier*, écrit en gros caractères. A gauche une croisée. Sur un plan plus avancé à droite, une porte au dessus de laquelle on lit: *Première division*, 3e. *bureau*, M. DUMONT, *chef*. Sur le même plan à gauche, une autre porte au dessus de laquelle on lit: *Première division. Le cabinet du chef de division est à droite.*

Une grande table au fond. A gauche une table. A droite une autre table garnie de tout ce qui est nécessaire à un employé de bureau, cartons, papiers, encrier, plumes, canifs, grattoir. Un vieux fauteuil, près de cette table, etc. A côté une petite manne d'osier pour mettre les vieux papiers.

L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU,

OU

LA CHANSON.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, *devant la table à gauche, et écrivant.*

Personne encore au ministère! il est à peine huit heures, et me voilà déjà à mon poste. Depuis trois jours mes créanciers s'établissent de si bon matin à ma porte, que je suis forcé d'arriver au bureau au point du jour. Cela a bien son bon côté; et si tous les employés étaient aussi exacts que moi... il faudra que je soumette cette idée-là à son excellence. (*Ecrivant.*) Recette pour faire arriver les commis de bonne heure : Vous prenez deux, trois créanciers, ou même plus, vous ne les payez pas, ce qui est tou-

jours d'une exécution facile... Ma foi ce plan me sourit, et il faut que je l'écrive, cela me fera toujours passer le temps, et c'est plus amusant que la romance que j'avais commencée. D'ailleurs, moi je ne connais que cela, quand on est au bureau, il faut s'occuper.

AIR : *de la Robe et les Bottes.*

Est-il des maux, divine poésie,
Que tes bienfaits ne fassent oublier !
Sans fortune dans cette vie,
Je suis par toi, riche sur le papier.
O perspective aimable et séduisante !
Je suis seigneur de ce riant coteau,
Et, s'il le faut, la rime complaisante,
Va, d'un seul vers, me donner un château.

SCÈNE II.

VICTOR, M. BELLE-MAIN, *le parapluie et une liasse de papier sous le bras, culotte de nankin, bas chinés.*

VICTOR.

Eh ! c'est M. Belle-Main, notre expéditionnaire !

BELLE-MAIN, *en entrant accroche son chapeau à un portant.*

Est-ce que je serais en retard ? (*Regardant sa montre.*) Non, c'est vous qui êtes

en avance. Ah ça, M. Victor, vous avez donc été diminué?

VICTOR.

Pourquoi?

BELLE-MAIN.

C'est que, comme d'ordinaire l'exactitude est en raison inverse des appointements, j'ai cru que depuis quelques jours les vôtres avaient essuyé une forte réduction.

VICTOR.

Ce cher Belle-Main! et vous en étiez fâché?

BELLE-MAIN.

Certainement, parce que vous êtes un brave garçon. Mais, d'un autre côté, je me disais : « C'est peut-être là-dessus que M. le chef de division doit prendre les fonds de cette gratification que l'on me promet depuis cinq ans; » et cela m'aidait à prendre votre chagrin en patience.

VICTOR.

Je comprends; mais comment, vous, M. Belle-Main, qui avez une écriture superbe, qui êtes le plus ancien expéditionnaire de l'administration, ne demandez-vous pas quelque chose de mieux qu'une gratification? Une place de sous-chef, par exemple, cela vous est bien dû.

BELLE-MAIN.

M'en préserve le ciel! tenez, jeune homme, vous voyez ce bureau et ce fauteuil, il y a aujourd'hui vingt ans que je m'y installai avec armes et bagages, je veux dire, mon canif, mes plumes, et mon parapluie; il est là pour le dire, c'est toujours le même. Depuis ce temps, employés, sous-chefs, chefs et ministres combien j'en ai vu entrer et sortir; combien cette main a copié de lettres de diminutions, suppressions et réformes définitives; tout a été changé ou renversé. Tout, excepté mon fauteuil, qui, malgré ces oscillations continuelles, est encore sur ses pieds, comme moi sur les miens. Il est toujours là, scellé dans le parquet, stationnaire, immobile, et je fais comme lui; je n'avance pas, mais je reste en place, c'est toujours ça.

VICTOR.

Et jamais, malgré votre talent, vous n'avez été inquiété?

BELLE-MAIN.

Jamais.

AIR : *de Marianne.*

Loin d'imiter maint camarade,
Qui voudrait être protégé,
Je tremble de monter en grade;

Voilà toute la peur que j'ai.
Commis hier,
L'un est tout fier
Du nouveau bref,
Qui le nomme sous-chef.
Le lendemain,
Revers soudain
Qu'il eût bravé,
Sans ce poste élevé.
Aussi je me dis, et pour cause,
Lorsque je vois les temps si durs,
Ne soyons rien... pour être sûrs
De rester quelque chose.

Par bonheur, il y a tant de gens qui pensent à eux qu'on ne pense jamais à moi.

VICTOR.

Et vous trouvez qu'une gratification n'offre pas les mêmes inconvénients?

BELLE-MAIN.

Sans doute, ce n'est pas un fixe, c'est accidentel, c'est de la main à la main, et puis je n'en abuse pas; voilà cinq ans que l'on me remet toujours au prochain conseil d'administration; le conseil s'assemble, la bonne volonté s'arrête, le rapport reste en chemin, la gratification languit, et cette pauvre mademoiselle Charlotte, ma future, fait comme la gratification.

VICTOR.

Comment, Belle-Main, il serait possible! vous êtes amoureux?

BELLE-MAIN.

Oui, monsieur, quand je ne suis pas au bureau s'entend, c'est-à-dire, depuis quatre heures du soir, jusqu'à... et les dimanches et les fêtes. Vous saurez que j'ai cinquante-deux ans, et mademoiselle Charlotte trente-six; mais quand on se marie, il y a toujours des frais extraordinaires, des frais d'installation, et si on prenait cela sur les appointements de l'année, on ne s'y retrouverait plus. Aussi, voilà cinq ans que nous attendons cette gratification.

VICTOR.

Comment, mon cher Belle-Main, vous n'avez pas autre chose à offrir à mademoiselle Charlotte?

BELLE-MAIN.

Que voulez-vous? en ma qualité d'expéditionnaire, je lui offre ma main, c'est tout ce que j'ai de mieux.

VICTOR.

Eh bien, mon cher, priez le ciel que je réussisse, que j'épouse celle que j'aime, et vous verrez comme je vous pousserai.

BELLE-MAIN, *vivement.*

Non pas.

VICTOR, *montrant son fauteuil.*

Sur place, une gratification tous les

ans, je marie mademoiselle Charlotte, et je suis le parrain du premier enfant.

BELLE-MAIN.

Un instant, un instant; comme vous y allez!

VICTOR.

Vous avez raison, car je ne suis guère plus avancé que vous; ce n'est pas avec cent louis de traitement, (*A part.*) et mille écus de dettes, (*Haut.*) qu'on peut demander en mariage une jeune personne charmante, la fille d'un homme en place, vingt mille livres de rente.

BELLE-MAIN.

Peut-être.

AIR: *de Préville et Taconnet.*

Monsieur le chef vous trouve du mérite;
Il vous salue, et d'un air amical,
A ses concerts souvent il vous invite,
Et chez lui vous allez au bal;
Pour avancer c'est là le principal:
Trop heureux les commis ingambes!
Ah! dans la place où je me vois,
J'aurais déjà fait mon chemin, je crois,
Si le destin avait mis dans mes jambes
L'agilité qu'il plaça dans mes doigts.

Cela me fait penser que j'ai là à vous un tas de minutes à expédier; ces papiers que vous m'avez donnés hier...

VICTOR.

C'est bien, c'est bien, je ne vous parle plus. (*Belle-Main va à son bureau, met à chacun de ses bras de petites manches de toile, prend ses plumes, et se dispose à écrire.*) Au fait, ce cher Belle-Main a raison; je ne vois pas pourquoi je n'aspirerais pas à la main d'Eugénie. Son père est notre chef de division, mais il me reçoit avec plaisir; je lui ai même lu quelquefois des vers auxquels il n'entend rien, mais qu'il me fait l'honneur de corriger parce que, comme tant d'autres, il est connaisseur. Par exemple, je ne lui ai pas montré ma dernière chanson, et je ne la montrerai à personne; c'est pour moi. (*Il fouille dans sa poche.*) Où l'ai-je donc mise? (*Il cherche encore.*) Il me semble que le dernier couplet est un peu fort; car, après tout, le ministre peut avoir été trompé comme un autre. (*Il cherche dans ses poches.*) Il me semble que je l'avais sur moi; non; je me rappelle très-bien maintenant que j'ai laissé ma chanson dans une feuille de papier à la *Tellière*. Ce sera comme l'autre jour; cet état de mes dettes que j'avais fourré dans une situation de la caisse. (*Feuilletant plusieurs papiers.*) Ah!

(*avec joie.*) J'y suis; ces rapports que j'ai portés tout-à-l'heure au Secrétariat...

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

C'est là que sont mes couplets,
Ou du moins, je le soupçonne;
Il n'a dû venir personne,
Courons, et reprenons-les.
Sans cela, mauvaise affaire;
Et le ministre en colère,
Pourrait bien, d'un ton sévère,
Me dire, en me supprimant :
« Monsieur, ne vous en déplaise,
« Vous chantiez, j'en suis fort aise,
« Eh bien, sautez maintenant. »

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE III.

BELLE-MAIN, *seul.*

Eh bien! eh bien où va-t-il donc? il laisse là son travail; ces jeunes gens ont une tête. Hein! j'entends un équipage. (*Il se lève et va regarder par la fenêtre.*) C'est sans doute celui du chef de division; oui, et en même temps le cabriolet du chef de bureau. C'est singulier, dans cette administration (*Montrant son parapluie.*) nous avons presque tous voiture; aussi, comme cela marche! (*Re-*

gardant par la porte qui est en face de la croisée) Eh mais! c'est M. de Valcour, et sa fille. La fille du chef de division ici! dans les bureaux! Il faut qu'il y ait aujourd'hui de l'extraordinaire. (*Il retourne à son bureau.*)

SCÈNE IV.

BELLE-MAIN, *à son bureau;* M. DE VALCOUR *suivi d'un garçon de bureau qui tient son porte-feuille et des papiers,* EUGÉNIE.

M. DE VALCOUR.

Oui, ma chère Eugénie, la femme de son excellence désire te voir ce matin, et il est convenable que je t'y conduise moi-même. Elle a été ravie du goût exquis avec lequel tu as chanté cette romance, au concert où elle t'a rencontrée. Le fait est que tu l'as phrasée comme un ange.

EUGÉNIE.

Le sujet servait un peu mes efforts.

M. DE VALCOUR.

C'est clair; tu es la jeune personne malheureuse, M. Victor le troubadour adoré, et moi le père barbare qui contrarie ton inclination.

EUGÉNIE.

Est-ce juste, aussi! Vous le recevez, vous lui faites accueil, il conçoit des espérances, et maintenant...

M. DE VALCOUR.

AIR: *du vaudeville du Jaloux malade.*

Tiens, Victor a trop de jeunesse,

EUGÉNIE.

Tant mieux, il pourra parvenir:

M. DE VALCOUR.

Il n'a pas l'ombre de richesse,

EUGÉNIE.

Tant mieux, il voudra s'enrichir:

M. DE VALCOUR.

Il est léger, plein d'imprudence;
Lorsqu'il travaille, c'est, je crois,
A toute autre chose qu'il pense.

EUGÉNIE.

Ah! tant mieux; c'est qu'il pense à moi.

Enfin, tout le monde convient que Victor est d'une excellente famille, qu'il a de l'esprit; et vous, à qui l'on en accorde beaucoup...

M. DE VALCOUR, *la caressant.*

Tu crois que j'ai beaucoup d'esprit?

EUGÉNIE.

Je l'entends dire à toutes les personnes qui viennent dîner chez nous.

M. DE VALCOUR.

Du goût, un peu de littérature, le tort

d'avoir fait quelques vers qui ne sont pas mal tournés, voilà ce qui m'a valu cette réputation; mais il ne faut pas parler ainsi, ma chère enfant, cela peut nuire à un chef de division.

EUGÉNIE.

Je ne vois pas que ce puisse jamais être un tort que d'être spirituel.

M. DE VALCOUR.

Si vraiment, c'en est un en administration. Ainsi, une fois pour toutes, en petit comité, je veux bien convenir que j'ai de l'esprit, mais ici, je n'avoue que du talent. Au surplus, je prendrai, sur la conduite de Victor, des informations certaines; car on prétend qu'il est très-léger, très-étourdi, et peu assidu. (*Apercevant Belle-Main.*) Et tiens, nous ne pourrions pas mieux nous adresser; c'est un ancien expéditionnaire de ce bureau, sans haine, sans envie, M. Belle-Main. (*Allant à lui.*) Bonjour, mon cher Belle-Main, voici des lettres à expédier pour aujourd'hui.

BELLE-MAIN, *quittant son fauteuil et allant recevoir les lettres des mains de M. de Valcour.*

Ce sera fait, monsieur, si l'on ne vient pas me bousculer comme à l'ordinaire.

M. DE VALCOUR.

Un moment; je voulais vous demander quelques détails sur le compte de M. Victor; je vois qu'il n'est pas encore venu.

BELLE-MAIN.

Si vraiment, il l'était avant moi; vous voyez son chapeau.

AIR : *de Préville.*

Depuis trois jours son ardeur est extrême,
C'est le modèle des commis ;
Il est encor plus exact que moi-même,
Et vous savez pourtant si je le suis :
De la plus humble des demeures ,
Fort ponctuel à m'exiler ,
Vers mon bureau quand on me voit aller ,
Chaque bourgeois se dit : voilà neuf heures ,
Et prend sa montre afin de la régler.

M. DE VALCOUR.

Et Victor est de même?

BELLE-MAIN.

Pire encore; je crois qu'il passe les nuits au bureau.

EUGÉNIE, *à M. de Valcour.*

Vous l'entendez. (*A Belle-Main.*) Ah, mon dieu, monsieur, que vous avez l'air d'un bien bon commis, et que mon père avait raison de dire que vous étiez un honnête homme!

BELLE-MAIN.

Comment! monsieur le chef de division a daigné vous dire officiellement?

EUGÉNIE, *à Belle-Main, avec timidité.*

Monsieur, nous donnons ce soir un bal dont je fais les honneurs; si j'osais vous prier...

M. DE VALCOUR, *bas à sa fille.*

Aujourd'hui; y pensez-vous?

BELLE-MAIN.

Me prier, mademoiselle, de quoi?

EUGÉNIE.

De venir demain passer la soirée.

M. DE VALCOUR.

Oui, sans façon, nous n'aurons personne; j'ai, d'ailleurs, plusieurs lettres d'invitation que je vous prierai de m'écrire comme les dernières, vous savez?

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, mais je ne me rappelle pas.

M. DE VALCOUR.

Cependant vous les avez copiées?

BELLE-MAIN.

Oui, monsieur; mais je ne les ai pas lues.

M. DE VALCOUR.

Adieu, mon cher Belle-Main; si vous voyez M. Dumont, le chef de bureau,

priez-le de m'attendre ici ; je lui parlerai en sortant du cabinet du ministre. (*A sa fille.*) Viens, ma chère Eugénie. (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

EUGÉNIE, *à Belle-Main.*

Adieu, monsieur, à demain.

BELLE-MAIN.

Certainement, mademoiselle. (*A part.*) Si je pouvais lui glisser quelques phrases de galanterie administrative. (*Haut et saluant Eugénie.*) Mademoiselle, agréez l'assurance des sentiments respectueux, (*En ce moment Eugénie, qui est près de la porte de l'appartement où son père est entré, entre aussi avant que Belle-Main ait fini sa phrase.*) avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant... (*Levant les yeux et s'apercevant qu'Eugénie est entrée.*) et cœtera ; elle n'a pas entendu la fin, mais c'est égal.

SCÈNE V.

BELLE-MAIN, *seul.*

Quel bonheur ! aller passer demain la soirée chez le chef de division ; depuis vingt ans, je n'ai jamais été aussi fort en

faveur; et voilà une belle occasion pour toucher deux mots de ma gratification; je crois maintenant que je l'aurai, et quand je pense à cela... Attaquons toujours cette pyramide de paperasses... (*Il prend une plume qu'il taille, et qu'il apprête tout en parlant.*) Un avantage de mon état, c'est que, tout en écrivant, on peut faire de petits châteaux en Espagne; je rêve, et la plume va toujours; je m'amuse à dépenser la gratification que j'espère; je me promets la redingotte de Louvier, le pantalon pareil: et je marchande déjà pour mademoiselle Charlotte la robe de mérinos.

AIR: *de Lantara.*

Sans aspirer à la corbeille,
Vers le schall j'ose me lancer,
J'achète la boucle d'oreille,
Et quand je viens de tout dépenser,
Quatre heures sonnent... je m'éveille;
Mais plus heureux qu'on ne peut le penser,
Malgré le luxe de la veille,
Le lendemain je peux recommencer.

(*Il va s'asseoir au bureau.*)

Il est vrai que par ce moyen je ne retiens jamais un mot de ce que je copie; mais c'est un mérite de plus, et cela m'a donné dans l'administration une réputation d'*homme discret*, qui a son côté utile,

(*Montrant les papiers qui sont sur son bureau.*) parce que tout le monde s'adresse à moi; il n'y a que M. Dumont, mon chef de bureau, que je ne puis jamais contenter : avec lui, il faut toujours mettre les points sur les *I;* et s'il m'arrive de faire un pâté, de mettre un *S* pour un *T*, et réciproquement, il ne manque pas de me relever... (*Il écrit, et lisant ce qu'il écrit, il continue.*)

« Et pour éviter mainte erreur,
« Dont la raison par fois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur...

(*Interrompant son ouvrage.*) Nous proposons, nous proposons... tous leurs rapports finissent comme cela. (*Il continue d'écrire.*)

« Dont la raison par fois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur
« De lire les lettres qu'il signe. »

(*Il écrit toujours en parlant.*) Ce n'est pas que M. Dumont ne soit un très-brave homme, intègre, délicat, mais il n'est pas insensible à certaines politesses que je ne peux pas lui faire; j'ai remarqué, entre autres, qu'une invitation ne lui déplaisait pas, et qu'il s'en souvenait en temps et lieu. Ah, mon dieu! voilà une tache d'encre, quand j'en étais au dernier mot.

SCÈNE VI.

BELLE-MAIN *travaillant*, DUMONT.

DUMONT, *encore sur l'escalier.*

C'est bon, c'est bon, dites que je n'y suis pas.

BELLE-MAIN.

J'entends, je crois, notre chef de bureau.

DUMONT, *entrant, et toujours à la cantonade.*

Cependant vous recevrez ce grand monsieur... (*A part.*) J'ai dîné hier chez lui. (*A la cantonade.*) Et ce petit qui vient quelquefois... (*A part.*) Diable, je dois dîner chez lui demain. (*A la cantonade.*) Du reste, je n'y suis pour personne. Si on ne savait pas choisir son monde et se débarrasser des importuns, on ne s'en tirerait jamais; tout mon temps est véritablement gaspillé par les invitations et les dîners en ville; pour faire un métier comme celui-là, il faut avoir un cœur de bronze et un estomac de fer; voilà pourtant où en sont les gens en évidence.

BELLE-MAIN.

Monsieur...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est?

BELLE-MAIN.

Monsieur le chef de division doit vous parler en sortant du travail, et vous prie de l'attendre.

DUMONT.

C'est bien; tenez, voilà un rapport qu'il faut expédier d'urgence.

BELLE-MAIN.

Allons, il avait déjà peur que le tas ne diminuât. J'ai l'honneur de vous faire observer que tout ce que j'ai là est déjà urgent.

DUMONT.

Parce que vous n'avancez à rien, et que vous êtes d'une lenteur... vous n'aurez donc jamais d'activité?

BELLE-MAIN.

Ma foi, monsieur, j'en ai pour douze cents francs; mais j'ose dire, en revanche, que la correction et le fini du dessin, (*Prenant un papier sur le tas.*) je vous prie seulement de regarder cette majuscule, comme c'est détaché. Que diable, pour m'apprécier il ne faut que des yeux. (*A part.*) Mais je tombe justement sur un chef qui a la vue basse.

DUMONT, *regardant.*

Oui, pas mal; c'est assez net; mais

quel est ce travail que vous venez de terminer?

BELLE-MAIN.

Celui-là? oh! je ne veux pas que vous le voyez, parce que vous qui n'aimez pas les pâtés...

DUMONT, *prenant le papier et lisant.*

Qu'est-ce que c'est que cela?

BELLE-MAIN.

Je savais bien que vous ne seriez pas content; ce n'est pas l'embarras, le plein est peut-être plus hardi, mais le délié n'est pas aussi subtil.

DUMONT, *à part.*

Est-il possible! une chanson contre le ministre! quelle indignité!

AIR: *de Turenne.*

Qui le croirait, malgré son air modeste,
C'est donc ainsi qu'il employait son temps.
(*A Belle-Main.*)
Je n'aurais jamais, je l'atteste,
Soupçonné de pareils talents.

BELLE-MAIN.

Pourquoi pas? Lorsque je calcule,
J'en ai plus d'un, en vérité.

DUMONT, *à part.*

Lui! de l'esprit! qui s'en serait douté?
Depuis vingt ans qu'il dissimule.

J'en rendrai compte; mais, en attendant votre réforme définitive, je vous sus-

pens de vos fonctions; vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Comment! me suspendre! Qu'est-ce qu'il dit donc là? il faut absolument qu'il se trompe, et qu'il me prenne pour quelqu'un qui en vaille la peine. (*A Dumont.*) Je vous ferai observer, monsieur, que c'est moi, Belle-Main, expéditionnaire; douze cents francs de traitement, ça ne se supprime jamais.

DUMONT.

Il y a commencement à tout, monsieur; vous connaissez très-bien le motif.

BELLE-MAIN.

Moi, monsieur?

DUMONT.

Il suffit, monsieur, on vous le fera alors connaître sous peu; et, je vous le répète, vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Vous me permettez bien, monsieur, de prendre mes effets, canifs, règles et grattoirs, et de faire un paquet de la totalité. J'ai d'ailleurs, ici à côté, des papiers à mettre en règle, et ce n'est pas, après vingt ans d'exactitude, que l'on veut sortir comme un brouillon. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort par la porte de l'escalier.*)

SCÈNE VII.

DUMONT *seul, lisant la chanson.*

Je ne reviens pas de ma surprise. Qui jamais se serait douté qu'un expéditionnaire ?... où diable l'esprit va-t-il se nicher? Si cela gagne une fois les bureaux, nous voilà perdus ! et l'on ne peut pas réprimer trop sévèrement... (*Riant.*) Ah, ah! c'est qu'elle est fort drôle, une âpreté, un mordant... Pour quelqu'un qui le connaît, c'est d'une vérité... il y aurait de quoi faire proverbe, s'il n'était plus en place! je voudrais, pour je ne sais quoi... Ah! c'est monsieur le chef de division. (*Il cache sa chanson.*)

SCÈNE VIII.

DUMONT, M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR.

Ah! c'est vous, mon cher Dumont, je vous cherchais partout.

DUMONT.

Comme vous voilà en grande tenue!

M. DE VALCOUR.

Je viens de l'appartement du ministre, et vous savez combien, même le matin, il est sévère sur l'étiquette. Ignorez-vous la nouvelle ?

DUMONT.

Qu'avez-vous appris ?

M. DE VALCOUR, *mystérieusement.*

De grands évènements. Le ministre a envoyé ce matin sa démission au roi.

DUMONT, *étonné.*

Est-il possible ?

M. DE VALCOUR.

Je le tiens de sa femme, et l'on désigne, pour son successeur, M. de Saint-Phar, notre ancien camarade; rien n'est plus sûr.

DUMONT, *d'un air de doute.*

Sûr! mais sûr ?

M. DE VALCOUR.

Je viens d'envoyer ma carte chez Saint-Phar.

DUMONT, *d'un air de conviction.*

Je vous crois.

M. DE VALCOUR.

Et en même temps, une invitation pour lui et sa femme.

DUMONT, *à part.*

Plus de doute. (*Haut.*) C'est fort heu-

reux pour nous, qui connaissons M. de Saint-Phar.

M. DE VALCOUR.

On ne pouvait faire un meilleur choix: de grandes vues, une tête vaste. Il a été deux fois directeur général et deux fois destitué, voilà des titres, et puis il est essentiellement administrateur.

DUMONT.

Certainement. Et, si vous voulez que je vous dise hardiment ma façon de penser, (*En confidence.*) je ne suis pas fâché de cette démission.

M. DE VALCOUR, *de même.*

Ni moi non plus.

DUMONT.

Exigeant pour le travail.

M. DE VALCOUR.

Voulant tout voir par ses yeux.

DUMONT.

Défiant.

M. DE VALCOUR.

Ombrageux.

DUMONT.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre. (*Prenant la chanson qu'il avait mise dans sa poche.*) On peut vous divertir.

M. DE VALCOUR.

Comment?

DUMONT.

Vous qui entendez la bonne plaisanterie, et qui êtes homme de goût et d'esprit.

M. DE VALCOUR.

Qu'est-ce que cela?

DUMONT, *souriant à l'oreille.*

Une chanson.

M. DE VALCOUR, *la prenant.*

Une chanson sur notre ex-ministre.

DUMONT, *se frottant les mains.*

Sur notre ex-excellence?

M. DE VALCOUR, *la parcourant.*

Parfait, c'est une pièce délicieuse... oh! mais, c'est lui : quel est cet air-là?

DUMONT.

Je l'essayais tout-à-l'heure sur celui de *Femmes, voulez-vous éprouver.*

M. DE VALCOUR.

Du tout, quelque chose de plus neuf, tra, la, la, la. (*Chantant.*)

« Pour prévenir plus d'une erreur,
« Dont la raison par fois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur,
« De lire les lettres qu'il signe.

(*Riant.*) C'est que c'est vrai, l'autre jour encore...

DUMONT.

Mais sur-tout le suivant.

M. DE VALCOUR.

Oui, j'y suis.

« Pour être admis auprès de lui,
« Il faut être en grande tenue.

C'est ce que je vous disais tout à l'heure, vous voyez, l'habit à la française.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
« Se conformant à la coutume,
« La vérité n'entre jamais,
« Sans doute à cause du costume. »

Celui-là est très-fin! vous comprenez, la vérité qui est nue, et qui n'entre pas à cause du costume. Allons, allons, je sais à quoi m'en tenir. (*Le regardant.*) Mais, j'y pense, cette chanson-là, c'est vous qui l'avez faite?

DUMONT.

Moi!

M. DE VALCOUR.

Vous-même.

DUMONT.

Allons donc.

M. DE VALCOUR.

Pourquoi feindre? hier cela pouvait avoir des conséquences, aujourd'hui le successeur en rira comme un fou.

DUMONT.

Vous croyez.

M. DE VALCOUR, *riant.*

Et je suis tenté d'en donner l'exemple. (*Ils rient tous deux.*) Allons, convenez-en, que diable! avec moi...

DUMONT.

Mais je vous avoue que ces choses-là, on doit y attacher si peu d'importance.

M. DE VALCOUR.

Comment donc, Saint-Phar aime beaucoup les chansons; ce sont des titres...

AIR : *du Piége.*

Il les tourne fort joliment;
Rappelez-vous que sa muse facile
Fit autrefois en déjeunant
Une moitié de vaudeville;

DUMONT.

Mais vous savez que malgré les efforts
Et des loges, et du parterre,
La pièce est tombée... et qu'alors
Elle fut de son secrétaire.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai; mais c'est égal, je trouve votre chanson délicieuse, et j'en veux prendre une copie. (*Il tire son carnet, son crayon, et se met à écrire au bureau qui est à gauche.*)

DUMONT.

Comment! vous daignez...

M. DE VALCOUR.

Laissez donc des couplets inédits, c'est une bonne fortune.

SCÈNE IX.

M. DE VALCOUR, *au bureau écrivant*, DUMONT, BELLE-MAIN, *avec sa canne, son chapeau, son parapluie, un rouleau de papier, plusieurs paquets de plumes et une grande règle.*

BELLE-MAIN.

Me voilà! après vingt années de services, je sors de mon administration comme j'y suis entré, les mains nettes, la conscience légère, et la bourse idem.

DUMONT, *l'apercevant.*

Eh bien! qu'est-ce donc que cet attirail?

BELLE-MAIN.

Celui d'un employé, d'un expéditionnaire en disgrâce; vous m'avez dit de m'en aller, et je m'en vas. Par exemple, c'est la première fois depuis quinze ans, que je sors du bureau avant quatre heures.

DUMONT, *le regardant avec bonté.*

Ce pauvre Belle-Main!

BELLE-MAIN.

Certainement, je réclamerai, on me rendra justice, et peut-être même ma place.

DUMONT, *lui frappant sur l'épaule.*

Comment! vraiment vous avez pris au sérieux? Allons, allons, n'en parlons plus. Un mouvement d'impatience et d'humeur, cela peut arriver à tout le monde.

BELLE-MAIN.

Que dites-vous?

DUMONT.

Avez-vous pu penser, mon cher Belle-Main, que vous, un ancien employé...

BELLE-MAIN.

C'est ce que je me disais, monsieur; le doyen des expéditionnaires ne se renvoie pas comme cela.

DUMONT, *lui montrant ses effets.*

Croyez-moi, remettez tout cela en place, et qu'il n'en soit plus question.

BELLE-MAIN.

Il n'y a donc plus d'orage? décidément le temps est revenu au beau, et on peut déposer le parapluie. Mais expliquez-moi au moins...

DUMONT.

Je ne le peux pas dans ce moment, je suis occupé là, avec monsieur le chef de division; un travail...

M. DE VALCOUR, *écrivant toujours.*

Tenez, mon cher Dumont, voilà un vers que je me permets de changer.

DUMONT.

Oh! je m'en rapporte à vous. (*A Belle-Main.*) Je parie, mon cher Belle-Main, que vous n'avez pas déjeuné?

BELLE-MAIN, *montrant sa flûte qu'il se dispose à manger.*

Non, monsieur, et j'allais...

DUMONT.

Vous pouvez aujourd'hui descendre au café, et faire un meilleur repas. Nous penserons à la gratification.

BELLE-MAIN.

Vrai?

DUMONT.

Je vous le promets.

BELLE-MAIN.

Je l'attends de votre équité. Allons porter cette bonne nouvelle à mademoiselle Charlotte. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

M. DE VALCOUR, DUMONT.

M. DE VALCOUR, *achevant d'écrire.*

Voilà qui est fini. Je vous atteste, mon cher Dumont, moi qui m'y connais un peu, qu'avec les deux ou trois changements que j'ai faits, votre chanson est un vrai chef-d'œuvre; et puis, il n'y a rien à dire, vous ne faites grâce à personne, pas même à vous.

DUMONT, *surpris.*

Je ne comprends pas.

M. DE VALCOUR.

Ce vers charmant sur les dîners en ville... Allons, allons, c'est très-bien, vous ne vous épargnez pas.

DUMONT, *riant à contre-cœur.*

Oui, oui. Moi, d'abord, j'y mets de la franchise. Il est inutile de vous recommander le secret?

M. DE VALCOUR.

Cela va sans dire. Ces chansons-là, personne ne les a jamais faites; et, loin de vous compromettre, je la prendrais plutôt sur mon compte.

DUMONT.

Vous êtes trop bon; mais je vous prie de croire qu'alors j'ignorais la disgrâce de son excellence; sans cela...

M. DE VALCOUR.

Bien, mon ami; de l'esprit, cela ne gâte rien; mais de la délicatesse avant tout, et ces sentiments-là vous font honneur.

DUMONT.

AIR: *du Ménage de garçon.*

Ah! monsieur, quel plaisir j'éprouve;
Pour moi, c'est bien un grand succès!
De voir qu'un si bon juge approuve
Et ma conduite, et mes couplets.
Je vais, puisqu'ils ont votre estime,
Les lancer, mais avec pudeur,
Toujours en gardant l'anonyme,
Car je respecte le malheur.

(*Il entre dans son bureau, à droite.*)

SCÈNE XI.

M. DE VALCOUR, *seul.*

L'idée de cette chanson n'est vraiment pas mal; mais c'était écrit avec une négligence... cela avait grand besoin d'être retouché, d'autant que dans ces sortes d'ouvrages les pensées ne sont rien, c'est

la manière de les présenter qui fait tout; il faut là un point d'admiration, c'est de rigueur.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
« Se conformant à la coutume.

Ce n'est pas cela, c'est...

« Ne connaissant pas la coutume,
« La vérité n'entre jamais.

Il n'y a pas de comparaison; comme cela, ils sont bien, et j'en suis assez content, cela fera les délices de ma soirée. (*Il a l'air de corriger encore quelques mots.*)

SCÈNE XII.

M. De Valcour, *écrivant toujours;* Victor, *dans le fond.*

VICTOR.

Allons, c'est comme un fait exprès, j'ai bouleversé tous les cartons, impossible de retrouver ces maudits couplets; et s'ils parviennent jusqu'au ministre quel sera son ressentiment? quel sera sur-tout celui de M. de Valcour? C'est pour le coup, qu'il n'y aura plus de protection, plus de mariage à espérer.

M. DE VALCOUR, *l'apercevant.*

Eh! c'est monsieur Victor, notre jeune poète. Vous savez, mon cher, que nous donnons ce soir un bal, un petit concert; nous vous y verrons, je l'espère?

VICTOR, *s'inclinant.*

Certainement, monsieur.

M. DE VALCOUR.

Vous nous chanterez quelque chose, n'est-il pas vrai? D'abord, nous chanterons touts, et moi-même j'ai là quelques couplets, sur lesquels je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

VICTOR.

C'est trop d'honneur. (*Prenant le carnet; à part.*) Ciel! ma chanson! je suis perdu.

M. DE VALCOUR.

Eh bien! qu'en dites-vous?

VICTOR, *balbutiant.*

Elle est écrite de votre main.

M. DE VALCOUR.

Oui, assez mal, vous ne pouvez peut-être pas lire; mais quand on compose.

VICTOR.

Quoi! vous seriez?

M. DE VALCOUR.

Voilà précisément ce que je ne voulais pas vous dire avant d'avoir votre avis.

VICTOR.

Comment, monsieur, les couplets sont de vous ?

M. DE VALCOUR.

J'y ai travaillé, du moins ; ainsi donc, votre avis ?

VICTOR, *à part.*

Je ne vois pas pourquoi je ferais aussi le modeste. (*Haut.*) Ma foi, monsieur, je les trouve charmants.

M. DE VALCOUR, *gaîment.*

Vrai ?

VICTOR.

Ce n'est pas parce qu'ils sont de vous, mais je vous donne ma parole d'honneur que je les crois très-bons, voilà mon avis ; je me permettrai seulement une observation ; ces couplets sont très-piquants, mais en même temps très-hardis ; et ne craignez-vous pas ?...

M. DE VALCOUR.

Pourquoi donc craindre ? On doit aux gens en place la vérité tout entière. Et ce qui l'apprendraient-ils si ce n'est de ceux qui les approchent tous les jours ? Allons, vous nous les chanterez ce soir. Eugénie vous accompagnera.

VICTOR.

Monsieur, je n'oserai jamais.

M. DE VALCOUR.

Est-ce que vous auriez moins de courage que moi ?

VICTOR.

Ma foi, je n'y conçois rien, et je ne le reconnais plus.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS ; EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

En vérité, mon papa, vous n'êtes guère aimable. Depuis deux heures je suis dans le salon du ministre à tenir compagnie à sa femme, et j'attendais toujours que vous vinssiez me chercher, comme vous me l'aviez promis.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai, mais des affaires importantes...

VICTOR, *gravement.*

Oui, des affaires d'administration...

M. DE VALCOUR.

Et puis je n'osais pas trop rentrer dans le salon; il doit y avoir bien du changement dans ce moment, n'est-il pas vrai?

EUGÉNIE.

Sans doute; quand je suis arrivée, la

figure de l'huissier était aussi lugubre que son habit; le précepteur était dans un coin du salon qui donnait leçon aux enfants; jamais je ne l'ai vu si sévère : je crois presque qu'il les a grondés. Quant à madame elle-même, elle était distraite, préoccupée, et, tout en causant avec moi de sa campagne et du bonheur d'y vivre tranquillement, elle regardait toujours par la croisée de la cour, comme si elle attendait quelque message.

M. DE VALCOUR.

Cette femme-là n'a pas l'ombre de philosophie; elle se croit toujours destinée à être la moitié d'une excellence!

EUGÉNIE.

Tout-à-coup les deux battants de la porte s'ouvrent avec fracas, et la scène change. On a refusé la démission.

M. DE VALCOUR.

Il serait possible!

EUGÉNIE.

Il est plus en pied que jamais; on a même augmenté ses pouvoirs.

M. DE VALCOUR, *reprenant vivement le carnet des mains de Victor.*

Rendez-moi ces couplets.

VICTOR.

Eh, mon dieu! qu'avez-vous donc?

M. DE VALCOUR, *très-ému.*

Rien, rien; je vous expliquerai tout à l'heure... (*A Eugénie.*) Eh bien après?

EUGÉNIE.

AIR : *A soixante ans.*

Cette nouvelle a chassé la tristesse,
Le précepteur caresse les enfants;
Soudain les cœurs s'ouvrent à l'allegresse,
Et l'antichambre aux courtisans;
Même l'huissier que l'influence gagne
D'un ton plus fier les annonce déjà;
Madame enfin, depuis ce moment-là,
N'a plus de goût pour la campagne,
Et va ce soir au bal de l'Opéra.

VICTOR, *à part.*

Je devine à présent.

M. DE VALCOUR.

Mon cher Victor, vous comprenez, comme moi, de quelle importance est le secret que je vous ai confié; vous seul en êtes instruit; mais à peine avez-vous parcouru ces couplets et déjà sans doute, vous les avez oubliés?

VICTOR.

Du tout; il est des vers que l'on retient si aisément.

M. DE VALCOUR.

Quoi! vous pourriez abuser...

VICTOR.

Jamais, monsieur; le père d'Eugénie

peut être sûr de ma discrétion, et sans me vanter, j'y ai plus de mérite qu'un autre; car je savais déjà les couplets par cœur; je pourrais vous les réciter sans me tromper d'une syllabe.

M. DE VALCOUR.

Du tout, du tout, mon ami. (*A part.*) Ah, maudite mémoire! (*Haut.*) Victor, ce sacrifice-là ne sera pas perdu, et je saurai reconnaître... Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut que je me présente chez son excellence. (*A Eugénie.*) Tu vas m'attendre dans mon cabinet... (*Eugénie entre dans le cabinet.*) Ah, mon dieu! cette carte que j'ai mise chez Saint-Phar, cette invitation sur-tout, quelle imprudence! si on allait mal interpréter..... mais le désinviter serait pire encore; allons, une mesure générale. (*A Victor.*) Mon cher Victor, courez chez moi à l'instant même. Que l'on prévienne toutes les personnes invitées que ma soirée ne peut avoir lieu, qu'elle est remise. On dira que ma fille est malade; croyez, mon cher Victor, que je reconnaîtrai un jour votre zèle, et sur-tout votre silence; il est certaines espérances dont je me suis aperçu, et que je ne désapprouve pas entièrement.

VICTOR.

Ah! monsieur; j'avais idée que cette chanson-là me porterait bonheur. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

M. DE VALCOUR, *seul, se promenant à grands pas avec beaucoup d'agitation.*

C'est une chose affreuse, cette maudite chanson..... Je n'y suis pour rien; mais jamais on ne soupçonnera cet épais Dumont; moi, c'est différent, je suis connu. J'ai le malheur d'avoir de l'esprit et de la verve satirique; il n'y a qu'un moyen, c'est d'agir franchement, de prendre l'initiative, et de porter moi-même cette chanson à son excellence!

SCÈNE XV.

M. DE VALCOUR, DUMONT, *sortant de son bureau et tenant à la main quelques copies de la chanson.*

DUMONT.

J'ai fait tirer quelques copies de nos couplets, et s'il vous était agréable d'en avoir.

M. DE VALCOUR, *d'un air froid et sévère.*

Comment, monsieur, des copies?

DUMONT.

Oui, pour les répandre.

M. DE VALCOUR.

Y pensez-vous, monsieur? est-ce là ce dont nous sommes convenus? répandre des couplets que l'on peut tout au plus confier à la discrétion d'un ami, ou à l'oreille indulgente d'un chef?

DUMONT.

Mais, monsieur, vous disiez tout-à-l'heure...

M. DE VALCOUR.

Oui, entre nous, entre particuliers, j'ai pu approuver, littérairement parlant, des vers, que je blâme comme homme public; et la preuve, c'est que je vous en avais demandé le secret.

DUMONT.

Non, monsieur; c'était moi...

M. DE VALCOUR.

Vous, moi, qu'importe? il n'en est pas moins vrai que vous aviez senti comme moi l'inconvenance d'un pareil procédé. Vous pouviez être sûr, pour ma part, que je n'en aurais jamais parlé, que j'aurais même fait semblant de ne pas les connaître; mais maintenant que, grâce à vous,

cette chanson court le monde, qu'elle est connue, qu'elle est presque publique, je ne puis me taire, et j'ignore ce qui en arrivera. (*Il entre dans son cabinet à gauche.*)

SCÈNE XVI.

DUMONT, *seul.*

Eh! mais, Dieu me pardonne, je crois qu'il va faire un rapport contre moi, lui qui tout à l'heure était enchanté de ces couplets. (*Il regarde par la croisée.*) Ah, mon Dieu, ces équipages dans la cour! et monsieur le chef de division qui, dans un pareil moment, va faire sa cour! J'y suis, la démission n'est pas acceptée, le ministre garde sa place, et dans ce moment-ci je ne suis pas trop sûr de conserver la mienne: aussi, je vous le demande... quelle idée m'a pris... à cinquante ans, et pour la première fois de ma vie... m'aviser d'aller faire de l'esprit... est-on bête comme cela? Heureusement, on a des protecteurs, des amis que l'on peut faire agir. (*Il va s'asseoir auprès de la table, prend du papier, et une plume, comme pour se disposer à écrire,*

puis se levant tout-à-coup, il continue.) Mais il y a une justice, et je réclamerai; parce qu'après tout, je suis chef de bureau, et je ne suis pas auteur; je n'ai pas fait cette chanson, je ne la connais pas, et la destitution, s'il y a lieu, doit tomber sur le vrai coupable... Ah! voici monsieur Belle-Main.

SCÈNE XVII.

DUMONT, BELLE-MAIN.

BELLE-MAIN, *en entrant sans voir Dumont.*

Cette pauvre Charlotte, quelle a été sa joie! notre mariage est maintenant assuré. (*Apercevant Dumont.*) Mais voici notre bon et respectable chef.

DUMONT.

Monsieur, je vous attendais; tout-à-l'heure, je suis à vous. (*Il s'assied auprès de la table et écrit quelques lettres, sans faire attention à ce que dit Belle-Main.*)

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, c'est qu'en venant je suis entré dans la boutique de monsieur Guillaume, le marchand de draps; j'ai fait mesurer et couper devant

moi trois aunes de Louviers, seconde qualité, pour redingote et pantalons pareils.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Pour profiter de ma bonne fortune,
J'ai fait porter le drap chez le tailleur ;
Pourquoi faut-il qu'une idée importune
Me trouble encore au sein de mon bonheur !

(*Touchant son habit râpé, et le regardant avec attendrissement.*)

Ce vieil habit couvert de cicatrices,
Vient malgré moi réveiller ma pitié ;
Il est cruel, après tant de services,
De réformer un ancien employé.

Pour chasser ces idées-là, je suis entré au café, où j'ai fait un petit *extra*... quarante cinq sous, pour mon déjeuner, le caraffon de Beaune, et le bifteck de la gratification. Dieu ! m'en suis-je donné!

DUMONT, *sans se lever.*

Vous avez peut-être eu tort de vous presser...

BELLE-MAIN, *stupéfait.*

Pourquoi donc cela ?

DUMONT, *se levant, et allant à lui en pliant le papier qu'il vient d'écrire.*

Parce que l'usage n'est point de donner des gratifications à ceux qui ne font plus partie des bureaux, et que dès ce moment vous êtes dans ce cas-là.

BELLE-MAIN.

Hein! qu'est-ce que vous me dites donc?

DUMONT.

Il me semble que c'est assez clair; je vous répète que vous n'êtes plus de l'administration. Mais quand on fait des vers comme ceux-là.

BELLE-MAIN.

Moi, des vers!

DUMONT.

Oui, vous connaissez peut-être cette chanson?

BELLE-MAIN.

Des vers, des chansons!... Que je sois supprimé radicalement sans espoir de pension de retraite, si je sais seulement ce que cela veut dire!

DUMONT.

Oh! sans doute vous allez nier que vous en soyez l'auteur; on ne convient jamais de ces choses-là, au risque de compromettre ses collègues ou ses chefs; mais par bonheur nous avons des preuves, et dans peu vous recevrez votre suppression définitive.

BELLE-MAIN.

Moi, ma suppression! au moment même où j'avais la certitude... Ah ça, monsieur, est-ce que vous croyez qu'on peut

vivre comme cela ? je suis d'un tempérament calme et pacifique et par mon état je suis habitué à rester en place ; mais si une fois je me révolutionne..... Qu'est-ce que c'est donc que cela ? à chaque instant, des hauts, des bas, me pousser de ma place, m'y remettre, m'en ôter encore ; et à moins qu'on ne m'ait choisi pour une expérience du mouvement perpétuel...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

BELLE-MAIN, *tout-à-fait hors de lui.*

Oui, monsieur, je ne connais plus rien ! mon mariage est arrêté avec mademoiselle Charlotte, j'ai commandé mon habit de noces, et pris un déjeuner à compte sur la gratification ; j'ai monté mes dépenses sur un pied de luxe inusité jusqu'à présent, et c'est dans ce moment que vous venez m'annoncer ma suppression définitive..... Non, monsieur, non, elle n'aura pas lieu. (*S'asseyant.*) Je m'établis sur ce fauteuil, à cette table, où depuis vingt ans, mes doigts assidus se sont noircis pour le service de l'administration, et nous verrons si l'on vient m'en arracher... Appelez vos garçons de bureau, appelez-les.

DUMONT.

Je ne prendrai point cette peine. Mais voici monsieur le chef de division.

BELLE-MAIN.

Je lui demanderai justice.

DUMONT.

Il va vous confirmer lui-même votre renvoi définitif.

BELLE-MAIN.

Et lui aussi! il n'y a plus d'espoir. (*Prenant son parapluie.*) O Charlotte!...

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR, *entrant sur la scène d'un air rêveur.*

Je viens de voir le ministre, et je ne sais comment interpréter l'air froid avec lequel il m'a reçu... N'importe, j'ai fait mon devoir; en arrivera maintenant ce qu'il pourra. Antoine! (*Un garçon paraît.*) Prévenez ma fille qui m'attend là, dans mon cabinet. (*A Victor, qui entre.*) Eh bien! mon cher Victor?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; VICTOR, *ensuite* EUGÉNIE.

VICTOR.

Monsieur, vos ordres ont été exécutés.

M. DE VALCOUR.

C'est bien. (*A Eugénie, qui sort du cabinet.*) Allons, ma fille, partons. (*Il se dispose à sortir avec Eugénie, Belle-Main s'avance pour le saluer.*) Eh bien, mon cher Belle-Main, que me voulez-vous?

VICTOR.

En effet, quel air triste et malheureux! et d'où vient cet équipage?

BELLE-MAIN.

Vous me voyez avec le parapluie du départ; on me donne mon congé définitif, et pourquoi? pour des vers. Je vous demande à quoi cela rime?

VICTOR.

Des vers à ce pauvre Belle-Main!

M. DE VALCOUR, *le regardant.*

Allons donc, ce n'est pas possible.

DUMONT.

Si, monsieur. Cette chanson inconvenante et déplacée, qui a excité ce matin

votre colère et la mienne, apprenez qu'elle est véritablement de lui.

BELLE-MAIN.

De moi?

DUMONT, *tirant un papier de sa poche.*

Je l'ai là, écrite de sa main.

VICTOR.

Comment! c'est pour cela qu'on le renvoie? Un instant, je ne le souffrirai pas; j'en connais l'auteur, et ce n'est pas lui.

M. DE VALCOUR, *bas à Victor.*

Victor, de grâce, songez à votre promesse, (*Montrant Eugénie.*) et à la mienne.

VICTOR.

Je sais, monsieur, à quoi je m'expose en parlant; mais n'importe, je n'en dois pas moins hommage à la vérité, et je la dirai tout entière.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR.

Je la dirai.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR, *avec feu.*

Je la dirai, et je le puis, sans compromettre personne, car je suis le seul coupable. C'est moi qui l'ai faite.

TOUTS.

Vous!

M. DE VALCOUR, *à part.*

Je respire. (*Bas à Victor.*) Bien, bien, jeune homme; je reconnaîtrai une pareille générosité.

VICTOR.

Non, monsieur, vous ne devez m'en savoir aucun gré; je vous le répète, cette chanson est véritablement de moi.

BELLE-MAIN.

Quoi! M. Victor, vous en êtes l'auteur?

VICTOR.

Pourquoi pas? tout comme un autre, puisqu'ici tout le monde l'a faite; seulement, j'en suis l'auteur responsable.

DUMONT.

Tant pis pour vous; tant pis, jeune homme, cela peut avoir des suites graves; car, enfin, voilà monsieur qui a été obligé d'en rendre compte.

VICTOR, *surpris, regardant M. de Valcour qui baisse les yeux.*

Quoi, monsieur, c'est vous?

M. DE VALCOUR, *déconcerté.*

Que voulez-vous? ma position particulière... Le ministre l'aurait toujours appris: moi, j'ai présenté les choses du bon côté; et puis, je n'ai nommé personne.

VICTOR.

Je le crois sans peine.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; UN GARÇON DE BUREAU.

LE GARÇON, *à M. de Valcour, lui remettant une lettre.*

De la part de son excellence.

M. DE VALCOUR, *prenant la lettre.*

C'est la réponse à mon rapport... Maintenant je n'ose l'ouvrir.

VICTOR.

Allez toujours.

M. DE VALCOUR, *lisant.*

« Monsieur, je viens de lire la chanson que vous m'avez adressée; et j'ai vu avec plaisir que j'étais seul attaqué. Je trouve les couplets charmants, quoiqu'un peu durs; mais quelque forme que prenne la vérité pour se présenter, elle doit toujours être accueillie *avec* ou *sans costume.* »

DUMONT.

Je reconnais bien là monseigneur. Cet homme-là a un esprit...

M. DE VALCOUR.

Oui, ce dernier trait-là est charmant. (*Continuant la lecture de la lettre.*)

« Je vous charge de découvrir l'auteur de cette chanson : il m'a rendu service en me signalant des abus; et quel qu'il soit, il mérite une récompense. Je vous prie donc de m'en proposer une pour lui, etc., etc. »

VICTOR.

Est-il possible.

BELLE-MAIN.

Est-il heureux! le voilà sûr de sa gratification.

VICTOR, *lui donnant une poignée de main.*

Mon cher Belle-Main, vous savez ce que je vous ai dit; je ne vous oublierai pas.

DUMONT.

Du tout, c'est moi que cela regarde; et je lui ai déjà promis, avec l'autorisation de monsieur le chef de division, une gratification de trois cents francs, le quart de ses appointements.

M. DE VALCOUR.

Ce n'est pas assez, mon cher; on l'a injustement soupçonné, on lui doit une réparation. Je propose au directeur six cents francs de gratification.

BELLE-MAIN, *élevant au ciel ses mains qui tiennent encore le parapluie.*

O mademoiselle Charlotte!

M. DE VALCOUR, *à Victor.*

Quant à vous, jeune homme, il s'agit à présent de justifier les bontés de son excellence; je ne vous perdrai pas de vue, et c'est à vous de mériter par votre assiduité et votre travail (*Montrant Eugénie.*) la récompense que je vous ai promise.

VICTOR.

Avec un tel espoir, je frémis de la quantité de rapports et de circulaires que je vais abattre.

BELLE-MAIN, *faisant le geste d'écrire.*

Dieu! m'en voilà-t-il en perspective! je ne risque rien de tailler mes plumes.

VICTOR.

Et quant à ma chanson, puisque je lui dois mon bonheur... Combien je me félicite maintenant de l'avoir faite!

DUMONT.

Et moi, jeune homme, de l'avoir fait connaître!

M. DE VALCOUR.

Moi, de l'avoir corrigée!

BELLE-MAIN.

Et moi, de l'avoir copiée!

VAUDEVILLE.

BELLE-MAIN, *au public.*

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Ainsi que moi, Charlotte vous supplie
De confirmer l'hymen qui nous attend,
Car le bonheur dont on nous gratifie,
De vous encor dépend en cet instant ;
Sans vous, hélas ! il est une disgrâce,
Chefs et commis, qui nous supprime touts ;
Daignez, messieurs, pour que je reste en place,
Venir souvent en prendre une chez nous.

FIN DE L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU.

LE SECRÉTAIRE

ET

LE CUISINIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Madame, le 10 janvier 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

—

M. DE SAINT-PHAR.
ELISE, sa fille.
Le vicomte DE SAUVECOURT.
ALPHONSE, son fils.
ANTOINE, intendant de M. de Saint-Phar.
SOUFFLÉ, cuisinier.
MARMITONS, AIDES DE CUISINE, VALETS.

—

La scène est à Paris.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de M. de Saint-Phar. Portes de fond, porte de côté à droite, et sur le premier plan à gauche, une grande cheminée avec un bon feu. A droite du spectateur, sur le premier plan, une table avec un carton et tout ce qu'il faut pour écrire.

LE SECRÉTAIRE

ET

LE CUISINIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, *tenant un paquet de lettres, et à la cantonade.*

Je vous le répète, dites que je n'y suis pas. Que diable aussi, le comte de Saint-Phar, mon maître, avait bien besoin de se faire donner l'ambassade de Copenhague! Depuis que nous sommes nommés, je crois que la tête tourne à toute la maison: chacun veut monter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Chacun s' donne un air de grandeur,
Jusqu'à la bonne et la nourrice
Qui veul't être dames d'honneur,
Et nos marmitons, chefs d'office;
Le jockey veut être courrier;

Enfin changeant son frontispice,
Sur sa loge, notre portier,
Vient de mettre : PARLEZ AU SUISSE.

Sans compter les nouvelles places, moi qui, en ma qualité de factotum... qu'est-ce que je dis donc? d'intendant, suis chargé des nominations, ai-je reçu des sottises et des lettres de recommandation! soixante-douze seulement pour la place de valet de chambre! ce n'est pas étonnant, valet d'un grand seigneur, ce sont de ces places que tant de gens peuvent remplir! enfin, je n'en ai plus que deux, celle de secrétaire et celle de cuisinier : ah! par exemple pour ces deux là..... prenons garde.

AIR : *du ménage du garçon.*

Pour ces deux places je me flatte
De bien choisir mes postulants;
C'est, dit-on, pour un diplomate
Deux hommes vraiment importants!
Plus d'un grand talent qu'on révère
A dû son esprit tout entier,
Le matin, à son secrétaire,
Et le soir, à son cuisinier.

Qu'est-ce qui vient déjà me déranger?

SCÈNE II.

LE PRÉCÉDENT; LE VICOMTE DE SAUVECOURT.

LE VICOMTE, *entrant et repoussant un valet qui veut l'empêcher d'entrer.*

Ventrebleu! je me moque de la consigne, j'en ai forcé bien d'autres. (*A Antoine.*) M. le comte de Saint-Phar?

ANTOINE.

Monsieur, il travaille dans ce moment.

LE VICOMTE.

Ah! il travaille, c'est différent; un grand seigneur qui travaille, il ne faut pas le déranger; vous lui direz que c'est le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

Comment, celui à qui jadis il dut sa fortune?

LE VICOMTE.

Oui, son ancien ami, qui ne l'a pas vu depuis dix ans, et qui désire lui parler pour une affaire très-importante! Quand part-il pour son ambassade?

ANTOINE.

Demain matin; ses malles et celles de mademoiselle Elise sont déjà faites.

LE VICOMTE, *à part.*

Ah! sa fille l'accompagne! voilà qui me confirme encore; il n'y a pas de temps à perdre. (*Haut.*) Quel est son homme d'affaires ou son intendant?

ANTOINE.

Vous les voyez tous les deux; je suis l'un et l'autre.

LE VICOMTE.

C'est-à-dire que vous cumulez; c'est bien, ça fait moins de monde dans une maison; mais si jamais, c'est une supposition que je fais, l'intendant vient à être pendu, je vous demande ce que deviendra l'homme d'affaires?

ANTOINE.

Monsieur...

LE VICOMTE.

Ce sont les vôtres, j'entends bien; ça ne me regarde pas; je voulais seulement vous prévenir qu'il se présentera ici dans la matinée un jeune homme de bonne tournure, de bonne façon, qui viendra vous demander une place de secrétaire, afin de partir demain avec monsieur l'ambassadeur.

ANTOINE.

Allons encore une recommandation!

LE VICOMTE.

Je vous prie de l'arrêter.

ANTOINE.

C'est-à-dire que monsieur s'intéresse au jeune homme, et voudrait qu'il eût la place.

LE VICOMTE, *en colère.*

Qu'est-ce que c'est? Je voudrais bien voir... (*A part.*) Par exemple, mon fils secrétaire et jockey diplomatique; il ne manquerait plus que cela. (*Haut.*) Non, monsieur, non, je ne veux pas qu'il ait la place; mais je veux que vous le reteniez ici jusqu'à ce que je sois revenu et que j'aie parlé à M. de Saint-Phar! Quand croyez-vous qu'il soit visible? attendez... à quelle heure déjeune-t-il?

ANTOINE.

A onze heures.

LE VICOMTE, *tirant sa montre.*

Dans une heure, c'est bien. Vous ferez mettre mon couvert.

AIR: *de Lantara.*

Pour les affaires c'est à table
Que je les traite, et je soutien
Que c'est là l'instant favorable;
Nos gens d'état le savent bien!
Tous ceux, morbleu, qu'un bon repas rassemble,
Quels qu'ils soient, deviennent amis;
Et quand on boit le même vin ensemble,
On est bientôt du même avis.

Ah! ça, vous tâcherez que le déjeuner soit un peu corsé; ce sont de ces particularités auxquelles je tiens beaucoup. A propos, a-t-il un bon cuisinier?

ANTOINE.

Mais...

LE VICOMTE.

Diable, il faut qu'un ambassadeur en ait un. Attendez donc! attendez donc! ce coquin que dans un moment de dépit j'ai renvoyé dernièrement... je m'en charge, j'ai son affaire. Ainsi, c'est convenu; serviteur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ANTOINE, *seul.*

La, je vous le demande, quelle rage de protection! moi qui voulais choisir moi-même... c'est égal, je vais me rejeter sur le secrétaire; pour celui-là, par exemple, je veux au moins que ça soit quelqu'un que je connaisse. Chut! c'est mademoiselle Elise, notre jeune maîtresse.

SCÈNE IV.

ANTOINE, ELISE.

ELISE.

Ah! vous voilà, Antoine, j'ai quelque chose à vous demander.

ANTOINE.

Comment donc, mademoiselle, je suis trop heureux...

ELISE.

Ne s'est-il pas présenté ce matin quelqu'un pour la place de secrétaire?

ANTOINE, *à part.*

Nous y voilà, je ne pourrai pas en donner une. (*Haut.*) Non, mademoiselle, personne encore, quoique j'aie déjà plusieurs demandes.

ELISE.

C'est qu'on m'a fortement recommandé un jeune homme, qui doit se présenter aujourd'hui...

ANTOINE.

Un jeune homme? attendez donc, n'est-il pas de la connaissance de M. le vicomte de Sauvecourt?

ELISE.

Grands dieux! Qui a pu vous dire?...

Oui, oui, je crois qu'il le connaît. Est-ce qu'on vous en aurait rendu un compte défavorable?

ANTOINE.

Mais, oui; on me priait même de le refuser tout net.

ELISE.

Gardez-vous-en bien; on se sera trompé assurément; le caractère le plus doux, le plus aimable... très-instruit, quoiqu'il n'ait que vingt-deux ans.

ANTOINE.

Vingt-deux ans! c'est bien jeune!

ELISE, *vivement.*

Il en a trente, M. Antoine, il en a trente.

ANTOINE.

Mademoiselle le connaît?

ELISE, *se reprenant.*

C'est-à-dire, non, on m'en a beaucoup parlé.

AIR: *Voulant par ses œuvres complètes.*

Oh! c'est un très-bon secrétaire;
Que d'esprit! quel doux entretien!
A tout le monde il saura plaire;
Il peint, chante l'italien.
Que sa voix est douce et légère!
Sur-tout, monsieur, si vous saviez
Comme il danse bien! .. Vous voyez
Qu'il doit convenir à mon père.

Et vous me désobligeriez beaucoup...

ANTOINE.

Du moment que mademoiselle le recommande... (*A part.*) Allons, il n'y a pas moyen; et monsieur le vicomte aura tort. (*Haut.*) C'est que monsieur l'ambassadeur est très-pressé; et s'il ne se présentait pas aujourd'hui...

ELISE.

Il se présentera, M. Antoine, il se présentera. (*A part.*) Il devrait être ici.

ANTOINE.

Et quel est le nom du jeune homme?

ELISE.

Son nom? (*A part.*) Ah! mon dieu! Alphonse ne m'a pas dit le nom qu'il prendrait. (*Haut.*) Son nom, je l'ai oublié; mais, d'après tout ce que je vous ai dit, vous le reconnaîtrez aisément; (*Fausse sortie.*) et, en attendant, des égards, des ménagements...

AIR : *De Paris et le village.*

Recevez-le de votre mieux;
Je dois moi-même la première
Lui faire oublier, si je peux,
Qu'il n'est encor que secrétaire;
Il n'est pas né pour cet emploi;
Aussi dites-lui bien, de grâce,
Qu'il ne dépendra pas de moi
Qu'il n'ait une meilleure place.

Adieu, M. Antoine. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ANTOINE, *seul, puis* UN VALET.

ANTOINE, *s'inclinant.*

Certainement, mademoiselle... Allons, puisque notre jeune maîtresse le veut.... Mais quel peut être ce secrétaire, pour lequel il y a tant de recommandations pour et contre?

LE VALET.

M. Antoine! M. Antoine!

ANTOINE.

Un moment, me voilà!

LE VALET.

Monsieur l'ambassadeur vous demande.

ANTOINE.

J'y vais. Allons, vous autres rangez un peu cette salle. Ah, diable! et notre secrétaire? (*Au Valet.*) S'il vient un jeune homme me demander, tu le prieras de m'attendre un moment; et tu viendras m'avertir sur-le-champ.

DES VOIX, *en dehors.*

M. Antoine! M. Antoine!

ANTOINE, *sortant.*

On y va, on y va. On ne peut pas être partout à la fois. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VI.

SOUFFLÉ, *d'un autre côté, dans la coulisse.*

Je vous dis que c'est pour affaire. (*Entrant.*) Ah! bien oui, parlez au suisse, parlez au suisse; c'est le moyen de ne parler à personne. (*Regardant le salon et les valets.*) Oh! oh! il paraît que ceci est du grand numéro. Une livrée magnifique! style d'hôtel! Heureusement que j'ai endossé le véritable elbeuf.

LE VALET.

C'est monsieur, sans doute, qui veut parler à notre intendant?

SOUFFLÉ, *à part.*

Monsieur... (*Tâtant son habit.*) Voyez-vous déjà l'effet de l'elbeuf. (*Haut.*) Oui, je voudrais parler à l'intendant.

(*Les valets sortent.*)

SCÈNE VII.

SOUFFLÉ, *seul.*

Eh bien! sont-ils honnêtes pour des habits galonnés? Allons, Soufflé, mon ami, te voilà lancé, le premier pas est fait. Je

sais bien qu'il y a de la hardiesse à venir, sans protection et sans recommandation, enlever d'assaut la place de premier cuisinier d'une excellence, mais c'est une espèce d'audace qui ne messied pas au talent; et puis, rien ne donne du cœur comme d'être sur le pavé, et j'y suis. Certainement j'avais une bonne place chez le vicomte de Sauvecourt! Un homme marié qui vivait en garçon; car je n'ai jamais vu ni sa femme, ni son fils. C'était un amateur, un connaisseur, et j'avais de l'agrément avec lui. Mais, l'autre semaine, il se fâche, sous prétexte qu'il avait faim et que je le faisais attendre. Je l'ai fait attendre, c'est vrai; que diable! le talent n'est pas à l'heure. Moi, je raisonne mes plats, et c'est parce que je raisonnais trop qu'il m'a mis à la porte. O perversité du siècle!

AIR : *J'ai long-temps parcouru le monde*
(de Joconde.)

Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis;
Et cuisinier cosmopolite
Travaillant pour tous les pays,
Léger en cuisine française,
Profond dans la cuisine anglaise,
Par-tout j'ai changé mes ragoûts
Selon l'appétit et les goûts.

Mais quelle injustice profonde !
Le génie, hélas ! reste à jeun :
J'ai, dans mon talent peu commun,
Fait des dîners pour tout le monde,
Et je n'en puis pas trouver un !
Quoi ! votre fierté me rejette ?
Quoi ! votre mémoire est muette,
Vous, que mon mérite a lancés,
Vous touts qu'aux honneurs j'ai poussés !
Vous sur-tout qu'avec la fourchette
Sur le Parnasse j'ai placés !

C'est une honte pour notre art
De vouloir me mettre à l'écart ;
Car
Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis,
Et cuisinier cosmopolite, etc., etc.

Cantabile.

Heureux cent fois le cuisinier vulgaire
Qui, loin des cours que je veux oublier,
Poursuit en paix sa modeste carrière,
Et fait sauter, chez quelque bon rentier,
L'humble omelette et l'anse du panier !

Que dis-je ! et quelle erreur nouvelle !
Moi qu'en tous les lieux on appelle
Le César de la béchamelle
Et d'Alexandre du rosbiff !
Invoquons mon génie actif ;
Reprenons ce front insolent,
Noble apanage du talent ;
Car
Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis, etc., etc.

Tout ce qu'il me faut, c'est que monsieur l'ambassadeur soit un homme de goût et d'appétit, qui veuille bien m'attacher à l'ambassade. Et dans ce cas-là, qu'est-ce que je lui demande? huit cents francs par an, et de la considération, et certainement il y gagne plus que moi. Mais on vient, tenons-nous ferme; il ne s'agit pas ici de s'endormir sur le rôti.

SCÈNE VIII.

SOUFFLÉ, ANTOINE, LE VALET.

LE VALET, *à Antoine, montrant Soufflé.*

Oui, monsieur; le voilà.

ANTOINE.

C'est bon. (*Le valet sort.*) Oserai-je vous demander, monsieur, quel est votre nom?

SOUFFLÉ.

Monsieur, l'on m'appelle Soufflé.

ANTOINE.

Où étiez-vous avant de venir ici?

SOUFFLÉ.

Je ne sais pas trop si je dois m'en vanter. Je sors de chez M. le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

C'est cela même. Je l'ai vu ce matin; il m'a parlé de vous.

SOUFELÉ.

Il m'en veut joliment, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Mais, il n'est pas de vos amis.

SOUFFLÉ.

Je m'en doutais bien.

ANTOINE.

Il paraît qu'il savait que vous deviez venir, car il m'a défendu de vous placer; et comme c'est l'intime ami de notre maître...

SOUFFLÉ.

Allons, encore un de ces estomacs ingrats dont je parlais tout-à-l'heure. Je vois bien qu'il faut... (*Reprenant son chapeau.*)

ANTOINE.

Heureusement pour vous, mademoiselle Elise, la fille de monseigneur vous porte beaucoup d'intérêt.

SOUFFLÉ.

Mademoiselle Elise! c'est singulier. Ah! j'y suis maintenant; elle m'aura vu en venant dîner chez M. de Sauvecourt.

ANTOINE.

Apparemment; elle vous a recommandé elle-même, et vous sentez bien que je n'ai pu refuser. Ainsi, dès ce moment vous pouvez vous regarder comme attaché à la maison.

SOUFFLÉ, *reposant son chapeau.*

Enfin !...

ANTOINE.

C'est ici que vous travaillerez.

SOUFFLÉ.

Ici ? je ne vois pas trop comment. (*A part.*) Il n'y a pas seulement un fourneau.

ANTOINE.

Quant à vos honoraires...

SOUFFLÉ, *à part.*

Mes honoraires ! style d'hôtel ; moi, j'aurais dit mes gages. (*Haut.*) Vous dites donc que mes honoraires...

ANTOINE.

Se monteront à cinq mille francs.

SOUFFLÉ, *stupéfait.*

Cinq mille francs !!! Quelle maison !

ANTOINE.

De plus, vous mangerez à la table de son excellence.

SOUFFLÉ.

Par exemple ! voilà qui est trop fort, ça ne se doit pas. Passe pour les cinq mille francs ; je les prendrai ; mais dîner avec son excellence !

AIR : *du vaudeville des Landes.*

Il m' louerait toujours à table,
Ça f'rait rougir ma pudeur.

ANTOINE.

Un éloge est agréable
Dans la bouche d'un seigneur.

SOUFFLÉ.

Ça n'est pas ça qui me touche;
J' suis bien sûr dans mon emploi
De lui faire ouvrir la bouche,
Et dans la place où je m' voi
Je prévoi (*bis*)
Qu'il n' pourra vivre sans moi.

ANTOINE.

Enfin, vous êtes entretenu, habillé aux frais de son excellence.

SOUFFLÉ.

Ça, n'est pas le plus cher, car, dans notre état, on n'use pas; et si ce n'était les taches...

ANTOINE.

Oui, quand on écrit sous la dictée. Ah! ça, vous trouverez là ce qu'il vous faut, des plumes, de l'encre, du papier.

SOUFFLÉ, *à part.*

Eh bien, par exemple, voilà une batterie de cuisine d'une nouvelle espèce! (*Haut.*) Dites-moi un peu quelle est au juste la place que mademoiselle Elise a demandée pour moi?

ANTOINE.

Eh bien! celle de secrétaire.

SOUFFLÉ.

De secrétaire ! Comment, je suis secrétaire ?

ANTOINE.

Est-ce que vous n'êtes pas content ?

SOUFFLÉ.

Si fait, si fait. J'avais bien autre chose en vue, mais dès que mademoiselle Elise a demandé pour moi la place de secrétaire et cinq mille francs de traitement... (*A part.*) On m'avait bien dit qu'avec des protections on arrivait à tout.

ANTOINE.

On va vous conduire à votre appartement. Je vous engage à faire un peu de toilette. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut, habit, veste, culotte.

SOUFFLÉ, *en sortant.*

Oh ! pour des vestes, j'en ai.

ANTOINE, *le reconduisant.*

Je vous salue. (*Lui parlant pendant qu'il est dehors.*) Eh bien ! où allez-vous donc ? vous descendez. Ce n'est pas cela, c'est au premier ; bien, vous y voilà. Si je l'avais laissé faire, il allait tout droit à la cuisine. Je suis fort content de notre secrétaire ; mon coup d'œil ne me trompe jamais ; c'est un homme du premier mérite. Allons, allons, grâce à moi, voilà la

maison de l'ambassadeur qui se monte joliment; il ne nous manque plus que notre cuisinier; et quand monsieur le vicomte voudra nous présenter son protégé...

SCÈNE IX.

ANTOINE, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à part.*

Voilà sans doute l'intendant dont Elise m'a parlé.

ANTOINE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

ALPHONSE.

Monsieur, on me nomme Duval; je viens pour la place...

ANTOINE.

Quelle place?

ALPHONSE.

La place vacante.

ANTOINE.

Ah! ah! vous arrivez un peu tard; nous avons déjà un candidat fortement recommandé.

ALPHONSE, *vivement.*

Monsieur, j'ai aussi des protecteurs; le marquis de Limoges, le duc de Valmont.

AIR : *du Piége.*

Vous connaissez, j'en suis certain,
La main du marquis de Limoges?
Lisez, et vous verrez soudain
Combien il me donne d'éloges.
Sans doute ils doivent être grands,
(*A p.*) Car, avec une audace extrême,
J'ai fait ce que font tant de gens,
Je les ai dictés moi-même.

ANTOINE, *qui a décacheté une des lettres.*

Comment donc! monsieur le marquis! un de nos plus joyeux gastronomes, je l'ai vu souvent chez monseigneur.

« Je vous recommande le porteur de cette lettre, comme un homme du plus grand mérite et pour lequel j'ai une estime particulière. »

Diable! voilà qui est embarrassant. M. le vicomte de Sauvecourt qui a aussi son protégé.

ALPHONSE, *à part.*

Mon père! qu'est-ce que cela veut dire? (*Haut.*) Monsieur, je vous en conjure, ayez égard à la recommandation de monsieur le marquis. Dans le doute, vous devez au moins admettre la concurrence; et si des considérations personnelles pouvaient vous déterminer... (*Lui glissant une bourse dans la main.*)

ANTOINE.

Comment donc! voilà un homme qui a servi dans les grandes maisons. (*Haut.*) Monsieur, je vois que vous avez du mérite; monsieur le vicomte dira ce qu'il voudra, des fonctions aussi délicates ne s'accordent qu'au talent, et non pas à la faveur. Nous allons vous prendre à l'essai; et si vous continuez à vous bien conduire, on vous gardera.

ALPHONSE.

Quel bonheur!

ANTOINE.

Je vais commencer par vous conduire à l'office.

ALPHONSE.

C'est inutile, je n'ai pas faim.

ANTOINE.

Permettez; il ne s'agit pas ici de votre faim, mais de celle de monseigneur. C'est un déjeuner ordinaire, ainsi arrangez-vous là dessus. Il n'y a, je crois, que trois couverts, monseigneur, le vicomte, et M. Soufflé, son nouveau secrétaire.

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites donc, son nouveau secrétaire?

ANTOINE.

Oui, un jeune homme qui vient d'en-

trer en fonctions, et qui part avec nous pour le Danemarck.

ALPHONSE, *à part.*

Ah, mon Dieu, je suis venu trop tard. (*Haut.*) Et pour qui me prenez-vous donc?

ANTOINE.

Eh! parbleu, pour le chef d'office qui nous manque. N'êtes-vous pas venu vous-même me demander la place vacante?

ALPHONSE.

Oui sans doute, la place vacante, parce que je croyais... (*A part.*) Et l'on part demain! et aucun moyen de prévenir Elise de l'accident que nous arrive! (*On entend sonner.*)

UN VALET, *en dehors.*

Le chocolat de mademoiselle! Mademoiselle demande son chocolat.

ANTOINE.

On y va dans l'instant. (*A Alphonse.*) Allons, mon ami, vite, à la besogne, le déjeuner de monseigneur est encore éloigné; mais le chocolat de mademoiselle? vous allez le faire tout de suite, et le lui porter.

ALPHONSE.

Lui porter! Comment donc! avec plaisir.

AIR: *Quand une Agnès.*

(*A p.*) C'est une assez folle entreprise,
Mais après tout il le faut bien;

Pour m'approcher de mon Elise
Je ne vois pas d'autre moyen.
Suis-je malheureux! me contraindre
A faire ce déjeuner-là!
Je ne connais de plus à plaindre
Que celle qui le mangera.

ANTOINE, *au valet.*

Montez ici la chocolatière, et dépêchez!

LE VALET.

Oui, monsieur; j'oubliais de vous remettre ce papier que m'a donné monseigneur.

ANTOINE, *l'ouvrant.*

C'est un rapport à faire, nous avons le temps.

SCÈNE X.

ALPHONSE, ANTOINE, SOUFFLÉ, *habillé à la française, l'épée au côté, perruque bien poudrée.*

ANTOINE.

Ah! voilà notre nouveau secrétaire.

ALPHONSE, *à part.*

Comment! cet original-là! quelle singulière tournure!

SOUFFLÉ, *à Antoine.*

Quel est ce monsieur?

ANTOINE.

C'est un cuisinier que je viens d'arrêter.

SOUFFLÉ.

Ah! c'est un cuisinier! c'est drôle que je ne le connaisse pas; et on le nomme.

ANTOINE.

Duval.

SOUFFLÉ.

Duval, mais c'est un nom inconnu; et on ne peut pas confier une place comme celle-là à un homme sans réputation.

ANTOINE.

Il dit qu'il a du talent.

SOUFFLÉ.

Je le crois bien, ils le disent touts; mais il faut voir cela à la poêle; soyez tranquille; je vais l'interroger, et je vous dirai ce qui en est. (*Traversant le théâtre et s'adressant à Alphonse.*) Il n'y a pas longtemps, je crois, que monsieur exerce?

ALPHONSE.

Non, monsieur.

SOUFFLÉ.

Et puis-je demander où monsieur a commencé?

ALPHONSE, *à part.*

Il paraît que je vais soutenir un interrogatoire dans les formes. (*Haut.*) Monsieur, j'ai étudié chez Véry.

SOUFFLÉ, *bas à Antoine.*

Je m'en doutais; ils ont tout dit quand

ils ont prononcé ce nom là; mais, voyez-vous, il n'y a pas pour les jeunes gens de plus mauvaise école que la cuisine publique; on s'y gâte la main, et voilà tout. (*Haut.*) Et monsieur n'a pas encore travaillé chez le particulier?

ALPHONSE.

Si, monsieur, dans deux grandes maisons, et dans un ministère.

SOUFFLÉ, *bas à Antoine.*

Ça c'est différent, il a pu se former; mais je vais bien voir. (*Haut.*) Vous ne devez pas craindre alors un examen détaillé, et je vous demanderai la permission de vous adresser quelques questions.

ALPHONSE.

Comment donc, monsieur... (*A part.*) Par exemple, me voilà bien!

ANTOINE, *à part.*

Diable! notre secrétaire est un homme de mérite; il a sur tous les sujets des connaissances fort étendues.

SOUFFLÉ, *d'un air d'importance, et après s'être essuyé les lèvres.*

Monsieur, je ne vous interrogerai pas sur les fricassées, les blancs-mangers, les suprêmes, et autres plats vulgaires qui sont l'ABC du métier; je ne vous attaquerai pas non plus sur les cardons à la moëlle,

les caisses de foies gras, les soupes de perdreaux et les pâtés de macaroni, parce que là-dessus il y a des règles établies, et que la routine peut tenir lieu de talent.

ALPHONSE, *à part.*

En vérité, ce monsieur a une érudition gastronomique qui est effrayante.

SOUFFLÉ.

Mais je vous demanderai, pour vous faire une question digne de vous, comment vous entendez *les ortolans à la provençale.*

ALPHONSE.

Les ortolans à la provençale?

SOUFFLÉ.

Oui, quel est là-dessus votre système? Le champ est ouvert aux innovations; le génie peut se donner carrière.

ALPHONSE.

Ma foi, monsieur..... (*A part.*) Que le diable l'emporte.

SOUFFLÉ; *bas à Antoine.*

Vous voyez qu'il se trouble; il croyait qu'il se jouerait de moi; mais il se trompe. (*Haut.*) Je vous demanderai, monsieur, si vous faites cuire l'ortolan dans sa barde, ou dans la truffe elle-même?

ALPHONSE, *embarrassé.*

Dans sa barde; mais je crois...

SOUFFLÉ, *à Antoine.*

Il ne s'en doute pas. (*A Alphonse.*) Ecoutez-moi ; nous prenons, c'est-à-dire vous prenez une truffe d'une dimension..... à-peu-près..... la plus grosse qu'on pourra trouver ; vous l'évidez comme il faut, et y placez l'ortolan enveloppé d'une double barde de jambon cru, légèrement humectée d'un coulis d'anchois. Il y en a qui mettent des sardines, mais c'est une erreur, une erreur des plus grossières qu'on puisse faire en cuisine. Vous garnissez vos truffes d'une farce composée de foies gras et de moëlle de bœuf pour entretenir un onctueux et prévenir le dessèchement : feu modéré dessus et dessous ; vous faites usage du four de campagne pour donner la couleur, et vous servez chaud. Voilà, monsieur, comme on traite l'ortolan à la provençale.

ALPHONSE.

Monsieur, tout cela n'est rien en théorie ; c'est par la pratique qu'il faut juger les gens, sur-tout quand il s'agit de chimie culinaire et expérimentale. (*A part.*) Allons donc, je m'en vais aussi lui lâcher les grands mots, moi.

SOUFFLÉ.

Permettez ; j'ai parlé de cuisine et non pas de chimie.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

(*S'animant.*)

C'est au feu qu'il faudra vous voir.

ALPHONSE.

Vous m'y verrez bientôt, j'espère.

SOUFFLÉ, *à Antoine.*

On aurait dû le recevoir
Tout au plus comm' surnuméraire !
(*A part.*)
Ça n'a pas l'ombre de talent,
Et ça veut marcher sur nos traces !
C'est une horreur ! Voilà pourtant
Comme on donne à présent les places.

ANTOINE.

C'est bon, c'est bon ; nous saurons bientôt à quoi nous en tenir : mais finissons, car il faut qu'il prépare le déjeuner de mademoiselle ; et vous voilà un rapport que monseigneur m'a envoyé, et qui maintenant vous regarde.

SOUFFLÉ, *embarrassé.*

Ah ! un rapport ?

ANTOINE.

Oui, expédiez cela avant déjeuner, ça ne fera pas mal, parce que ça donnera à monseigneur un échantillon de vos talents ; mettez-vous là. Ah ! voici la chocolatière. Messieurs, je vous laisse, chacun votre affaire. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

SOUFFLÉ, *assis devant la table, et* ALPHONSE, *auprès de la cheminée.*

SOUFFLÉ.

Ah! il faut que je fasse un rapport! (*Cherchant à épeler.*) Oui, je vois bien... ra... pport. Pour la lecture, ça va encore; c'est la partie de l'écriture qui est autrement difficultueuse.

ALPHONSE, *tenant la chocolatière d'une main et le chocolat de l'autre.*

Je ne sais pas trop comment m'y prendre; j'ai bu mille fois ma tasse de chocolat sans songer comment cela se faisait; je crois qu'on le râpe; essayons toujours.

SOUFFLÉ.

C'est dommage que dans l'état de secrétaire on soit obligé d'écrire, car sans ça... (*Regardant du côté d'Alphonse.*) Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc! je crois qu'il râpe son chocolat. (*Haut.*) Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, c'est l'ancienne manière; le chocolat à l'italienne, en morceaux.

ALPHONSE.

Je vous remercie.

SOUFFLÉ, *à table.*

Ma foi, je sais signer mon nom, et j'assemble mes lettres; ainsi, avec de l'audace... (*Regardant Alphonse.*) en trois ou quatre morceaux, ça suffit; bien comme cela. (*Prenant une plume.*) Diable de plume, c'est fin comme des pattes de mouches! moi qui n'écrit qu'en gros. (*Regardant Alphonse.*) Est-il maladroit! (*Criant.*) Est-il maladroit! pas comme ça, pas comme ça. (*Se levant.*) Car ça veut se mêler, et ça ne se doute seulement pas... (*Lui prenant la chocolatière et roulant entre ses mains.*) Tenez, tenez, voyez-vous, jusqu'à ce que la mousse s'élève; alors vous versez dans la tasse; voilà ce qu'on appelle à l'italienne.

ALPHONSE.

Je comprends bien, mais ça demande une perfection.

SOUFFLÉ.

Vous verrez que je serai obligé de faire son chocolat pour lui. Tenez, mettez-vous là-bas à cette table, et achevez ce que j'ai commencé.

ALPHONSE.

Mais il n'y a rien encore.

SOUFFLÉ.

Il n'y a rien? Eh bien alors commencez,

ce ne sera que plus facile; je voudrais bien qu'ici ce fût comme cela, car je suis obligé de réparer...

ALPHONSE, *montrant le papier.*

C'est ce rapport...

SOUFFLÉ.

Oui, ce rapport. (*A part.*) A-t-il la tête dure! Il est bien heureux que je fasse son ouvrage, car sans cela... (*Tournant toujours, mettant de l'eau chaude, ou versant dans la tasse, etc.*)

ALPHONSE, *écrivant.*

AIR: *du Renégat.*

Travaillons donc puisque j'y suis.

SOUFFLÉ, *faisant le chocolat.*

Ça lui f'ra d' l'honneur; quelle mine!
V'là l' monde: *sic vos non vobis*,
Comm' dit le latin de cuisine.

SCÈNE XII.

SOUFFLÉ, *se baissant pour mettre le chocolat au feu;* ALPHONSE, *à la table, écrivant avec attention;* LE VICOMTE, *dans le fond, sa montre à la main.*

LE VICOMTE.

Du déjeuner voici l'instant je crois.
(*Apercevant son fils.*)
Ah! mais, grand Dieu! c'est mon fils que je vois!

(*A part.*)

Oui, c'est bien lui, la chose est claire,
Il est même en train d'exercer.
Morbleu! monsieur le secrétaire,
Moi je m'en vais vous dénoncer!

Ensemble.

LE VICOMTE, *sans être vu et toujours dans le fond.*

Avec Saint-Phar courons m'entendre
Pour confondre ce coquin-là.
Et vous qui pensiez me surprendre,
Bientôt on vous destituera.

SOUFFLÉ, *faisant le chocolat.*

Quel service je vais lui rendre,
Quoiqu' ça soit au d'ssous d' mon état!
Mais le vrai talent peut s'étendre
Mêm' dans un' tasse d' chocolat!

ALPHONSE, *écrivant.*

Ah! quel service il va me rendre
En se chargeant de mon état!
Tâchons au moins de le surprendre
Et de payer son chocolat.

(*Le vicomte entre dans l'appartement en face.*)

SCÈNE XIII.

SOUFFLÉ, ALPHONSE.

SOUFFLÉ.

Je crois que je me suis surpassé. (*Haut.*) C'est fini; et vous?

ALPHONSE.

Je n'ai plus que deux mots et je termine ; ce travail était une plaisanterie : rien n'était plus facile à faire.

SOUFFLÉ.

Je ne vous en dirai pas autant, car j'en sue à grosses gouttes ; voilà votre chocolat.

ALPHONSE.

Voici votre rapport.

SOUFFLÉ.

Attendez donc, attendez donc ; ça ne se présente pas ainsi ; le petit pain, le verre d'eau, le plateau d'une main ; tenez... (*Il arrange la tasse, le verre d'eau, le petit pain sur le plateau, et montre comment il faut le porter.*)

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il faut le porter avec grâce,
La serviette sous le bras droit.

ALPHONSE, *impatienté.*

Je sais ce qu'il faut que je fasse.

SOUFFLÉ.

C'est plus difficil' qu'on ne croit.
Cet art de porter ou de prendre
La serviette ou le tablier,
Il faut bien du temps pour l'apprendre,
Il n' faut qu'un jour pour l'oublier.

(*Il arrange la serviette sur le bras d'Al-*

phonse et lui donne le plateau pendant la fin du couplet.)

ALPHONSE, *à part.*

Je vais donc voir Elise! pourvu qu'elle n'éclate pas de rire en m'apercevant, voilà tout ce que je crains.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; ANTOINE.

ANTOINE.

Allons donc, allons donc! Ce chocolat est-il prêt? Mademoiselle s'impatiente.

ALPHONSE.

J'y vais. (*Il sort précipitamment.*)

SOUFFLÉ, *le suivant des yeux.*

La, la, il va comme un fou, il va tout renverser; donnez-vous donc du mal après ça; il y a des gens avec qui l'on perdrait son latin.

SCÈNE XV.

SOUFFLÉ, ANTOINE.

ANTOINE.

Et vous, avez-vous fini.

SOUFFLÉ, *lui donnant le rapport.*

Je crois bien; ce travail était une plaisanterie, rien n'était plus facile à faire.

ANTOINE.

Je vais le mettre sous les yeux de monseigneur. Le voici qui se dirige de ce côté, avec le vicomte Sauvecourt. Je vais vous présenter.

SOUFFLÉ.

Non, non, j'aime mieux dans un autre moment, parce que, voyez-vous, le vicomte de Sauvecourt est un peu vif, et alors nous nous sommes séparés vivement, ce qui fait que je craindrais encore quelques vivacités. J'aime mieux attendre qu'il soit parti.

ANTOINE.

Comme vous voudrez; je ne vous présenterai qu'après son départ.

(*Soufflé entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XVI.

MONSIEUR DE SAINT-PHAR, LE VICOMTE, ANTOINE, *qui se tient à l'écart.*

LE VICOMTE.

Oui, mon cher, c'est lui-même, je l'ai parfaitement reconnu.

M. DE SAINT-PHAR.

Quelle peut être la cause de ce déguisement?

LE VICOMTE.

Oh! je m'en doute bien. Il était depuis un an à Strasbourg, où il avait une place superbe.

M. DE SAINT-PHAR.

C'est là où il aura vu ma fille; elle y a passé un mois chez une de ses tantes.

LE VICOMTE.

Je comprends; et le coquin sera devenu amoureux sans notre permission; mais ce qui est bien pis encore, c'est que j'avais arrangé pour lui un mariage superbe, la plus riche héritière du département. Tout était convenu avec les parents,

AIR: *de M. Guillaume.*

Quand j'apprends par une estafette
Que le futur a disparu,
Qu'il s'est sauvé sans tambour ni trompette,
Et qu'à Paris il s'est rendu!...
Mais dans Paris comment donc, sans encombre,
Chercher un fou qui vient de s'échapper?
La ville est grande, et sur le nombre
On pourrait se tromper.

Aussi je crois qu'il serait parti avec toi, si le marquis de Limoges n'était pas venu me confier qu'il lui avait donné une lettre de recommandation pour se présenter chez toi en qualité de secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR.

Serait-il possible?

LE VICOMTE.

Rien n'est plus vrai, et dans ce moment il est installé dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PHAR.

En effet, voilà une escapade qui passe la plaisanterie. Antoine ?

ANTOINE, *s'avançant.*

Monseigneur ?

M. DE SAINT-PHAR.

Vous avez vu le nouveau secrétaire ?

ANTOINE.

Oui, monseigneur, et voici déjà le rapport que vous l'aviez chargé de faire.

M. DE SAINT-PHAR.

C'est bon. (*Le donnant au vicomte.*) Connais-tu cette écriture ?

LE VICOMTE, *lui rendant.*

Oh c'est bien la sienne !

M. DE SAINT-PHAR, *à Antoine.*

Et qui vous a engagé à le recevoir ?

ANTOINE.

Est-ce que j'ai mal fait, monseigneur ? ce n'est pas ma faute, c'est mademoiselle elle-même qui me l'a recommandé, et très-vivement.

M. DE SAINT-PHAR.

Ah ! c'est ma fille ! (*Froidement.*) Vous avez bien fait, Antoine. (*Bas au vicomte.*) Dis donc, mon ami, c'est ma fille.....

LE VICOMTE.

J'entends bien. Qu'est-ce que nous ferons ?

M. DE SAINT-PHAR.

AIR : *du vaudeville de partie carrée.*

J'avais aussi des projets sur ma fille,
Et cet amour va les déranger tous ;
Commençons donc, en pères de famille,
Par nous fâcher.

LE VICOMTE.

Oui, morbleu ! fâchons-nous.

M. DE SAINT-PHAR.

Puis pour punir une telle escapade,
Pour nous venger, unissons-les,
Et commençons mon ambassade
Par un traité de paix.

LE VICOMTE.

Tu crois ? à la bonne heure !

M. DE SAINT-PHAR.

Pourvu que ton fils me convienne cependant. Mais où diable est donc mon secrétaire ? (*A Antoine.*) Comment ne l'ai-je pas encore vu ?

ANTOINE, *s'approchant.*

Il attend pour se présenter que M. le vicomte soit parti, parce qu'il craint, m'a-t-il dit, de se trouver avec lui.

LE VICOMTE.

Je le crois bien ; je vous le chapitrerais d'importance.

M. DE SAINT-PHAR.

Je m'en charge ; et pour cela, fais-moi le plaisir d'aller te promener dans le jardin.

LE VICOMTE.

Comment diable ! c'est que j'ai une faim d'enfer, et le grand air va encore l'augmenter.

M. DE SAINT-PHAR.

Nous déjeunerons en famille, cela vaut bien mieux. Antoine, vous soignerez le déjeuner en conséquence.

LE VICOMTE.

Oui, oui ; mais puisque nous commençons tard...

AIR : *du vaudeville du Bouquet du Roi.*

(*A Antoine.*)

Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner !

(*A M. de Saint-Phar.*)

Dieu ! quelle bonne fortune !
Réunir ainsi chacun
Nos deux familles en une,
Et les deux repas en un.

Ensemble.

Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner

Ne finisse
Qu'au dîner !

M. DE SAINT-PHAR ET ANTOINE.

Il faut que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Il faut que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner.

(*Le vicomte sort.*)

SCÈNE XVII.

M. DE SAINT-PHAR, ANTOINE.

M. DE SAINT-PHAR.

Antoine, va me chercher le jeune homme, et amène-le-moi.

(*Pendant qu'Antoine entre dans le cabinet, il parcourt le rapport qu'il a à la main.*)

Comment donc ! c'est fort bien ; de la clarté, de la chaleur, un choix d'expressions ; c'est parbleu bien raisonné ; et moi-même je n'avais pas envisagé la question sous ce point de vue. Allons, allons, mon gendre est un homme de mérite.

SCÈNE XVIII.

M. DE SAINT-PHAR, SOUFFLÉ, ANTOINE, *amenant Soufflé.*

ANTOINE.

Voilà, monseigneur. (*Antoine sort.*)

SOUFFLÉ, *s'incline.*

M. DE SAINT-PHAR.

Je vous salue, monsieur. (*Le regardant.*) Ma foi, il a raison d'avoir du talent, car il n'est pas beau; et je ne sais comment ma fille s'est laissé séduire.

SOUFFLÉ, *à part.*

Il paraît que ma figure lui revient assez.

M. DE SAINT-PHAR.

J'ai lu votre rapport, et je l'ai trouvé bien.

SOUFFLÉ.

Cependant, monseigneur, pour ce qu'il m'a coûté... je peux bien dire que je l'ai fait sans m'en apercevoir!

M. DE SAINT-PHAR.

Tant mieux, cela prouve de la facilité; il y a là même quelques idées hardies, qui sont en contradiction avec les miennes.

SOUFFLÉ.

Certainement, monseigneur, c'est sans

e vouloir. (*A part.*) C'est cet autre qui aura fait quelques bêtises.

M. DE SAINT-PHAR.

Ne vous en défendez pas, j'aime beaucoup que l'on ne soit pas de mon avis. Mais voyons un peu comment vous soutiendrez votre opinion.

SOUFFLÉ.

Mon opinion !

AIR : *Ces postillons.*

Ah ! monseigneur, vous n' me connaissez guère ;
Je n'y fais pas tant de façons ;
Etre entêté n'est pas mon caractère ;
Et voyez-vous, en fait d'opinions
Tant d' gens en ont trois ou quatre de suite,
Qu' c'est gênant pour les arranger ;
Moi j' n'en ai pas, et ça m'évite
La peine d'en changer.

M. DE SAINT-PHAR.

Je vous comprends, et je vous sais bon gré de votre générosité ; vous craignez d'engager une discussion où vous sentez bien que j'aurais le désavantage.

SOUFFLÉ.

Mais...

M. DE SAINT-PHAR, *souriant.*

Avouez-le, vous n'approuvez pas la distinction que j'ai faite sur le droit des gens?

SOUFFLÉ.

Hum

M. DE SAINT-PHAR.

Vous penchez peut-être que l'espèce dont il s'agit est tout-à-fait du ressort du droit civil ?

SOUFFLÉ, *d'un air approbatif.*

Hum ! hum !

M. DE SAINT-PHAR.

Allons, dites-le franchement.

SOUFFLÉ, *souriant.*

Mais, puisque vous m'y forcez, c'est du droit civil.

M. DE SAINT-PHAR.

A la bonne heure. Vous voyez que je sais entendre la vérité. Touchez là. Je vous estime, et je vois que nous finirons par nous comprendre.

SOUFFLÉ, *à part.*

Ça ne fera pas mal, car jusqu'à présent... Mais c'est égal, me voilà en faveur ; et autant qu'on peut juger quelqu'un sans l'entendre, ça m'a l'air d'un brave homme. (*Voyant Antoine qui est entré et qui lui fait des signes.*)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; ANTOINE.

SOUFFLÉ, *à part.*

Qu'est-ce que me veut l'intendant, avec sa pantomime?

(*Antoine lui montre une lettre en lui faisant signe de se taire.*)

Hein! un billet. Hé bien, apportez-le ; je ne peux pas lire d'ici.

ANTOINE, *à part.*

Le maladroit!

M. DE SAINT-PHAR.

Quoi! qu'est-ce que c'est? Antoine, quelle est cette lettre? d'où vient-elle, répondez à l'instant.

ANTOINE.

Je prie monseigneur de ne pas m'en vouloir; c'est mademoiselle Elise qui m'a donné ce billet pour le remettre en secret à monsieur le secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR, *prenant la lettre.*

Un billet de ma fille! Quoi! monsieur, vous osez...

SOUFFLÉ.

Ce n'est pas pour moi, monseigneur; il se trompe. Diable de facteur!

M. DE SAINT-PHAR.

Si, monsieur, c'est pour vous. C'est ma fille qui vous a recommandé à mon intendant.

SOUFFLÉ.

Ça c'est la vérité ; mais pour le reste...

M. DE SAINT-PHAR.

Ne prétendez pas me tromper : je sais tout. Vous n'êtes secrétaire que par hasard, ce n'est pas là votre état.

SOUFFLÉ.

Eh bien ! oui, monseigneur, c'est la vérité.

M. DE SAINT-PHAR.

Ce n'est rien encore. Vous vous êtes fait aimer de ma fille ?

SOUFFLÉ.

Pour ça, je peux vous assurer...

M. DE SAINT-PHAR, *lisant.*

Oui, monsieur, elle vous aime ; elle l'avoue elle-même.

SOUFFLÉ, *à part.*

La ! qu'est-ce que j'ai fait à mademoiselle Elise ? Au moment où ça allait si bien : j'étais lancé...

M. DE SAINT-PHAR, *froidement.*

Je veux savoir, monsieur, si vous êtes encore digne de mon estime ? Etes-vous capable de sacrifier votre amour et de renoncer à ma fille ?

SOUFFLÉ, *avec feu.*

Dieu! tout ce qui peut vous faire plaisir, tout ce qui peut vous être agréable. (*Se mettant à genoux.*) Pourvu que je conserve vos bonnes grâces, qui me sont bien autrement précieuses.

M. DE SAINT-PHAR.

Relevez-vous, ma fille est à vous.

SOUFFLÉ, *se relevant et hors de lui.*

Par exemple, celui-là est trop fort; et il a juré que je n'en reviendrais pas! comment, monsieur, vous daigneriez?

M. DE SAINT-PHAR, *avec intention.*

J'y mets cependant une condition. Vous êtes encore mon secrétaire, et j'ai une lettre à vous faire écrire. C'est la lettre d'un fils soumis et respectueux qui veut fléchir le courroux de son père. Vous devez m'entendre?

SOUFFLÉ.

Non, le diable m'emporte!

M. DE SAINT-PHAR.

Si fait, je veux que vous m'entendiez.

SOUFFLÉ.

Alors, si ça peut vous faire plaisir..... Mais c'est que vraiment, au terme où nous en sommes, je peux vous avouer ça; je ne sais pas trop comment je pourrai...

M. DE SAINT-PHAR.

Soyez tranquille, je vous la dicterai moi-même; mais je veux que vous l'écriviez, et vous l'écrirez.

SOUFFLÉ, *à part.*

Je l'écrirai, je l'écrirai; ça lui est bien aisé à dire. Mais c'est égal; dans les bonnes dispositions où est le beau-père, ça n'est pas une lettre de plus ou de moins qui peut faire manquer le contrat. (*A M. de Saint-Phar.*) Je vous suis, monseigneur.

(*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE XX.

ANTOINE, *puis* ALPHONSE.

ANTOINE.

Par exemple, si je me serais jamais douté que c'était moi qui ferais le mariage de notre jeune maîtresse! (*Apercevant Alphonse.*) Ah! vous voilà, monsieur le chef. Qu'êtes-vous donc devenu depuis une demi-heure?

ALPHONSE.

Morbleu! je suis d'une colère... Je porte le chocolat jusqu'à l'appartement de mademoiselle; là une espèce de gouvernante me le prend des mains et ne veut pas me

laisser entrer. J'ai eu beau faire, il n'y a pas eu moyen.

ANTOINE.

Eh! sans doute! qu'aviez-vous besoin de le donner vous-même? Mais il ne s'agit pas de cela; vous allez avoir de l'ouvrage, et voilà une belle occasion de fonder votre réputation; d'abord le déjeuner de ce matin, je présume que vous vous en êtes occupé; et puis demain, peut-être, un repas de noce. Hein! la maison est bonne?

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites? un repas de noce?

ANTOINE.

Oui, mademoiselle Elise se marie; elle épouse le jeune secrétaire que vous avez vu tout-à-l'heure, et qui n'est pas...

ALPHONSE.

Comment! qui n'est pas...

ANTOINE, *riant.*

Qui n'est pas plus secrétaire que vous et moi. C'est un amant déguisé.

ALPHONSE, *furieux.*

Un amant déguisé! l'on m'aurait joué à ce point!

ANTOINE.

AIR: *On m'avait vanté la guinguette.*

Allons, v'là l'autre qui s'en mêle.

ALPHONSE, *hors de lui*

Mais qu'il redoute mon courroux,
Je cours lui brûler la cervelle
S'il prétend être son époux.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; LE VICOMTE.

(*Le vicomte et Alphonse se trouvent nez à nez.*)

ALPHONSE, *parlant.*

Mon père!

LE VICOMTE, *de même.*

Mon fils!

(*L'air continue.*)

Mon fils en ces lieux! quelle honte!
Tu vas entendre mon sermon.

ANTOINE, *confondu.*

Le cuisinier, fils d'un vicomte!
Dieux! quel honneur pour la maison!

Ensemble.

ALPHONSE.

Daignez calmer votre colère,
N'écoutez plus votre dépit;
Pour sauver celle qui m'est chère
Aidez-moi de votre crédit.

ANTOINE.

Quoi! vraiment vous êtes son père?
Est-il bien sûr de ce qu'il dit?

Quelle rencontre singulière!
En honneur, j'en perdrai l'esprit.

LE VICOMTE.

Oui, ventrebleu! je suis son père;
Du moins on me l'a toujours dit;
Je sens redoubler ma colère
Presqu'autant que mon appétit.

LE VICOMTE, *retenant Alphonse qui veut se sauver.*

Non, morbleu! tu ne m'échapperas pas, et si M. de Saint-Phar est assez bon pour oublier sa colère, moi je me souviens de la mienne, et je ne peux pas l'oublier, pas plus que le déjeuner que j'attends depuis deux heures.

ALPHONSE.

Que dites-vous! M. de Saint-Phar consentirait à me pardonner?

LE VICOMTE.

Oui, monsieur, il pardonne, et il consent.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; SAINT-PHAR, ELISE.

M. DE SAINT-PHAR, *qui a entendu les derniers mots.*

Au contraire, mon cher vicomte, c'est que je ne consens point.

LE VICOMTE.

En voici bien d'une autre! N'est-ce pas vous qui tout-à-l'heure...

M. DE SAINT-PHAR.

Oui; mais j'y avais mis pour condition que votre fils me conviendrait; et d'après la conversation que nous venons d'avoir...

ALPHONSE, *étonné.*

Que nous venons d'avoir!

M. DE SAINT-PHAR.

Il est bien heureux d'être votre fils; sans cela je l'aurais fait sauter par les fenêtres; et en attendant je l'ai mis à la porte.

LE VICOMTE.

Comment, mon fils...(*Montrant Alphonse.*) Eh! mais le voilà.

M. DE SAINT-PHAR.

Lui?

ELISE.

Eh, sans doute! c'est Alphonse.

M. DE SAINT-PHAR.

Mais alors, quel est donc celui à qui je parlais tout-à-l'heure? Un sot, un impertinent, qui ne sait seulement pas signer son nom, et qui m'a tenu les discours les plus extravagants.

ALPHONSE.

C'est le monsieur de ce matin, un amant déguisé.

M. DE SAINT-PHAR.

Impossible.

LE VICOMTE.

Alors, c'est un aventurier.

ANTOINE.

Un intrigant qui cherchait à suprendre des secrets d'Etat; il faut le retrouver vite.

ALPHONSE.

Oui, courons.

LE VICOMTE.

Un instant; je demande que les perquisitions ne commencent qu'après le déjeuner. Antoine, fais servir. Eh bien, d'où vient cet air d'effroi?

ANTOINE, *montrant Alphonse.*

Ma foi, adressez-vous à monsieur que j'ai pris pour le maître-d'hôtel, c'est lui qui en était chargé.

LE VICOMTE, *à son fils.*

Comment, malheureux, tu as osé... je suis perdu!

AIR: *du vaudeville du petit Courrier.*

Dieux! à quel saint avoir recours!
Passe pour être secrétaire!
Mais le déjeuner de ton père,
Je crois, qu'il en veut à mes jours!
Il a manqué par son absence
Me faire mourir de chagrin,

Et le coquin par sa présence,
Va me faire mourir de faim !
(*Ritournelle du chœur suivant.*)

LE VICOMTE.

Qu'entends-je !

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS ; PLUSIEURS DOMESTIQUES, *apportant une table richement servie.*

SOUFFLÉ, *en bonnet de coton, tablier de cuisine, couteau au côté, arrivant le dernier avec un plat qu'il porte gravement.*

CHOEUR.

AIR : *de M. Jean* (*Jean de Paris.*)

De monseigneur que le dîner s'apprête,
Des vins choisis et des mets délicats,
Que la gaîté soit aussi de la fête ;
Sans la gaîté jamais de bons repas !

M. DE SAINT-PHAR, *reconnaissant Soufflé.*

Eh, mais c'est mon coquin de tout-à-l'heure...

ANTOINE.

Notre nouveau secrétaire.

LE VICOMTE.

Mon ancien cuisinier!

SOUFFLÉ.

Lui-même. C'est vous qui l'avez nommé.

LE VICOMTE, *levant sa canne.*

Comment, c'est toi qui causes ici tout ce tapage? je vais, morbleu...

SOUFFLÉ, *froidement.*

Frappez. (*Montrant le plat qu'il tient.*) Mais goûtez.

LE VICOMTE.

Hein! qu'est-ce qu'il tient là? Dieu me pardonne, ce sont des ortolans à la provençale, mon mets favori.

SOUFFLÉ.

Juste. (*A M. de Saint-Phar.*) J'ai bien senti, monseigneur, que cette maudite lettre que je n'ai pas pu écrire m'avait fait du tort à vos yeux, car, vous en conviendrez vous-même, vous m'estimiez avant la lettre. J'ai voulu alors vous prouver, avant de vous quitter, que je n'étais pas tout-à-fait indigne de vos bonnes grâces, et que si dans votre cabinet j'étais un sot, je pouvais être un homme de mérite en descendant d'un étage. Je suis rentré dans mes fourneaux, dont je n'aurais jamais dû sortir, vu que la nature m'avait fait homme de bouche, et non pas homme de lettres; et je viens soumettre à votre appétit dégustateur cet

échantillon de mes talents, d'après lequel je consens d'être jugé, parce que, comme a dit le Sage : *On connaît l'homme à ses actions, et le cuisinier à ses ragoûts.*

LE VICOMTE.

Et il les fait bons, je l'atteste ! C'est mon ancien cuisinier, que j'avais renvoyé dans un moment d'humeur, et que je voulais placer chez toi.

SOUFFLÉ.

C'est pour cela aussi que je suis venu.

M. DE SAINT-PHAR, *riant.*

Comment ! c'est là l'emploi que tu sollicitais ?

LE VICOMTE, *qui s'est mis à table, et qui a goûté le déjeuner.*

Tu peux le lui accorder, je te le jure, il vient de faire ses preuves. Soufflé, nous te chargeons du repas de noce ; et en attendant, ce déjeuner-là, sera celui des fiançailles. Allons, allons, que chacun s'asseye. Monsieur le secrétaire, ici à table, à côté de moi.

SOUFFLÉ.

Et moi derrière : voilà chacun à sa place ; ce n'est pas sans peine.

(*Ils se mettent touts à table.*)

CHOEUR.

AIR : *Honneur à la musique*

D'un repas délectable
Savourons la douceur ;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

SOUFFLÉ, *la serviette sous le bras, et s'adressant au public.*

AIR : *de Marianne.*

Daignez excuser mon audace
(Car les artistes en ont tous),
J'ose ici vous prier en grâce
De v'nir parfois diner chez nous!
On vous r'cev'ra,
On vous fêt'ra.

(*Au vicomte qui lui demande une assiette.*)

Pardon, monsieur, j' suis à vous, me voilà!

(*Il lui donne une assiette et revient au public.*)

Quelque convive
Qui nous arrive,
Jamais le nombre ne nous effraîra,
Mais ce dîner où j' vous invite
Dépend de vous seuls en ce jour,
Car il suffit d'un souffle pour
Renverser la marmite.

CHOEUR.

D'un repas délectable

Savourons la douceur ;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

FIN DU SECRÉTAIRE ET LE CUISINIER.

V. Sciolla Rev. Arc.

V. Si stampi,
BESSONE per la G. Cancell.

TABLE.

Pages.

Les Premières Amours, ou les Souvenirs d'Enfance 3
L'Intérieur d'un Bureau, ou la Chanson 69
Le Secrétaire et le Cuisinier . . 125

DE L'IMPRIMERIE
DES HÉRITIERS BIANCO ET COMP.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE.

TOME CINQUIÈME.

TURIN 1831.
CHEZ LES FRÈRES REYCEND ET C.e
Libraires du Roi, sous les arcades de la Foire.

LE BON PAPA,

OU

LA PROPOSITION DE MARIAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 2 décembre 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

—

M. DE VERBOIS, grand-père.
LÉONIE, sa petite-fille.
ADOLPHE, son petit-fils, frère de Léonie.
SAINT-VALLIER, ancien fournisseur.
HENRIETTE, sa nièce.
BABET, gouvernante de M. De Verbois.

—

La scène se passe dans l'appartement de M. de Verbois. Porte au fond; deux latérales. A gauche, vers le fond, une croisée. Du même côté, une cheminée. Un guéridon.

LE BON PAPA,

OU

LA PROPOSITION DE MARIAGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET, *seule devant un guéridon.*

C'est bien; de cette manière monsieur n'attendra pas son déjeuner; sa tasse, sa serviette, la flûte de chez Hédé, et le chocolat près du feu, en attendant qu'il se lève. (*Regardant autour d'elle.*) Il me semble que mon appartement est bien rangé. Ah, mon Dieu! et la bergère? (*Elle arrange les coussins.*) J'entends dire tous les jours dans le quartier; Ah, ah! mademoiselle Babet n'est pas malheureuse; depuis quarante ans gouvernante d'un vieillard qui a cinquante mille livres de rente!... Ils croient peut-être que cet état-là ne

donne pas de mal. Obligée d'être la maîtresse de la maison, de commander sans cesse à tout le monde, même à monsieur; et ce qu'il y a de plus désagréable, voir les gens du dehors qui ont toujours l'air de vous regarder comme une domestique.

AIR : *du Premier pas.*

Chacun son tour :
Dans mon adolescence
J'obéissais... je commande en ce jour ;
Mais maintenant monsieur peut bien, je pense,
Avoir pour nous un peu de complaisance :
Chacun son tour.

Hein! qui vient là? que veut cette belle demoiselle, et sur-tout à cette heure-ci?

SCÈNE II.

BABET, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à la cantonade.*

Catherine, attendez-moi en bas, chez le portier. (*A Babet.*) Ma bonne, M. de Verbois y est-il?

BABET, *avec humeur.*

Ma bonne... (*Sèchement.*) Non, mademoiselle, il n'y est pas; mais c'est égal : que voulez-vous?

HENRIETTE.

Je voudrais lui parler.

BABET.

J'entends; voyons alors, de quoi s'agit-il?

HENRIETTE.

Je vous ai dit, madame, que c'était à lui que je voulais parler.

BABET.

Eh bien! qu'est-ce que je vous ai répondu? à moi ou à monsieur, n'est-ce pas la même chose?

HENRIETTE.

Non, pas pour moi.

BABET.

Il est bon cependant que mademoiselle sache qu'on n'a pas ici l'habitude de recevoir, le matin sur-tout, des personnes mystérieuses, quand elles sont d'un âge..... Mademoiselle a dix-sept ou dix-huit ans?

HENRIETTE.

Dix-huit, madame.

BABET.

Elle connaît monsieur?

HENRIETTE.

Beaucoup.

BABET.

Il l'attend sans doute?

HENRIETTE.

Non; mais il ne sera pas fâché de me voir.

BABET.

Ce ne sera pas pour aujourd'hui, car il est sorti.

HENRIETTE, *s'asseyant.*

Alors j'attendrai.

BABET.

Comment, vous attendrez?

HENRIETTE.

Oui, mon sort en dépend : il est si bon, si généreux!

BABET.

Qu'est-ce à dire? son sort en dépend, et monsieur ne m'en a pas parlé. Il faut absolument que je sache ce que c'est. Si mademoiselle veut entrer ici à côté, dans le cabinet de monsieur, j'aurai soin de l'avertir après son déjeuner.

HENRIETTE.

Quand vous voudrez, madame; mais j'aurais été bien aise que ce fût tout de suite, car si l'on s'apercevait chez mon oncle...

BABET, *vivement.*

De quoi, mademoiselle?

HENRIETTE.

Rien, rien, madame. (*Elle entre dans le cabinet à droite.*)

BABET.

Qu'est-ce que cela signifie? est-ce que

monsieur... autrefois, je ne dis pas, mais à son âge!

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

En frémissant encor je me rappelle
Que chez monsieur, dans l'ombre de la nuit,
Par l'escalier dérobé mainte belle
Entrait souvent et voilée et sans bruit!
Mais quand plus tard et sous d'autres étoiles
En ma tutelle enfin il est tombé,
Chez le portier j'ai consigné les voiles
Et fait murer l'escalier dérobé.

Ou plutôt cette querelle d'hier au soir... Je me rappelle maintenant qu'il m'a menacée de prendre une autre gouvernante : s'il en était capable..... Depuis quarante ans que monsieur me nourrit... ce n'est pas l'embarras, cela ne m'étonnerait pas! les maîtres sont si ingrats!..... Qui vient encore? ça c'est différent, c'est mademoiselle Léonie, la petite-fille de monsieur.

SCÈNE III.

BABET, LÉONIE.

LÉONIE.

Bonjour, ma bonne Babet; mon grand-papa est-il visible?

BABET.

Je m'en vais le savoir, mademoiselle.

LÉONIE.

Tâche qu'il n'y ait personne, parce que je voudrais lui parler ce matin avant tout le monde.

BABET.

Vous arrivez trop tard; il y a déjà des visites qui attendent.

LÉONIE.

Ah, mon dieu! moi qui craignais qu'il ne fût trop tôt.

BABET.

Oui, ordinairement; mais aujourd'hui... Je ne serais pas surprise que déjà monsieur ne fût sur pied, maintenant qu'il fait le jeune homme.

LÉONIE.

Lui!

BABET, *en confidence.*

Si vous saviez, mademoiselle..... cette fois-ci du moins on ne dira pas que c'est sans raison que je gronde monsieur; comme si à son âge il ne ferait pas mieux de rester tranquille, de ne recevoir que sa famille. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais lui dire que vous l'attendez. Après tout, moi, ce que j'en fais, c'est pour le repos et la santé de monsieur,

car cela ne me regarde pas; il est le maître; mais enfin on saura ce que ce peut être, et nous verrons. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LÉONIE.

Cette pauvre Babet, si elle passait un jour sans se fâcher, elle en serait malade; heureusement, pour aujourd'hui, me voilà rassurée sur sa santé. Voilà mon grand-papa.

SCÈNE V.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, *à qui* BABET *donne le bras.*

BABET.

AIR: *Vaudeville du Colonel.*

Prenez, monsieur, ce bras que je vous donne,
Il voudrait marcher seul, je croi!

M. DE VERBOIS.

Oui, maintenant, voilà mon Antigone.

BABET.

Allons, monsieur, appuyez-vous sur moi.

M. DE VERBOIS.

Tu sais, Babet, d'un sexe qu'on redoute

Réparer les torts aujourd'hui!
Lui qui souvent me fit broncher en route,
Sur mes vieux jours me devait un appui!

La, la, doucement, monsieur. Vous allez vous faire mal. (*Avec mauvaise humeur.*) Il est si étourdi...

M. DE VERBOIS, *s'asseyant avec peine.*

Moi, étourdi! Cette Babet me fait toujours des compliments...

LÉONIE.

Bonjour, grand-papa! comment avez-vous passé la nuit?

M. DE VERBOIS, *la baisant sur le front.*

Pas mal, mon enfant. C'est bien aimable à toi d'être venue de si bonne heure t'informer de mes nouvelles: je me ressens un peu de la soirée d'hier.

BABET.

Je crois bien, à votre âge... à soixante-dix ans, donner un bal.

M. DE VERBOIS.

D'abord, Babet, ce n'est pas moi, ce sont mes petits-enfants qui l'ont donné, pour célébrer l'anniversaire de ma naissance.

AIR: *Muse des bois.*

Voilà soixante et dix ans, quand j'y pense,
Qu'à pareil jour j'arrivais impromptu;
(*Montrant Léonie.*)
Et leur bouquet, quoiqu'attendu d'avance,

Me fait toujours un plaisir imprévu.
C'est une joie à nous seuls réservée,
Car il est doux pour le cœur d'un vieillard
De voir encor fêter son arrivée
Quand il se trouve aussi près du départ.

BABET, *montrant son livre de dépense.*

Oui; mais qui est-ce qui le paiera, ce bal?

M. DE VERBOIS.

Eh, parbleu! c'est moi; qu'est-ce que tu veux donc que je fasse de mon argent? Je n'ai plus d'autres plaisirs que ceux que je puis procurer aux autres, et je donne tant que je peux à mes plaisirs.

BABET.

A la bonne heure, monsieur; mais vous verrez le livre de dépense... quatre cent francs pour un bal!

M. DE VERBOIS.

Je sais qu'autrefois c'était meilleur marché; mais depuis que les contredanses sont des concertos, et les ménétriers des Viotti, ça a dû renchérir; c'est comme le menuet, qui a été remplacé par les entrechats... il faut bien s'élever à la hauteur du siècle: du reste, je n'y ai pas de regret. Mon petit-fils Adolphe a dansé l'anglaise dans la perfection, et Léonie...

(*Essuyant ses yeux.*) je croyais revoir sa pauvre mère... enfin, des personnes qui viennent rarement chez moi... des simples connaissances me disaient à chaque instant : Monsieur de Verbois, quelle est donc cette jolie personne qui danse avec tant de grâce ? — C'est ma petite-fille, monsieur. — Tu sens que c'est infiniment flatteur pour un grand-papa !

BABET, *se levant.*

Voilà votre déjeuner, monsieur.

M. DE VERBOIS.

C'est bien. Veux-tu la moitié de ma tasse de chocolat, Léonie ?

LÉONIE.

Non, mon grand-papa. J'aurais à vous parler, et mon frère Adolphe aussi, du moins à ce qu'il m'a dit.

BABET.

Et puis une autre audience encore que monsieur sait bien.

M. DE VERBOIS.

Qui donc ?

BABET.

AIR : *Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Eh mais, cette jeune personne
Que monsieur peut-être attendait.

M. DE VERBOIS.

Qui, moi ?

BABET.

Sur-tout ce qui m'étonne
C'est qu'on veut vous voir en secret.

M. DE VERBOIS.

Comment, me parler en secret!

BABET.

Oui, monsieur, sachez que les belles
Courent après vous...

M. DE VERBOIS.

Quoi! vraiment?
Elles font bien, car maintenant
Je ne puis courir après elles.

Mais je n'attends personne, et je ne sais pas ce que tu veux dire.

BABET.

En ce cas, monsieur, je vais vous la chercher.

LÉONIE.

Du tout : mon grand-papa commencera par m'écouter.

M. DE VERBOIS.

C'est trop juste ; la famille d'abord. Prie cette personne-là et celles qui pourraient arriver de vouloir bien attendre, mais pas dans l'antichambre, comme tu le fais ordinairement ; tu me donnes l'air d'un ministre.

BABET.

C'est cela, pour gâter mon salon et

tous mes meubles ; je n'ai peut-être pas déjà assez de peine à les nettoyer.

LÉONIE.

Il me semble, Babet, que vous pourriez dire le salon de mon grand-papa.

M. DE VERBOIS.

Il n'y a pas grand mal, ma fille; c'est l'habitude : les cinq premières années que Babet était ici elle disait : Le salon de monsieur ; cinq ou six ans après elle disait : Notre salon ! et maintenant : Mon salon. Que veux-tu ; elle prend tant d'intérêt à ce qui me touche, que tout ce qui est à moi lui appartient. (*Lui donnant un petit coup sur la joue.*) Cette pauvre Babet, allons, allons, laisse-nous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE VERBOIS, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien, ma petite Léonie... Eh mais, il me semble que tu as l'air triste?

LÉONIE.

Oui, mon grand-papa : vous savez que j'ai seize ans passés, et l'on veut que je retourne à ma pension ; certainement cela

ne m'amuse pas ; mais ce ne serait rien encore...

M. DE VERBOIS.

Eh, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

LÉONIE.

Il y a, bon papa, que monsieur Auguste est très-injuste !

M. DE VERBOIS.

Qui ? le jeune Auguste Derville, le camarade de collége de ton frère Adolphe.

LÉONIE.

Lui-même : il était hier à ce bal, et parce que j'ai dansé deux contredanses de suite avec un autre, il m'a dit que je ne faisais pas attention à lui, que j'étais très-coquette, enfin des choses très-désagréables ; et je vous demande, bon papa, vous qui me connaissez, si l'on peut dire...

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que j'entends là.

LÉONIE.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En pension je dois me rendre,
Et le bal hier a fini
Sans que nous puissions nous entendre.

M. DE VERBOIS, *étonné.*

Il se pourrait...

LÉONIE.

Oui, c'est ainsi.

M. DE VERBOIS.

Mais c'est une horreur... une honte.

LÉONIE.

N'est-il pas vrai que c'est affreux?
Aussi c'est sur vous que je compte
Pour nous raccommoder tous deux.

M. DE VERBOIS.

Eh mais, a-t-on idée de cette petite fille ! moi qui la regardais encore comme un enfant. Explique-moi donc au moins comment cet amour-là est venu ? toi à ta pension et lui à son lycée.

LÉONIE.

Aussi nous ne pouvions nous aimer que les jours de congé, mais le reste du temps il m'écrivait.

M. DE VERBOIS, *sévèrement.*

Et je voudrais bien savoir qui osait se charger d'une pareille correspondance.

LÉONIE.

C'était vous, bon papa.

M. DE VERBOIS.

Moi !

LÉONIE.

Vous veniez me voir tous les jours, et l'on vous donnait toujours quelque présent pour moi.

M. DE VERBOIS.

Eh bien ?

LÉONIE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

On avait soin d'y glisser quelques lignes.

M. DE VERBOIS.

Vous osiez m'abuser ainsi!
Le croirait-on? quels procédés indignes!

LÉONIE.

N'allez-vous pas me quereller aussi?
Auprès de vous tout ce qui me désole
Peut aisément s'oublier, je le croi:
Qui voulez-vous qui me console
Si vous vous fâchez contre moi?

M. DE VERBOIS.

Au fait, je suis là dedans le plus coupable.

LÉONIE.

Il est bien sûr que c'est vous qui êtes la cause de cette inclination-là, (*Pleurant.*) et de tout le chagrin que j'ai aujourd'hui.

M. DE VERBOIS.

Comment, morbleu!

LÉONIE.

Je ne vous gronde pas, grand-papa, vous ne le saviez pas; mais occupez-vous de nous raccommoder tout de suite, c'est là le plus pressé.

M. DE VERBOIS, *à part.*

Pour un grand-père, me voilà dans une situation... (*Haut.*) C'est bon, mademoiselle, c'est bon, on verra ce qu'il faudra

faire; mais sur-tout ne parlez pas de cela devant votre frère; cet enfant, cela lui donnerait des idées...

SCÈNE VII.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, ADOLPHE.

ADOLPHE, *hors de lui.*

Grand-papa, je vous cherchais; c'est plus fort que moi, je n'y tiens plus; et si vous me refusez, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle!

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, que ces manières-là!

ADOLPHE.

Ce n'est pas ma faute, bon papa, c'est si révoltant que vous-même vous allez en être indigné!

M. DE VERBOIS.

Je ne demande pas mieux, mon garçon; mais avant tout, calme-toi, et parle posément. Voyons, de quoi s'agit-il?

ADOLPHE.

Vous savez bien, Henriette de Saint-Vallier, la nièce de cet ancien fournisseur...

M. DE VERBOIS.

Oui, son oncle est mon voisin; nous demeurons porte à porte.

ADOLPHE.

Et sa nièce est charmante!

M. DE VERBOIS.

C'est une aimable personne, douce, modeste et très-bien élevée.

ADOLPHE.

N'est-il pas vrai? eh bien, on va la marier à M. de Gercourt.

LÉONIE.

Comment! ce monsieur si laid, qui a cinquante-cinq ans?

ADOLPHE.

Justement, et cela sous prétexte qu'il a vingt mille livres de rente.

M. DE VERBOIS.

J'en suis fâché; cette pauvre Henriette est vraiment sacrifiée: un homme qui ne jouit d'aucune considération.

AIR: *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Son opulence est encor un mystère;
Tant de bonheur paraît peu naturel.
On dit qu'il vient d'acheter une terre,
On dit qu'il vient d'acheter un hôtel,
Un rang, un titre magnifique;
Sur ses rivaux il a dû l'emporter,
Car il a tout... hors l'estime publique,
Que par bonheur on ne peut acheter.

ADOLPHE.

Vous voyez bien, bon papa, que vous êtes de mon avis, et que c'est une indignité que nous ne pouvons pas souffrir!

M. DE VERBOIS.

Que nous ne pouvons pas souffrir! et qu'est-ce que cela vous fait, monsieur? en quoi cela vous regarde-t-il?

ADOLPHE.

Comment, grand-papa, est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'aimais, que je l'adorais, que je ne pouvais pas vivre sans elle?

M. DE VERBOIS.

Et vous osez me faire un pareil aveu?

ADOLPHE.

A qui voulez-vous que je le dise, si ce n'est à notre meilleur ami? Oui, grand-papa, s'il faut renoncer à Henriette, j'en mourrai sur-le-champ : je serais désolé de vous causer ce chagrin-là; mais cela ne peut manquer, je vous en préviens. Tandis qu'au contraire si je l'épousais...

M. DE VERBOIS.

L'épouser! à votre âge!

ADOLPHE.

Cela ne vaut-il pas mieux que dans trois ou quatre ans! vous jouirez plutôt de notre

bonheur ; car ma sœur et moi nous sommes décidés à nous marier le plutôt possible, exprès pour vous : n'est-il pas vrai, Léonie ?

LÉONIE.

C'est ce que je tâchais tout-à-l'heure de faire entendre à grand-papa.

ADOLPHE.

Voyez-vous, voilà comme nous arrangions cela : vous nous donniez à chacun soixante mille francs.

M. DE VERBOIS.

Ah! je vous donnais...

ADOLPHE.

Oui, c'était convenu avec ma sœur : n'est-ce pas, Léonie, c'est soixante mille francs que nous disions ?

M. DE VERBOIS.

Ah ça, mes bons amis, il me semble que vous auriez dû me dire...

ADOLPHE.

Certainement, nous vous l'aurions dit ; attendez donc que j'aie fini : nous demeurions touts ensemble, nous ne vous quittions pas ; et quelle société vous auriez eue! entouré de soins, de distractions... Et nos enfants donc... je suis sûr que ça n'aurait pas été comme nous, vous les auriez gâtés ceux-là... ah!

LÉONIE.

Grand-papa, vous souriez, vous êtes attendri.

M. DE VERBOIS.

Je ne dis pas non, mes enfants; mais avant tout il faut être raisonnable. (*A Adolphe.*) Quand le contrat de mariage d'Henriette doit-il avoir lieu?

ADOLPHE.

Aujourd'hui même.

M. DE VERBOIS.

Et es-tu aimé d'elle?

ADOLPHE.

Au contraire, bon papa, dans ce moment nous sommes brouillés à mort, sans qu'elle ait daigné me dire pourquoi; mais je crois en connaître le motif: (*A demi-voix.*) une autre dame à qui je faisais la cour, et elle l'aura su.

LÉONIE.

Fi, monsieur! pourquoi faites-vous la cour à une autre, puisque vous aimiez Henriette?

ADOLPHE.

Pourquoi, pourquoi! tu n'entends rien à cela: on voit bien que tu es une demoiselle... bon papa me comprend bien.

M. DE VERBOIS.

C'est bon, c'est bon, monsieur. Ecoute

ici, Adolphe, et parlons raison : tu n'es pas sûr d'être agréé par la nièce. Vu ta jeunesse tu seras refusé par l'oncle, et de plus c'est aujourd'hui que le mariage doit avoir lieu; tu vois donc bien qu'avec la meilleure volonté du monde, ce serait une extravagance à moi de chercher à rompre cette union, outre que cela me serait impossible.

ADOLPHE, *d'un air embarrassé.*

Ah! si vous le vouliez bien, vous n'auriez pour cela qu'un mot à dire.

M. DE VERBOIS.

Tu crois.

ADOLPHE.

Sans doute, on choisit M. de Gercourt, malgré son âge, parce qu'il a vingt mille livres de rente; mais vous qui en avez trente de plus, si vous vous mettiez sur les rangs, vous seriez préféré.

M. DE VERBOIS, *étonné.*

Moi! (*En riant.*) j'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille idée. Et qu'est-ce qui t'en reviendra à toi?

ADOLPHE.

D'abord que M. de Gercourt sera congédié, et que nul autre rival n'osera se présenter : ce sera à vous après cela à retarder le mariage et à gagner le plus de temps

possible; j'en profiterai pour vieillir aux yeux de l'oncle, pour me justifier à ceux de la nièce, et alors, mon papa, vous me rendez ma place; vous aurez fait la cour pour moi et j'épouserai pour vous.

LÉONIE, *sautant avec joie.*

Ah, le joli projet! j'aurai donc une sœur, une confidente.

M. DE VERBOIS.

Oui, mes enfants, tout cela est très-bien dans vos jeunes têtes; pour vous, ce n'est qu'une espièglerie : mais un homme de mon âge ne peut pas se prêter à de pareils subterfuges, ce serait se jouer de M. de Saint-Vallier, d'une famille respectable.

ADOLPHE.

Comment, bon papa, vous refusez!

M. DE VERBOIS.

Très-positivement.

ADOLPHE.

Alors accablez-moi de toute votre colère : j'étais tellement sûr de votre consentement, que j'ai écrit ce matin en votre nom et sans vous consulter.

M. DE VERBOIS.

Comment, tu aurais osé...

ADOLPHE.

Demander pour vous Henriette en ma-

riage à M. de Saint-Vallier, son oncle. Et si vous me désavouez c'en est fait de ma vie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Saint-Vallier.

LÉONIE.

C'est lui qui vient vous rendre réponse.

ADOLPHE.

Songez-y bien, mon grand-papa, si vous le refusez je n'y survivrai pas. Je vous demande pardon de vous manquer de respect à ce point-là; mais au moment où vous direz non... (*Courant à la croisée qui est à gauche.*) tenez cette croisée...

M. DE VERBOIS.

Adolphe! Adolphe! je vous ordonne de rester ici près de moi. (*A part.*) Je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE SAINT-VALLIER.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah, mon ami! mon cher neveu, votre lettre m'a pénétré de joie et de tendresse.

M. DE VERBOIS.

Monsieur...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ne vous dérangez donc pas... C'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux! une alliance aussi honorable! un mariage aussi convenable sous tous les rapports! Pourquoi diable aussi ne parliez-vous pas plus tôt; vous étiez bien sûr de mon consentement. Du reste, il n'y a pas de mal! puisqu'il était encore temps. Au reçu de votre lettre j'ai tout rompu de l'autre côté.

M. DE VERBOIS.

Comment, vous vous êtes hâté...

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, mon cher ami! sur-le-champ! M. de Gercourt est furieux, et moi j'en suis enchanté, parce que, s'il faut vous le dire, cet autre mariage ne me convenait pas. C'était malgré moi que je le faisais.

M. DE VERBOIS.

Malgré vous !

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, la force des circonstances, dont je vous parlerai tout-à-l'heure. Et puis une nièce de dix-huit ans à établir. Allez, mon cher gendre, vous saurez cela. Un chef de famille qui aime ses enfants est souvent bien embarrassé.

M. DE VERBOIS.

A qui le dites-vous !

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah ça, je viens prendre avec vous les petits arrangements préliminaires et indispensables. A quand la noce ?

M. DE VERBOIS.

Mais, monsieur, je voulais vous prévenir avant tout...

LÉONIE, *à M. de Verbois, à voix basse, montrant Adolphe.*

Ah, mon dieu, bon papa, il s'approche de la croisée !

M. DE VERBOIS.

Adolphe !... (*A Saint-Vallier.*) Je voulais vous dire, monsieur... que... j'étais décidé...

M. DE SAINT-VALLIER.

Décidé... à quoi ?

LÉONIE, *bas à M. de Verbois.*

Dieux... il touche l'espagnolette !

M. DE VERBOIS, *vivement à M. de Saint-Vallier.*

A épouser... monsieur... à épouser mademoiselle votre nièce.

ADOLPHE, *s'approchant et serrant la main de M. de Verbois.*

Ah, grand-papa! quelle reconnaissance...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah ça, pour parler d'affaires, vous connaissez mes arrangements avec M. de Gercourt... Je ne donne pas de dot.

M. DE VERBOIS.

Qu'à cela ne tienne.

M. DE SAINT-VALLIER.

Mon ami, mon estimable ami, je cours prévenir Henriette.

M. DE VERBOIS.

Un instant. Je dois avant tout vous prévenir d'une condition essentielle : il me faut d'abord le temps de plaire à votre nièce; car je ne l'épouserai que quand elle aura de l'amour pour moi. (*Bas à Adolphe.*) Tu vois que je ne m'engage à rien.

M. DE SAINT-VALLIER.

Je vous prends au mot, et ce mariage-là aura lieu plutôt que vous ne croyez. Ma nièce me parlait sans cesse de vous, de votre bonté, de vos excellentes qua-

lités. Il y a deux ou trois jours, vous deviez venir dîner à la maison; elle était d'une joie à laquelle je ne comprenais rien : et quand on a appris que votre attaque de goutte vous empêchait de sortir, elle a soudain changé de couleur; ses lèvres sont devenues tremblantes, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

ADOLPHE, *vivement.*

Comment, monsieur, il serait possible!

M. DE SAINT-VALLIER.

Tout le monde l'a remarqué comme moi; et du reste de la soirée, impossible de dissiper sa tristesse.

ADOLPHE.

Par exemple, grand-papa, vous ne m'aviez pas dit cela.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah ça, mon cher ami, je cours chez moi écrire un mot à mon notaire.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi donc retourner chez vous? passez dans mon cabinet.

M. DE SAINT-VALLIER.

Puisque vous me permettez d'en agir sans façon... c'est l'affaire d'un instant. (*Au moment où il va entrer dans le cabinet, Henriette en sort et se présente devant lui.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; HENRIETTE.

M. DE SAINT-VALLIER.

Dieu ! que vois-je ?

ADOLPHE.

O ciel ! Henriette...

M. DE VERBOIS.

Mademoiselle de Saint-Vallier.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ma nièce... que je rencontre ainsi chez vous... dans votre cabinet !

HENRIETTE.

Mon oncle, pardonnez-moi ! (*A M. de Verbois.*) Ah, monsieur ! daignez me protéger... Quand vous saurez...

M. DE SAINT-VALLIER.

Heureusement, aux termes où nous en sommes, il n'y a que demi-mal. (*A M. de Verbois.*) Mais vous sentez, mon cher ami, qu'après une aventure comme celle-là, il n'y a plus de retards possibles.

M. DE VERBOIS.

Comment...

M. DE SAINT-VALLIER, *bas.*

Ce n'est pas à votre âge, j'espère, que vous voudriez passer pour un séducteur.

M. DE VERBOIS.

Non, certainement; mais il me semble nécessaire de savoir, avant tout, comment mademoiselle votre nièce se trouve ici, et quel motif l'y amène.

M. DE SAINT-VALLIER.

Eh bien, voyons, mademoiselle, expliquez-vous.

HENRIETTE.

Si mon oncle le permet. (*A M. de Verbois.*) C'est à vous, monsieur, que je voudrais le confier.

ADOLPHE, *d'un ton piqué.*

Il me semble que mademoiselle peut bien dire tout haut devant nous ce qu'elle voulait dire en tête-à-tête à mon grand-papa.

HENRIETTE, *de même.*

Justement, monsieur, c'est que je ne le dirai pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Et moi, je vous l'ordonne.

M. DE VERBOIS, *à M. de Saint-Vallier.*

Allons, de la douceur. (*A Henriette.*) Parlez, mon enfant, et ne craignez rien. Je vous promets, moi, de vous protéger et de vous défendre.

HENRIETTE.

Ah, c'est tout ce que je demandais !

Et je vois que j'avais raison de venir à vous: mon oncle m'aime beaucoup, mais...

M. DE VERBOIS, *lui prenant la main.*

Achevez, c'est lui qui vous l'ordonne.

HENRIETTE.

Mais je n'ai jamais eu d'autres volontés que la sienne.

AIR: *de Mademoiselle Delaunay.*

Pour ne pas lui désobéir,
Jugez donc quelle peine extrême,
Ce Gercourt que l'on veut que j'aime,
Gercourt à qui l'on doit m'unir!
J'aurais voulu qu'il pût me plaire.
Mais ne pouvant y parvenir
Et craignant un arrêt sévère,
J'étais résolue à mourir.

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment, mademoiselle!

HENRIETTE, *achevant l'air.*

Pour ne pas vous désobéir.

(*A M. de Verbois.*) Lorsque j'ai pensé à vous, monsieur, qui êtes si bon, que tout le monde vous aime et vous honore; et je venais vous prier de me sauver la vie en rompant ce mariage.

M. DE VERBOIS.

Si ce n'est que cela, mon enfant, c'est déjà fait.

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, tout est rompu; vous n'épouserez plus M. de Gercourt.

HENRIETTE, *avec joie.*

Il serait possible!

M. DE VERBOIS.

Ne vous réjouissez pas encore..... c'est moi qui le remplace.

HENRIETTE, *étonnée.*

Vous, monsieur!

M. DE VERBOIS.

Je ne sais pas si vous l'aimez mieux.

HENRIETTE.

Ah, mille fois davantage!

M. DE VERBOIS.

Permettez cependant..... Il faut vous avouer la vérité! je n'aurais peut-être pas pensé de moi-même à vous demander en mariage; c'est mon petit-fils Adolphe qui a eu cette heureuse idée.

HENRIETTE, *avec émotion.*

Comment, c'est monsieur qui a bien voulu songer à mon établissement! je le remercie des soins qu'il prend pour me donner à un autre. Du reste, il ne pouvait pas faire un choix qui me fût plus agréable.

ADOLPHE.

J'étais persuadé, mademoiselle, que,

pourvu que ce ne fût pas moi, il vous conviendrait.

HENRIETTE.

Oui, monsieur, pourvu que ce fût quelqu'un qu'il fût possible d'estimer; quelqu'un qui ne se fît pas une gloire d'aimer et de tromper deux personnes à la fois.

ADOLPHE.

Ce n'est pas pour moi, sans doute, que mademoiselle dit cela! car, grâce au ciel, je n'aime personne.

HENRIETTE.

Et moi donc, croyez-vous que j'y pense?

M. DE VERBOIS.

Eh bien, mes enfants, qu'y a-t-il donc?

M. DE SAINT-VALLIER.

Mais en effet, qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE VERBOIS, *sévèrement.*

Cela veut dire que M. Adolphe oublie devant qui il est. (*A M. de Saint-Vallier.*) Et je crains bien, mon cher, que mes petits-enfants ne s'accordent difficilement avec la femme de leur grand-père. (*A Henriette.*) Ecoutez-moi, mon enfant, j'ai fait rompre votre mariage avec M. de Gercourt, et par cela même, je ne peux pas me le dissimuler, je me suis engagé d'honneur envers votre père et envers vous:

je vous épouserai donc, si vous le voulez, rien ne peut m'en dispenser; mais comme dans le cas où je ne parviendrais pas à vous plaire, je ne me suis pas interdit le droit de présenter mon successeur, je vous l'offre aujourd'hui : choisissez entre le grand-père, (*Montrant Adolphe.*) et le petit-fils. Eh bien, mademoiselle! prononcez. Il me semble assez glorieux pour vous de voir à vos pieds deux générations.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Fragment du Barbier de Séville.

M. DE VERBOIS.

Allons, allons, prononcez vite,
Nommez-nous cet heureux vainqueur.

ADOLPHE.

Mais vraiment je crois qu'elle hésite;
Pour moi d'honneur
C'est très-flatteur.
Vous pouvez parler sans rien craindre.

HENRIETTE, *à part.*

Rien n'égale mon embarras.
(*Haut.*)
Eh quoi, vous voulez me contraindre!

ADOLPHE.

Du tout, l'on ne vous force pas;
On peut bien près d'une autre belle
Trouver de quoi se consoler.

HENRIETTE.

Il ose encore l'infidèle...
Eh bien donc, puisqu'il faut parler,

TOUTS.

Parlez, parlez, mademoiselle!

HENRIETTE, *à Verbois.*

Eh bien, c'est vous
Que je choisis pour époux.

Ensemble.

M. DE VERBOIS, M. DE SAINT-VALLIER, LÉONIE.

Dieu! quel évènement!
Ah, le tour est piquant!
Oui, le tour est piquant;
Rien n'est égal vraiment
A mon étonnement.
Elle a du goût vraiment,
Elle fait le serment
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS,

De m'aimer constamment.

HENRIETTE.

Oui, je fais le serment
D'oublier cet amant
Qui ferait mon tourment,
Et je fais le serment
(*Désignant M. de Verbois.*)
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

Y pensez-vous! un choix semblable!
Mais cela n'est pas raisonnable.

HENRIETTE.

Au contraire, voilà pourquoi
Je vous engage ici ma foi;
Vous seul possédez ma tendresse:
Et puisque vous m'avez ici
Juré d'être mon mari,
Je réclame votre promesse.

ADOLPHE, M. DE VERBOIS.

Ah, je le voi,
C'est fait de moi!

M. DE SAINT-VALLIER.

L'autre noce était déjà prête;
Dans un moment, soyez-en sûr,
Nous pourrons commencer la fête;
Rien n'est changé que le futur.

M. DE VERBOIS.

Mais, monsieur, l'usage ordinaire...

M. DE SAINT-VALLIER.

On vous en dispense aujourd'hui,
Et je vais amener ici
Et votre femme et le notaire.

TOUTS.

Dieu! quel évènement! etc.

(*M. de Saint-Vallier et Henriette sortent par le fond.*)

SCÈNE XI.

M. DE VERBOIS, ADOLPHE, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien, mes enfants!

LÉONIE.

A-t-on idée de cela? Comment, bon papa, c'est vous qu'elle aime!

M. DE VERBOIS.

Hélas! ma chère amie, voilà que je commence à le craindre, et je te demande

s'il est possible d'être aussi malheureux?

ADOLPHE.

Parbleu! je ne le suis peut-être pas plus que vous : ce n'est pas d'être supplanté, cela arrive tous les jours; mais de l'être par son grand-papa.

M. DE VERBOIS.

Voilà pourtant, monsieur, ce que vous avez fait avec vos étourderies! Aller marier votre grand-père à une jeune personne de dix-huit ans...

ADOLPHE.

Comment, bon papa, est-ce que vraiment vous épouserez?

M. DE VERBOIS.

Fais-moi le plaisir de me dire comment je pourrai m'en dispenser. Tu as fait la demande en mon nom, j'y ai consenti, l'oncle m'a accepté, et la nièce m'adore; enfin tout est réuni contre moi!

ADOLPHE.

C'est égal, vous devez refuser, vous devez tout rompre. Dieu, pourquoi ai-je eu cette idée-là! J'aime mieux maintenant qu'elle épouse M. de Gercourt.

LÉONIE.

Adolphe, y penses-tu?

ADOLPHE.

Oui, sans doute, ce serait une conso-

lation; parce qu'enfin celui-là je suis sûr qu'elle le détesterait : tandis que vous, bon papa, tous les jours elle vous aimera davantage; elle finira par être heureuse avec vous; et alors qu'est-ce qu'elle regrettera? Ne le souffrez pas, je vous en prie; parlez à M. de Saint-Vallier.

M. DE VERBOIS.

AIR : *de Lantara.*

Songez donc qu'il a ma promesse,
Puis-je y manquer pour la première fois ?
Dans son honneur quand je le blesse,
De l'offenser qui m'a donné les droits?
Oui quelque erreur que vous puissiez commettre,
Vous... à votre âge un tort est toléré;
Non pas au mien, car dès demain peut être
Je puis partir sans l'avoir réparé.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; BABET.

BABET.

Ah, mon dieu! monsieur, qu'est-ce que cela signifie! le portier de M. de Saint-Vallier s'est avisé de dire à notre portière, qui me l'a redit, que vous, monsieur, vous alliez.... Mais je ne veux pas seulement vous répéter..... aussi je l'ai joliment reçu.

M. DE VERBOIS.

Comment, Babet!

BABET.

Non, monsieur, ça été plus fort que moi! on ne plaisante pas là dessus, cela peut donner des idées. Aussi j'ai dit à cette bavarde de portière, que si elle osait jamais répéter... nous donnerions congé; n'est-ce pas, monsieur, j'ai eu raison?

M. DE VERBOIS.

Non, Babet, vous avez eu tort.

BABET.

Et pourquoi?

M. DE VERBOIS.

Parce que cette pauvre femme n'a dit que la vérité.

BABET.

Qu'ai-je entendu! comment il serait possible?

M. DE VERBOIS.

Tenez, mes enfants, je ne vous le disais pas, mais voilà ce que je craignais le plus.

BABET.

Après quarante ans de service, monsieur me renvoie, ou c'est tout comme; et vous croyez que je vous laisserai commettre une pareille injustice! que moi, que vos enfants...

M. DE VERBOIS.

Et ce sont eux qui en sont cause.

ADOLPHE.

Oui, Babet; ne parlons pas de cela, c'est notre faute, cherchons plutôt les moyens de le démarier.

BABET.

Des moyens! il y en a cent. Est-ce que monsieur peut s'exposer aux railleries, aux quolibets; monsieur ira donc à la noce en fauteuil?

M. DE VERBOIS.

Je sais que les brocards vont fondre sur moi; mais enfin j'ai promis, et il vaut mieux passer pour un extravagant que pour un malhonnête homme.

LÉONIE.

Mais si nous pouvions faire que le refus vînt d'Henriette ou de son oncle?

M. DE VERBOIS.

Oh, alors! à la bonne heure.

LÉONIE.

Attendez... si bon papa l'effrayait sur son caractère; s'il faisait le méchant?

M. DE VERBOIS, *d'un ton très-doux.*

Ah, oui! si je faisais le méchant...

ADOLPHE.

Bon papa ne pourra jamais... il se tra-

lira tout de suite ; tu sais bien qu'il n'a jamais pu nous gronder.

BABET.

Il n'est que trop vrai ! et voilà le mal ; sans cela nous ne serions pas où nous en sommes. A son âge aller faire une promesse de mariage ! on ne doit promettre, monsieur, que ce qu'on peut tenir.

M. DE VERBOIS.

Il n'est pas question de cela. Babet, tu nous empêches de délibérer. Moi j'ai une idée.

ADOLPHE.

Une idée pour rompre votre mariage ?

M. DE VERBOIS.

Précisément. Il est certain, quoi qu'en dise Henriette, qu'elle ne m'aime pas beaucoup ; malheureusement elle ne t'aime pas davantage ; mais peut-être il se pourrait qu'un autre...

BABET, *vivement.*

C'est évident, elle en aime un autre.

ADOLPHE, *hors de lui.*

Il serait possible ! si je le savais, bon papa, ce ne serait pas comme avec vous, d'abord cela ne se passerait pas ainsi.

M. DE VERBOIS.

Laisse-moi donc achever : je ne te dis pas qu'elle l'aime encore ; mais si je cher-

chais pour lui céder mes droits, un jeune homme aimable, spirituel..... dis donc, Léonie, quelqu'un dans le genre de M. Auguste.

LÉONIE.

Eh bien! par exemple, aller penser à Auguste, il ne manquerait plus que cela.

M. DE VERBOIS.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

ADOLPHE.

C'est encore pire! pour ne plus voir Henriette, pour lui choisir un jeune homme qui l'adorera, et dont elle deviendra folle; ma foi, non, autant que vous l'épousiez vous-même.

LÉONIE.

Pour ma part, je l'aime bien mieux.

ADOLPHE.

Et moi aussi: arrivera ce qui pourra, au moins nous serons touts malheureux.

BABET.

Comment, monsieur!

M. DE VERBOIS.

Tu le vois, Babet, ils sont touts contre nous.

ADOLPHE.

Qu'elle vienne maintenant, cela m'est égal.

M. DE VERBOIS.

Ah, mon dieu! tu m'y fais penser: l'oncle qui m'a menacé de revenir dans l'instant et de m'amener ici et le notaire, et la mariée, et toute la société; je ne peux cependant pas les recevoir ainsi!

BABET.

Ils ne lui laisseront pas le temps de respirer.

M. DE VERBOIS.

Babet, qu'est-ce que je vais mettre, mon habit noir?

BABET.

Du tout, c'est trop sombre: l'habit fleur de pensée, les gants blancs et le bouquet, puisqu'il le faut.

LÉONIE.

Y penses-tu? les gants blancs et le bouquet pour signer un contrat.

BABET.

Oui, monsieur, ce sera mieux; cela se fait ainsi; et sur-tout ne prenez pas ce vilain chapeau qui vous vieillit de dix ans.

ADOLPHE, *à Babet.*

Laisse donc faire. Au contraire, bon papa, prenez-le.

M. DE VERBOIS.

AIR: *d'une walse de Muller.*

Allons, Babet, grand dieu, quelle journée!

Moi qui croyais renoncer aux amours,
Faut-il qu'hélas! le flambeau d'hyménée
S'allume encor au déclin de mes jours!
On a bien vu des enfants, je l'espère,
Jusqu'aux autels traînés par leurs parents;
Mais on n'a pas encor vu de grand-père
Sacrifié par ses petits-enfants!

Allons, Babet, etc.

(*Il sort avec Babet.*)

SCÈNE XIII.

LÉONIE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

C'est cela; il va s'apprêter pour la cérémonie, et Henriette qui va arriver, et dans quelques instants tout sera fini. Ah, ma sœur! je suis au désespoir.

LÉONIE.

Tu viens de dire que cela ne te faisait rien.

ADOLPHE.

Eh bien, oui, on dit cela; mais le plus terrible, c'est que, vois-tu bien, Henriette me déteste, je la déteste aussi; et je suis sûr, malgré cela, que nous nous aimons tous les deux; mais elle n'en conviendra jamais, et elle est capable d'épouser mon grand-papa par obstination.

LÉONIE.

Attends, il y aurait peut être alors un moyen...

ADOLPHE.

Ah, ma petite sœur! que je t'aime; mais tu sais que tu me dois cela : toutes les fois que tu étais brouillée avec Auguste...

LÉONIE.

Oui, oui, tu étais de son parti, parce que les hommes se soutiennent toujours. Mais c'est égal, il me semble que mon moyen doit réussir; il faut seulement nous concerter avec grand-papa, pour que de son côté il joue bien son rôle.

ADOLPHE.

Non, non, moi je ne suis pas d'avis de mettre grand-papa dans le complot; il faut le tromper le premier, sans cela il ne fera rien qui vaille.

LÉONIE.

A la bonne heure, cela change mon plan; mais n'importe, viens vite, car voilà la noce qui arrive.

ADOLPHE.

Mais du tout : moi je voudrais rester là pour être témoin de l'entrevue.

LÉONIE.

C'est impossible. Dans mon projet, il faut que tu ne sois pas là.

ADOLPHE, *hésitant.*

Dis donc, Léonie, j'ai peur que ton plan ne vaille rien.

LÉONIE.

Et moi je te réponds du succès, pourvu que tu me suives et que tu m'obéisses. (*Elle emmène Adolphe avec elle ; dans ce moment M. de Verbois entre conduit par Babet.*)

SCÈNE XIV.

BABET, M. DE VERBOIS, *il est en grand costume de marié, le bouquet au côté.*

M. DE VERBOIS.

J'avais cru entendre du bruit, et je craignais que ce ne fût déjà ma femme.

BABET.

Non, monsieur.

M. DE VERBOIS.

Ma femme... ce mot-là me fait un mal... (*Haut.*) Qu'est-ce que j'ai donc fait de mes gants blancs?

BABET, *pleurant.*

Les voilà, monsieur.

M. DE VERBOIS, *les mettant.*

Allons, Babet, ne pleurez pas; quand une chose est sans remède, il faut se rési-

gner. (*Il s'essuie les yeux aussi.*) Ma pauvre Babet! (*Il l'embrasse en sanglotant.*)

BABET, *sanglotant.*

Puissiez-vous être heureux, monsieur; moi, je n'ai pas idée que ça tourne à bien.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi pas? elle est très-douce.

BABET.

Oui, mais si jeune : vous verrez qu'il vous arrivera malheur.

M. DE VERBOIS.

Ah, ce n'est pas cela qui m'inquiète!

BABET.

Et moi, c'est ce qui m'effraie, parce que monsieur est d'une confiance...

M. DE VERBOIS.

Taisez-vous, Babet, voici mon oncle.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE, *en grande toilette de mariée, amenée par* M. DE SAINT-VALLIER; *un notaire au fond.*

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous voyez, mon cher neveu, que je n'ai pas perdu de temps; on vous amène un notaire, et avant que toute la société

arrive, nous ferons bien, je crois, de rédiger les principaux articles.

M. DE VERBOIS.

Chargez-vous de ce soin, je m'en rapporte à votre prudence. (*Bas à Babet.*) Regarde donc, Babet, quel air doux et modeste... Sais-tu que ma femme est très-jolie?

BABET, *d'un air d'humeur.*

Je vous demande, dans un pareil moment, de quoi monsieur va s'occuper?

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment, mon cher ami, vous ne voulez pas assister...

M. DE VERBOIS.

Je désirerais, pendant ce temps, avoir avec ma future un instant d'entretien.

M. DE SAINT-VALLIER.

C'est trop juste; nous allons passer avec monsieur (*Montrant le notaire.*) dans votre cabinet. On peut bien laisser le marié et la mariée en tête-à-tête. Vous voyez, mon cher neveu, quelle confiance j'ai en vous!

M. DE VERBOIS.

J'en serai digne, mon cher oncle.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous avez ici les papiers indispensables: les certificats, l'acte de naissance.

M. DE VERBOIS.

Dans le carton vert, sur mon bureau.

BABET.

L'acte de naissance!

M. DE VERBOIS.

Oui, Babet, c'est nécessaire.

BABET.

A quoi bon? on sait bien que monsieur est majeur.

(*M. de Verbois fait signe à Babet de s'éloigner; celle-ci sort en murmurant, et après l'avoir exhorté par ses gestes à rompre ce mariage : Verbois l'engage à rester tranquille et à s'en rapporter à lui.*)

SCÈNE XVI.

M. DE VERBOIS, HENRIETTE.

M. DE VERBOIS.

J'ai désiré, mademoiselle, rester seul avec vous, pour vous demander si depuis que vous m'avez choisi pour époux vous avez bien fait toutes vos réflexions.

HENRIETTE.

Oui, monsieur. (*A part.*) Quoiqu'il arrive, j'aurai ce courage.

M. DE VERBOIS, *à part.*

Allons, il n'y a pas moyen de lui faire avouer. (*Haut.*) Il me semble cependant que vous avez les yeux rouges, que vous avez pleuré. Ecoutez, ma chère amie, si vous avez changé d'avis, dites-le moi, ne craignez pas de me faire de la peine.

HENRIETTE.

Qui? moi? puis-je hésiter! votre mérite, vos qualités...

M. DE VERBOIS.

Certainement, j'ai, comme vous le dites, de très-bonnes qualités; mais voilà bien long-temps que je les ai, et il y a ainsi dans le monde une foule d'excellentes choses à qui leur date seule fait du tort.

AIR: *de la Sentinelle.*

Sans vous troubler, répondez, mon enfant;
La, franchement, se peut-il que l'on m'aime?

HENRIETTE.

Et pourquoi pas? Je vois si rarement
Cette bonté, cette douceur extrême...

M. DE VERBOIS.

J'avais pourtant compté sur un refus;
Car à mon âge unir nos destinées...

HENRIETTE, *achevant l'air.*

Votre âge... je n'y pensais plus;

Mon cœur, en comptant vos vertus,
Avait oublié vos années.

D'ailleurs, je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver ma reconnaissance: mes soins, ma tendresse embelliront vos vieux jours.

M. DE VERBOIS, *à part.*

Cette chère enfant! il est de fait que, considéré ainsi, le mariage n'est pas une chose aussi effrayante... moi qui me plains si souvent d'être seul.

HENRIETTE.

Je serai votre fille d'adoption; je passerai ma vie auprès de vous.

M. DE VERBOIS.

Auprès de moi! A mesure que je la regarde, je ne trouve plus qu'il soit si ridicule de se marier; c'est à mon âge sur-tout qu'on a besoin d'une compagne, d'un guide, d'un appui: autant me laisser conduire par elle que par Babet, qui me grondait toujours, et si j'étais sûr qu'il n'y eût pas quelque attachement secret...

HENRIETTE.

Moi, monsieur, je n'en ai plus, je vous le jure, je vous l'atteste; et si je vous épouse, (*A demi-voix.*) c'est que je ne veux plus aimer personne.

M. DE VERBOIS.

AIR : *d'Haydn.*

DUO.

En formant ces nœuds pleins d'attraits,
Eh quoi ! jamais vous n'aurez de regrets ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, je vous le promets,
Je ne peux rien regretter désormais !

M. DE VERBOIS.

L'espérance
Alors rentre en mon cœur.

HENRIETTE.

Je commence
A trembler de frayeur.

Ensemble.

M. DE VERBOIS.

Je vois bien qu'on peut plaire à tout âge.

HENRIETTE.

Ah, grand dieu ! soutenez mon courage.

M. DE VERBOIS.

Venez donc, hâtons ce doux instant,
Car tout est prêt et le notaire attend.
(*Montrant la porte à droite.*)
Il est là.

HENRIETTE.

Quoi ! déjà ?

M. DE VERBOIS.

Votre père nous bénira ;
Il est là.

HENRIETTE.

Quoi ! déjà ?

M. DE VERBOIS.

D'où vient donc cette frayeur-là ?
J'ai senti votre main tressaillir.

HENRIETTE.

Qui... moi ? je suis prête à vous obéir!

Ensemble.

M. DE VERBOIS.

Quels instants
Séduisants ;
Ils me rappellent mon printemps.

HENRIETTE.

Quels tourments
Je ressens ;
Comment lui dire mes tourments!

Fragment du trio du Calife.

Ensemble.

M. DE VERBOIS.

Oui, la raison aura beau dire,
Comme autrefois moi je soupire ;
Et d'espérance et de bonheur
Je sens encor battre mon cœur!

HENRIETTE.

Mais maintenant comment lui dire ?
Il n'est plus temps. Ah, quel martyre!
Et de tourment et de frayeur
Je sens, hélas! battre mon cœur!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; LÉONIE, *qui est entrée par la droite et qui fait semblant d'arriver par le fond.*

LÉONIE.

Grand-papa ! grand-papa ! si vous saviez... un malheur affreux !

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est ?

LÉONIE, *feignant de pleurer.*

Adolphe, ce vilain, ce méchant frère... il nous quitte pour toujours !

M. DE VERBOIS ET HENRIETTE.

Comment !

LÉONIE.

Oui. Voyant que vous lui enleviez celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer, il n'a pu supporter l'idée d'avoir son grand-papa pour rival, et dans son désespoir il s'est engagé.

M. DE VERBOIS.

Engagé !

LÉONIE, *pleurant toujours.*

Dans les dragons. Il part dans une heure.

M. DE VERBOIS.

Il se pourrait ! (*Regardant Henriette*

qui est tombée sur un fauteuil.) Ah, mon dieu! et cette malheureuse enfant?

LÉONIE.

Eh bien! la mariée qui se trouve mal.

M. DE VERBOIS.

Il ne manquait plus que cela. (*Criant.*) Babet, Babet! de l'eau de Cologne, de l'eau de Mélisse... Est-ce que personne ne viendra. (*Il sort.*)

LÉONIE, *courant au cabinet où est son frère.*

Moi, je connais un meilleur spécifique. Adolphe, Adolphe!

SCÈNE XVIII.

LÉONIE, ADOLPHE, HENRIETTE, *toujours dans le fauteuil.*

ADOLPHE, *courant se jeter à ses vieds.*

Dieu, mon Henriette!

HENRIETTE, *d'une voix faible.*

Adolphe! je ne le verrai plus.

ADOLPHE.

Chère Henriette, il est près de vous.

HENRIETTE.

Que vois-je!

ADOLPHE.

Un coupable qui attend son arrêt. Ma sœur a imaginé cette ruse pour essayer

de me sauver ; mais si vous refusez de me rendre votre tendresse, je partirai, Henriette, j'y suis décidé ; j'irai me faire tuer.

HENRIETTE, *avec un mouvement de crainte.*

Adolphe !

LÉONIE.

Pardonnez-lui, c'est vous seule qu'il aime.

HENRIETTE.

Ne me trompez-vous pas ?

ADOLPHE.

Et vous, ne m'avez-vous pas oublié ?

HENRIETTE.

Hélas ! je n'ai pas pu ; et c'est malgré moi que je vous aime encore.

(*Adolphe qui est à ses pieds saisit sa main et l'embrasse ; dans ce moment, M. de Saint-Vallier et le notaire sortent du cabinet à droite, et Babet, tenant à la main un flacon, sort par la gauche.*)

M. DE SAINT-VALLIER.

Qu'est-ce que je vois là !

BABET.

Un jeune homme aux pieds de la mariée !

(*Henriette se lève du fauteuil où elle était et court à son oncle. Pendant ce temps Babet se laisse tomber dans le fauteuil qu'Henriette vient de quitter.*)

Quel scandale. Je disais bien à monsieur qu'il lui arriverait malheur. Ah, mon dieu! mon dieu!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE VERBOIS *arrivant du même côté que Babet et avec un flacon.*

M. DE VERBOIS, *allant au fauteuil.*

Eh bien! en bien! est-ce que cela va plus mal? Tenez, ma petite. (*Apercevant Babet.*) C'est toi, Babet! à ton âge, est-ce que tu t'évanouis encore?

BABET.

Il n'y a peut-être pas de quoi? Si vous saviez, monsieur, tout-à-l'heure, à cette place... votre future...

ADOLPHE.

Mais tais-toi donc.

BABET.

Comment que je me taise, que je me taise quand il s'agit de l'honneur de monsieur! Imaginez-vous qu'ils s'aiment encore. Oh, mademoiselle! je l'ai entendu... ce n'est pas moi que l'on trompe.

M. DE VERBOIS.

Il serait possible! et moi, moi qui avais

pu un instant me faire illusion. A quoi sert donc d'avoir soixante-dix ans.

BABET.

J'étais bien sûre que monsieur en serait indigné.

M. DE VERBOIS, *souriant.*

Je ne me sens pas de joie. Venez, venez, mes enfants, venez m'embrasser. Cette fois, ma chère Henriette, vous ne pouvez plus vous dédire, il y a des témoins. Et vous, M. de Saint-Vallier, vous savez nos conventions; je signerai toujours au contrat, mais comme aïeul paternel. (*A part.*) Ouf, je l'échappe belle; et si l'on m'y rattrappe...

HENRIETTE, ADOLPHE ET LÉONIE.

Cher grand-papa! mon bon papa!

M. DE VERBOIS.

A la bonne heure, voilà le seul titre qui me convienne; Babet, je reviens à toi.

BABET, *essuyant une larme.*

Dieu soit loué, il ne se mariera pas.

VAUDEVILLE.

AIR: *Le Luth galant qui chanta les amours.*

LÉONIE.

Quel sort heureux nous attend ici-bas!
En les guidant nous soutiendrons vos pas,

Près de vous désormais nous resterons sans cesse,
Nos plaisirs vous rendront vos plaisirs de jeunesse,
Et grâce à tous nos soins, grâce à notre tendresse,
Vous ne vieillirez pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Auteurs nouveaux, auteurs à grands fracas,
Qui de Schiller de loin suivez les pas,
De l'immortalité vous rêviez la chimère,
Déjà s'évanouit votre gloire éphémère;
Et malgré deux cents ans, ô Racine! ô Molière!
Vous ne vieillissez pas.

ADOLPHE.

Du temps passé que l'on vante ici-bas,
Le temps présent ne dégénère pas;
Nous saurons conserver notre antique héritage.
On aimait la beauté, nous l'aimons davantage,
Et la gloire chez nous est toujours du même âge,
L'honneur ne vieillit pas.

M. DE VERBOIS.

De la vieillesse on médit ici-bas;
On a grand tort! Quant à moi j'en fais cas.
Il est pour elle aussi des plaisirs qu'on ignore:
Aux jours de son déclin retrouvant son aurore,
On sait qu'en cheveux blancs Ninon disait encore,
Le cœur ne viellit pas.

BABET.

Je fus jadis, mais je le dis tout bas,
Vive, coquette et brillante d'appas!
Quand sous le poids des ans aujourd'hui ma main tremble,
Je regarde monsieur, même sort nous rassemble,
Et lorsque l'on est deux à vieillir... il me semble
Que l'on ne vieillit pas.

HENRIETTE, *au public.*

De notre aïeul, messieurs, songez, hélas!
Qu'un rien ici peut causer le trépas,
Car vous n'ignorez pas qu'il est octogénaire;
Mais il peut, grâce à vous, prolonger sa carrière:
Tant qu'il aura chez nous le bonheur de vous plaire,
Il ne vieillira pas.

FIN DU BON PAPA.

LA

MANSARDE DES ARTISTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Madame, le 2 avril 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DUPIN ET VARNER.

PERSONNAGES.

—

VICTOR, peintre.
AUGUSTE, musicien.
SCIPION, étudiant en médecine.
CAMILLE, jeune orpheline.
DUCROS, propriétaire.
FRANVAL, professeur de médecine.

—

La scène se passe à Paris dans un sixième étage.

Le théâtre représente une mansarde. Porte d'entrée dans le fond. Portes latérales. Sur le premier plan à droite du spectateur, une croisée. Sur le second, une cheminée; à gauche, un grand tableau sur un chevalet. Une petite table auprès de la croisée.

LA

MANSARDE DES ARTISTES.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, AUGUSTE.

(Victor, à gauche du spectateur, est assis près de son chevalet, et travaille; Auguste de l'autre côté, son habit à moitié passé, écrit debout sur une partition.)

AUGUSTE.

AIR : *D'Amédée de Beauplan.*

Bravo ! m'y voici, je crois ;
Sautez, fillettes,
A ma voix :
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR, *de l'autre côté.*

Ah ! c'en est trop ! je veux briser mes chaînes;
J'y renonce, maudit métier !
Oui, mon travail redouble encor mes peines.

AUGUSTE.

Le mien me les fait oublier.
Je tiens mon air villageois ;
Sautez fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Quand nous vivons, la gloire fugitive
De nous ne s'approche jamais ;
Après la mort seulement elle arrive...
Et nos lauriers sont des cyprès.

AUGUSTE, *de l'autre côté.*

Je tiens mon air villageois ;
Sautez fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Tu es bien heureux d'être aussi gai; moi, je n'y tiens plus, je renonce à la peinture, à toutes mes espérances.

AUGUSTE.

Toi, qui as du talent; toi qui dois être un jour le soutien et la gloire de l'école française!

VICTOR.

Eh! qui te dit que j'ai du talent? quelle occasion ai-je jamais eue de me faire connaître? qui sait même si jamais elle

se présentera? j'aurais mieux fait de prendre un métier, de manier la lime, ou de pousser le rabot, que d'user ma jeunesse à des travaux sans nombre, à des études assidues; et pourquoi? pour mourir de misère et de faim à l'entrée de la carrière.

AUGUSTE.

Eh! tu te plains toujours! Est-ce que Gérard et Girodet n'ont pas été comme toi? Est-ce que, dans tous les états, les commencements ne sont pas pénibles? La gloire vaut bien la peine qu'on l'achète; et, si on la trouvait toute faite, personne n'en voudrait. Ce tableau que tu fais là, n'est-il pas un chef-d'œuvre?

VICTOR, *à part.*

Oui; s'il savait que ce matin, sans l'en prévenir, je l'ai vendu davance soixante francs à un brocanteur...

AUGUSTE.

Toi, enfin, tu travailles, tandis que nous autres, pauvres musiciens, nous ne pouvons même pas donner l'essor à nos idées musicales. En vain j'ai dans la tête les chants les plus heureux, les motifs les plus sublimes. Qu'est-ce que c'est que des airs sans paroles? et où veux-tu que j'en trouve? Qui est-ce qui me confiera un poème? maintenant sur-tout que les au-

teurs ont touts voiture et logent au premier ; crois-tu qu'ils monteront à un sixième étage pour m'apporter leurs manuscrits ? ils craindraient de tomber, rien que dans le trajet. Trop heureux encore quand je m'en retire sur la romance, le morceau détaché, ou la contredanse.

VICTOR.

En effet, j'ai tort de me plaindre.

AUGUSTE.

Eh! oui, sans doute; et si notre ami Scipion était là, il te le prouverait encore mieux que moi, lui qui est étudiant en médecine et philosophe. Comme il nous aime! comme il t'a soigné pendant ta dernière maladie! avec deux amis tels que nous, qu'est-ce que tu peux désirer?

AIR : *de la Somnambule.*

N'aimes-tu pas ce logement modeste ?
Quatre cents francs, et comme c'est meublé!
Salon, boudoir, atelier... et le reste ;
Et tout ça sous la même clé
Que la raison te persuade;
Tous trois nous sommes en ces lieux
Plus heureux qu'Oreste et Pilade ;
Pour s'aimer ils n'étaient que deux.

Et cette jeune orpheline! notre amie, notre sœur..... dont la présence embellit encore notre petit ménage.

VICTOR.

Camille! (*A part.*) Allons, du courage. (*Haut.*) C'est justement à ce sujet que je voudrais te parler, ainsi qu'à Scipion; et puisqu'elle est sortie, causons-en sérieusement. Lorsque sa mère, madame Bernard, notre pauvre voisine, est morte, il y a cinq ans, nous avons pris avec nous sa petite fille, qui alors en avait dix.

AUGUSTE.

C'est la plus belle action que nous ayons faite de notre vie; une pauvre enfant qui, pour toute famille, n'avait que des parents éloignés, des parents qui ne l'avaient jamais vue, qui avaient repoussé sa mère; et d'ailleurs, où les chercher? où les rencontrer? avant d'en trouver un seul, notre pauvre orpheline serait morte de besoin et de misère.

VICTOR.

Sans doute, nous eûmes raison alors; mais maintenant, songe donc, Auguste, que cette petite fille de dix ans en a quinze, et qu'elle demeure avec nous.

AUGUSTE.

Eh bien! sans doute..... (*Montrant la porte à gauche.*) là, notre chambre, (*Montrant la porte à droite.*) ici la sienne, sur

un autre pallier. Ne sommes-nous pas ses frères? où est le mal?

VICTOR.

Il n'y en a aucun, je le sais; mais pour elle-même, pour sa réputation, nous ne pouvons pas rester ainsi, et il faut bien prendre un parti.

AUGUSTE.

Eh bien! on le prendra. (*A part.*) S'il savait combien je l'aime. (*Haut.*) Ecoute, Victor; moi qui te parle, j'ai déjà pensé à un certain projet.

VICTOR.

Et moi aussi; un projet qui nous conviendrait à touts.

AUGUSTE.

Et quel est-il?

VICTOR.

Vois-tu, je voudrais...

AUGUSTE, *écoutant près de la croisée et lui faisant signe de la main.*

Tais-toi donc! mais tais-toi donc, que je puisse entendre. Oui, c'est cela même. Ah! quel plaisir! jamais je n'en ai éprouvé un pareil.

VICTOR.

Qu'as-tu donc?

AUGUSTE.

Ma musique court les rues, tu n'en-

tends pas? c'est ma dernière romance qui est jouée par un orgue de Barbarie.

VICTOR.

Il s'agit bien de cela.

AUGUSTE.

Ecoute donc, c'est la première fois que je m'entends exécuter à grand orchestre... Ah, le bourreau! (*Allant à la fenêtre.*) Fa naturel... c'est un fa naturel. (*Lui jetant de l'argent.*) Tiens, voilà pour toi. J'aurais donné vingt francs pour qu'il y eût un fa naturel.

SCÈNE II.

VICTOR, CAMILLE, *avec un panier sous le bras;* AUGUSTE.

CAMILLE, *en entrant et courant à Auguste.*

Eh bien! eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc? il va se jeter par la fenêtre.

AUGUSTE.

Ah! te voilà, Camille!

CAMILLE.

Bonjour, Auguste, bonjour, Victor, Scipion n'est pas encore rentré? Ne vous impatientez pas, j'apporte là votre déjeuner; aïe, le bras.

AUGUSTE.

Aussi, le panier est trop lourd, tu te fatigues.

CAMILLE.

Oh! non, ce n'est pas cela, mais six étages à monter... là, je parie que le feu est éteint.

VICTOR.

C'est cela, nous ne déjeunerons pas d'aujourd'hui.

CAMILLE, *arrangeant le feu et versant le lait dans la casserole qu'elle place sur le réchaud.*

Victor, ne vous fâchez pas, je vais me dépêcher; la, voilà mon lait qui chauffe; Auguste, ayez l'œil dessus, et prenez garde qu'il ne s'en aille.

AUGUSTE.

Sois tranquille, je m'en charge.

AIR : *de Lantara.*

Du coin de l'œil je vais le suivre,
En finissant ce rondeau qu'on attend.
(*Bas à Camille.*)
Par lui demain nous pourrons vivre,
Je l'ai vendu vingt-cinq francs...

CAMILLE.

Tout autant.

AUGUSTE.

Au jour le jour vivre ainsi, c'est charmant!

CAMILLE.

Est-il un sort plus heureux que le nôtre?

AUGUSTE, *montrant la casserole.*

Dans ce moment, je tiens là d'une main
Le déjeuner de ce jour et de l'autre,
(*Montrant son papier.*)
L'espérance du lendemain.

VICTOR.

Neuf heures viennent de sonner, et Scipion qui est allé faire des visites, et qui va entrer pour déjeuner, ne trouvera rien de prêt; pourquoi? parce que mademoiselle a mis une grande demi-heure pour aller chercher du pain et du lait.

CAMILLE.

Quel joli petit caractère! toujours à gronder! Est-ce que vous pouviez, comme nous, prendre du café? est-ce que Scipion n'a pas dit hier que pour un convalescent du chocolat valait mieux; alors il a bien fallu en acheter à l'autre bout de la rue.

VICTOR.

Quoi! c'était pour cela?

AUGUSTE.

Oui; plains-toi donc; je te dis que c'est toi que Camille soigne le plus.

CAMILLE.

Sans doute, parce qu'il est le plus méchant et le plus malheureux, (*A part.*)

et puis ils ne savent pas que moi seule j'ai deviné son secret. (*Haut, allant à Victor.*) Mais à mon tour que je me fâche. Qu'est-ce que vous avez fait ce matin? votre tableau n'est pas encore terminé, il y avait si peu de chose à faire.

AUGUSTE, *le regardant en riant.*

Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE, *à Auguste.*

Et vous, monsieur, qui parlez, vous n'avez pas écrit une note; car votre papier de musique est tout blanc.

VICTOR, *le contrefaisant.*

Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE.

Il faut qu'on travaille, entendez-vous?

AUGUSTE.

Camille, ne gronde pas, nous voilà à l'ouvrage; et je ne perdrai pas de vue notre déjeuner.

(*Victor se remet à son tableau, Auguste s'assied sur un petit tabouret près du feu, écrit sur ses genoux, et de temps en temps regarde la casserole de lait.*

CAMILLE.

A la bonne heure.

AUGUSTE, *tendrement.*

Nous n'avons rien fait, parce que, vois-tu, nous parlions de toi.

VICTOR, *d'un air triste.*

Oui; nous pensions à l'avenir.

CAMILLE.

L'avenir! qu'est-ce que c'est que ça? est-ce que cela n'arrive jamais? pour des artistes il n'y a que le présent; et qu'a-t-il donc de si triste? (*A Victor.*) Voyons, monsieur, qu'est-ce qu'il vous manque? n'êtes-vous pas heureux? et voudriez-vous changer votre situation?

VICTOR, *vivement.*

Oh! non, jamais!

AUGUSTE.

Et moi donc! être artiste, et mourir de faim; j'aime à vivre comme cela. (*Il manque de renverser la casserole.*) Aïe! le déjeuner!

VICTOR, *à Camille lui montrant son tableau.*

AIR : *Taisez-vous* (*d'Amélée de Beauplan.*)

Toi qui m'as servi de modèle,
Tiens, comment trouves-tu cela?

CAMILLE.

Comme c'est bien!

VICTOR.

Moins bien que celle
Dont le souvenir m'inspira.
(*Lui prenant la main.*)
Oui, je l'ai fait à ton image!

CAMILLE.

Victor, vous ne travaillez pas.

VICTOR.

Puis-je penser à mon ouvrage,
Quand je regarde tant d'appas?

CAMILLE, *lui fermant la bouche, et détournant la tête.*

Taisez-vous, ne regardez pas.

DEUXIÈME COUPLET.

AUGUSTE.

Cette cavatine m'enchante.
Tiens, Camille, viens donc la voir.

CAMILLE, *parcourant le papier de musique.*

Je crois qu'elle sera charmante.

AUGUSTE, *de l'autre côté.*

Tu nous la chanteras ce soir.

CAMILLE.

Mais la fin est encore à faire;
Quoi! vous vous reposez déjà!

AUGUSTE, *la regardant tendrement.*

Et comment travailler, ma chère,
Quand je te vois comme cela?

CAMILLE, *de même qu'au premier couplet, lui tournant la tête du côté de la cheminée.*

Taisez-vous, regardez par-là!

AUGUSTE.

Ah, mon Dieu! le déjeuner qui s'en va.
(*On entend chanter en dehors.*)

CAMILLE.

C'est lui; c'est notre ami Scipion.

SCÈNE III.

VICTOR, SCIPION, CAMILLE, AUGUSTE.

SCIPION, *entre en chantant.*

Bonjour, mes amis, bonjour, Camille. Eh bien! le déjeuner, je meurs de faim.

CAMILLE.

Vous voilà, mon ami! comme vous arrivez tard, et comme vous avez chaud! vous verrez que vous vous rendrez malade.

SCIPION.

Ah! bien, oui; comme si la maladie osait se jouer à moi, à un médecin! car je le suis, et d'aujourd'hui. Faites-moi vos compliments, je suis reçu docteur.

TOUTS.

Il se pourrait!

SCIPION.

Oui, mes amis; oui, notre jolie petite sœur; aussi, je suis accouru vous l'annoncer, parce qu'un bonheur à soi tout seul, c'est ennuyeux; ça n'en vaut pas la peine; j'ai passé ma thèse à toutes boules blanches; l'assemblée a battu des mains, et M. Franval, mon vieux professeur, est venu m'embrasser en criant : *Dignus est*

intrare! Docteur! le docteur Scipion! comme cela sonne! et puis maintenant que me voilà un état... (*Regardant Camille.*) Je pourrai réaliser certain projet dont je vous parlerai dans un autre moment.

VICTOR.

A merveille! nous causerons de cela. (*Ici Camille commence à apprêter le déjeuner.*)

SCIPION.

En revenant j'ai passé chez le portier en face, et chez Antoine le commissionnaire du coin que je traite pour rien; ensuite j'ai vu un catarrhe, et une fluxion de poitrine.

AIR: *de l'Ecu de six francs.*

J'ai fait donner un apozème,
C'était au cinquième, je crois;
J'ai vu deux fièvres au sixième...

VICTOR.

Tu passes tes jours, je le vois,
Dans les greniers et sous les toits.

SCIPION.

Des mansardes, chers camarades,
Je suis le docteur obligé:
(*Montrant l'appartement où ils sont.*)
Et par calcul, je suis logé
Dans le quartier de mes malades.

En tout, six visites payantes; voilà ma matinée, et je rapporte douze francs.

Tiens, Camille, toi qui tiens la caisse, serre-nous cela. Savez-vous que si chaque jour il nous en arrivait autant...

VICTOR.

Ce cher Scipion!

SCIPION.

Ecoutez donc : on ne peut pas payer davantage un docteur qui commence, et qui va à pied; quand j'aurai ma demi-fortune, ce sera bien autre chose; ensuite, mes amis, tout en faisant mes visites, j'ai pensé à vous; c'est une excellente chose que d'avoir un médecin pour ami, ça voit tout le monde, ça va partout; et voilà comme on parvient. Vous, mes chers camarades, vous avez un talent sédentaire, un mérite paisible; moi, je suis déjà médecin, un peu charlatan, un peu intrigant; vous attendez chez vous la fortune, et moi je vais au devant d'elle.

VICTOR.

Pour la partager avec nous?

SCIPION.

Fi donc! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit.

CAMILLE, *qui pendant ce temps a placé les tasses sur la table et verse le chocolat.*

A table, à table, voici le déjeuner.

SCIPION.

Bonne nouvelle; le petit repas de famille, c'est si agréable.

(*Sur la ritournelle et le premier motif de l'air, Auguste arrange les chaises autour de la table; Victor va chercher les serviettes dans la commode, et Scipion coupe du pain.*)

AIR : *C'est à Paris* (*de Caraffa*).

CHŒUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie ;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, *debout au milieu de la table.*

Victor, mettez-vous là, de grâce.

VICTOR, *se plaçant à sa droite.*

Près de toi ? quel est mon bonheur !

CAMILLE, *montrant l'autre place à côté d'elle.*

(*A Scipion.*)

Vous ici. La plus belle place
Appartient au nouveau docteur.
Auguste, je n'ai pas pour l'heure
D'autre place.

(*Lui montrant le bout de la table.*)

AUGUSTE.

C'est la meilleure,
Je ne voudrais pas la céder ;
D'ici, je puis te regarder.

(*Ils sont touts assis autour de la table.*)

EN CHOEUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie ;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, *regardant Victor.*

Qui bannit la mélancolie ?

VICTOR, *la regardant.*

Qui de nos maux prend la moitié.

TOUTS.

C'est l'amitié.

SCIPION.

Dieu! le bon chocolat! (*Regardant la tassse d'Auguste.*) Auguste en a eu plus que moi!

CAMILLE.

Que ces médecins sont gourmands!

AUGUSTE.

Eh bien! voyons, docteur, qu'est-ce que tu disais?

SCIPION.

M'y voici. La fièvre cérébrale dont je vous ai parlé il y a huit jours, était un étudiant en droit qui fait des vaudevilles.

AUGUSTE.

La, ils en font touts, au lieu de faire des opéras comiques; c'est ce qui nous ruine.

SCIPION.

Tais-toi donc, il en avait un en trois

actes; et il n'était embarrassé que pour le musicien. Un musicien! me suis-je écrié, j'ai ce qu'il vous faut; un jeune homme qui a du chant, de l'harmonie et des idées neuves. (*A Auguste.*) Vois-tu, voilà comme il faut se faire valoir. Toi, de même. Si dans un salon tu entends parler d'une fluxion de poitrine, pense à moi, ça me revient. Enfin, mes amis, j'ai décidé mon client; et il te donne son poème.

AUGUSTE, *lui sautant au cou.*

Ah! mon cher Scipion! mon sauveur! notre fortune est faite, succès complet, je t'en réponds; et nous vendrons la partition mille écus à un éditeur, homme d'esprit s'il s'en trouve; j'ai déjà là toute mon ouverture. Que n'ai-je ici un piano pour vous la faire entendre! Mes amis, c'est un article bien essentiel qu'un piano; et ce sera la première chose qu'il faudra acheter.

SCIPION.

Oui, sans doute; ça et une voiture, c'est de première nécessité; nous les aurons.

AUGUSTE.

Nous aurons tout, maintenant que nous voilà riches.

SCIPION.

Ah! j'ai aussi un papier que le portier m'a

remis en bas; je crois que c'est notre terme.

TOUTS.

Le terme!

AUGUSTE.

Ah! mon dieu! déjà!

(*Ils se lèvent.*)

CAMILLE.

Ecoutez donc, c'est aujourd'hui le huit, pour nous comme pour tout le monde.

AUGUSTE.

Non pas, il me semble que pour les artistes cela revient plus souvent.

VICTOR.

Enfin, il n'y a point de mal : on payera celui-là comme on a payé l'autre.

AUGUSTE.

Oui; mais c'est que l'autre on le doit; j'avais obtenu un délai, et nous devions payer les deux ensemble.

VICTOR.

Raison de plus pour se hâter. Camille, toi qui es notre ministre des finances, donne-nous de l'argent.

CAMILLE.

Il n'y a plus rien; tout est dépensé.

VICTOR.

Comment! ces deux cents francs que nous avions mis de côté pour les grandes occasions...

CAMILLE.

Ces messieurs savent bien que tout y a passé pour les frais de votre maladie.

SCIPION, *qui lui faisait signe de se taire.*

Voyez-vous la bavarde; qu'est-ce qu'elle avait besoin de parler?

VICTOR.

Comment! c'était pour moi?

AUGUSTE.

Eh! non, ce n'est pas ta faute; mais celle de Scipion; le quinquina est cher en diable, et il en ordonnait tous les jours.

SCIPION.

Trouve-moi donc une autre manière de couper la fièvre.

VICTOR.

Encore un nouveau service que je vous dois! et c'est moi qui suis cause de l'embarras où vous vous trouvez, moi qui ne fais rien pour vous, qui vous suis à charge.

CAMILLE, *qui s'est approchée de lui.*

Victor! Victor! que dites-vous? et quelles sont ces idées-là? (*Aux deux autres.*) Apprenez que hier encore je l'écoutais, et qu'il ne parlait que de se tuer.

VICTOR.

Moi!

CAMILLE.

Oui, monsieur; je vous ai entendu.

SCIPION.

Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur? est-ce que cela vous regarde? Chacun son état! Quand on a un ami qui est reçu docteur, on ne s'occupe plus de ces choses-là? D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y ait de quoi se désoler; s'il faut partir d'ici, eh bien! nous partirons; mais tous les trois, et sans nous quitter.

AIR: *de Julie.*

Rappelons-nous le serment qui nous lie,
Le même toit toujours nous recevra;
Et de notre joyeuse vie,
Quand le dernier terme échoira,
Il faudra bien déloger, il me semble;
Mais, Dieu clément, que nous implorons touts,

Ensemble.

Pour dernier bienfait permets-nous
De déménager touts ensemble. } *bis.*

CAMILLE.

Mais, un instant; ne pourrait-on pas obtenir encore du temps de M. Ducros, notre propriétaire? il a l'air si bon avec moi.

VICTOR.

Du tout; il ne faut pas y songer. (*A voix basse aux deux autres.*) Apprenez que hier j'ai eu une scène avec lui; je l'ai

surpris faisant l'aimable avec Camille, et j'ai manqué le jeter du haut en bas de l'escalier.

AUGUSTE, *vivement.*

Eh, bien! par exemple, si je l'avais vu.

SCIPION, *de même.*

Et moi, donc; il ne serait mort que de ma main. (*On entend sonner.*)

CAMILLE, *allant à la porte et regardant le petit guichet.*

C'est M. Ducros.

VICTOR.

C'est lui! quand j'y pense; je ne sais qui me retient.

SCIPION.

C'est ça, il va tout gâter. Aie la bonté d'entrer ici à côté; et laisse-nous arranger cette affaire-là, parce qu'à nous deux Auguste, nous prendrons des moyens conciliatoires.

AUGUSTE.

Oui, s'il refuse, je le jetterai par la fenêtre.

SCIPION.

Et moi, comme Sganarelle, je lui donnerai la fièvre.

(*On sonne encore; Victor entre dans la chambre à droite, et Camille va ouvrir à M. Ducros.*)

SCÈNE IV.

SCIPION, AUGUSTE, DUCROS, CAMILLE.

DUCROS, *en entrant à Camille.*

Bonjour, ma jolie petite mère; bonjour, mes chers locataires. (*A part regardant Scipion et Auguste.*) Ah diable! à cette heure-ci, j'espérais les trouver sortis. Ouf, je n'en puis plus; il y a loin de ma boutique jusqu'ici, six étages à monter. (*Regardant Camille.*) Aussi le cœur bat toujours quand on arrive.

AUGUSTE, *bas à Scipion.*

L'entends-tu déjà?

DUCROS.

Mais c'est trop juste, messieurs, c'est trop juste; les arts, le génie; c'est toujours dans le haut.

(*Il passe entre eux deux, Camille s'assied à droite près de la cheminée, et travaille; son panier est par terre à côté d'elle; il est recouvert par une serviette.*)

SCIPION.

Ce n'est pas comme le commerce, toujours au rez-de-chaussée.

DUCROS.

Eh! eh! le jeune docteur a le mot

pour rire. Vous savez du reste ce qui m'amène. Je suis enchanté que l'occasion du terme me procure l'avantage de vous voir.

SCIPION.

Nous sommes bien sensibles à votre visite.

DUCROS, *riant, et tirant sa quittance de sa poche.*

Eh! eh! c'est une visite de deux cents francs.

SCIPION.

Diable! je ne fais pas encore payer les miennes aussi cher, et c'est pour cela, mon cher propriétaire, que si vous pouvez nous accorder quelques jours.

AUGUSTE.

Nous attendons des rentrées certaines.

DUCROS.

J'en suis désolé; mais il faudra que je me mette en règle.

SCIPION.

Allons donc, vous, monsieur Ducros, un riche propriétaire, un gros marchand bonnetier, vous ne voudriez pas pour deux cents francs vous fâcher avec nous.

DUCROS, *gaîment.*

Du tout, mes amis, du tout, je ne me fâche pas, moi; d'abord, je suis

bon enfant, je suis connu pour cela dans le quartier. Je vous ferai saisir ; mais d'amitié.

AUGUSTE.

Comment, morbleu !

SCIPION.

Daignez nous écouter ! si, sans vous donner d'argent, on s'entendait avec vous. Par exemple, en cas de maladie, je vous promets de vous faire deux visites par jour, et gratis.

DUCROS.

Je ne donne pas là dedans ; moi d'abord, je ne suis jamais malade, par économie.

AUGUSTE.

Notre ami Victor vous fera le portrait de votre femme.

DUCROS.

Madame Ducros ! on la voit déjà à son comptoir, c'est bien assez ! Ah, bien oui, faire le portrait d'une marchande de bas !

AUGUSTE.

On vous la peindra en pied.

DUCROS.

Je n'en veux pas.

SCIPION.

Ce sera parlant.

DUCROS.

Raison de plus ; de l'argent, de l'argent.

AUGUSTE, *le menaçant.*

Eh bien! puisqu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison...

CAMILLE, *le retenant et passant entre lui et Ducros.*

Auguste, y pensez-vous? (*A Ducros.*) Eh quoi! monsieur, vous qui aviez l'air si bon et si humain, vous ne voulez point nous accorder le moindre délai, vous voulez nous renvoyer.

DUCROS.

Vous renvoyer! non pas.

CAMILLE.

Vous voulez que nous vous quittions.

DUCROS.

Me quitter! (*A part.*) Au fait ce n'est pas là ce que je veux, et j'allais prendre un mauvais moyen. (*Haut.*) Ecoutez-moi, mon enfant; car je ne peux rien refuser à une jolie femme. Ces messieurs parlaient tout-à-l'heure de tableau; et dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin de bonneterie...

SCIPION.

Quoi, vraiment! vous voudriez une enseigne? parlez, commandez.

DUCROS.

Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, sur-tout depuis que les grands maîtres s'en mêlent. Je voudrais, voyez-vous, un petit chef-d'œuvre à bon compte; qu'il y eût de la fraîcheur, de l'éclat, de la grâce, un peu de génie; et quarante-deux pouces de large, sur cinquante de hauteur; c'est l'emplacement.

SCIPION.

Je comprends. Eh bien! tenez, tenez, ce tableau qui est là sur le chevalet.

CAMILLE.

Quoi! vous voudriez?...

SCIPION.

Laisse donc. (*A Ducros.*) Hein! qu'en dites-vous?

DUCROS, *passant à la droite de Scipion.*

Juste ma dimension. (*Le regardant.*) Ça n'est pas mal, pas mal du tout.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau d'histoire, une scène de Walter-Scott: Elisabeth offrant à Leycester l'ordre de la jarretière.

AUGUSTE.

De la jarretière! justement c'est de votre état.

SCIPION.

Et voyez-vous l'effet que ça produira rue Saint-Denis quand on lira en grosses lettres : « Ducros, bonnetier, à la jarretière. » Et les bas de coton en sautoir.

DUCROS.

C'est vrai, c'est vrai; eh bien! je le prendrai en paiement de vos loyers.

SCIPION.

Non pas, non pas, cela vaut un peu plus.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau comme celui-là.

SCIPION.

Tenez, pour ne pas marchander, six cents francs et notre amitié.

DUCROS.

J'aimerais mieux cinq cents francs tout court; c'est plus rond, c'est portatif.

AIR : *A soixante ans.*

Allons, messieurs... (*A part.*) Plus je le considère,
Je m'y connais, c'est bien moins qu'il ne vaut.

Haut, et repassant entre Auguste et Scipion.

Acceptez-vous, pour terminer l'affaire,
Mes cinq cents francs ?

SCIPION.

Va donc, puisqu'il le faut ;
Mais en honneur, ce n'est pas trop.

(*Montrant le tableau.*)

La jarretière elle seule, et sans peine,
Vaut cent écus.

AUGUSTE.

Comme c'est détaché !

SCIPION.

Du procédé soyez au moins touché :

Ensemble.

Pour deux cents francs, nous vous laissons la reine,

AUGUSTE.

Et Leycester par dessus le marché. *bis.*

DUCROS.

Allons, puisque c'est conclu, dans une heure je viendrai la chercher en vous apportant l'argent. (*Il salue les jeunes gens. Apart.*) Puisqu'il est impossible (*Désignant Camille.*) de lui parler. (*Il glisse une petite lettre dans le panier de Camille, qui est assise et occupée à travailler.*) Eh bien! ma charmante, êtes-vous contente de moi? c'est pour vous ce que j'en fais.

AUGUSTE.

Eh bien! M. Ducros, que faites-vous donc?

DUCROS.

Rien. Enchanté de m'être entendu avec vous, parce que le commerce, les arts, tout cela se doit un mutuel appui. (*Regardant le tableau.*) Quel coloris, quelle jarretière! Dieu, que la jarretière est bien!

Adieu, adieu, ma charmante; vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES; *hors* DUCROS.

AUGUSTE.

L'excellente affaire! Que Victor se plaigne encore; c'est lui qui est notre sauveur, c'est lui qui nous tire d'embarras! Victor! Victor!

VICTOR, *sortant de la porte de gauche.*

Eh bien! qu'y a-t-il donc? j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

SCIPION.

Les galions sont arrivés; tout l'or du Nouveau-Monde. Cinq cents francs! jamais nous n'avons été aussi riches, et cela grâces à toi.

VICTOR.

Mais explique-moi donc...

SCIPION.

Auguste te le dira; je cours à mes malades. M. Franval, mon vieux professeur, part demain pour la campagne; et, en son absence de trois jours, il m'a confié sa clientelle. A propos de cela, mes

amis, puisque nous voilà en fonds, il me semble qu'il serait convenable d'inviter à dîner aujourd'hui ce cher professeur; c'est un brave homme, un homme des anciennes méthodes.

AUGUSTE.

Tu feras très-bien; si en même temps tu invitais ce jeune étudiant en droit, l'auteur de mon opéra comique.

SCIPION.

C'est trop juste; je m'en charge. Camille, tu auras soin de nous donner un petit dîner fin et délicat.

VICTOR.

Mais, mes amis, permettez donc...

SCIPION.

Qu'est-ce que tu as à dire? c'est toi qui nous régales, c'est toi qui payes.

CAMILLE.

Ah! Scipion, si en même temps, puisque nous voilà riches, vous vouliez faire accommoder ma chaîne qui est cassée, (*La détachant de son cou.*) je crains de perdre le portrait, et comme c'est celui de ma mère.

SCIPION.

C'est bien, c'est bien; je m'en charge, et en même temps je le ferai nettoyer à neuf chez le premier bijoutier.

VICTOR.

Ah ça, il vous est donc arrivé des millions?

SCIPION.

Comme tu dis, le terme est payé et de plus nous sommes en argent.

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Dépêchons-nous, il faut que je rassemble
Ton jeune auteur et mon vieux professeur;
Puis au dessert, nous chanterons ensemble
Ce grand morceau qui me fait tant d'honneur.
Quoique docteur, j'aime le chromatique;
J'aurais été fort sur le violon.

AUGUSTE.

C'est juste.

La médecine est sœur de la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

TOUTS EN CHOEUR.

Un médecin doit aimer la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

(*Scipion sort en courant.*)

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE.

VICTOR.

Il a perdu la tête; et je tremble pour les ordonnances qu'il va écrire!

AUGUSTE.

Laisse-le faire et imite-nous; nous ne sommes pas comme toi, nous ne sommes pas fiers; ton argent, c'est le nôtre; et nous en usons sans t'en demander la permission.

VICTOR.

Mon argent?

CAMILLE.

Eh oui! M. Ducros, notre propriétaire, ce riche bonnetier, avait besoin d'une enseigne, et il nous la paye cinq cents francs.

VICTOR.

Moi, une enseigne! j'irais me déshonorer et avilir mes pinceaux!

AUGUSTE.

A qui en a-t-il donc? tout le monde a commencé par là; moi qui te parle, j'ai bien fait des contredanses, et, s'il le fallait, j'irais les jouer; en avant deux, chassez, croisez, et la queue du chat.

VICTOR.

Tu as raison, c'est peut-être un amour-propre, une fierté déplacée; mais avec cette idée-là, ce serait plus fort que moi, il me serait impossible de rien faire.

AUGUSTE, *passant à sa droite.*

Eh bien! on ne te demande rien, c'est déjà fait: regarde ton tableau d'Elisabeth;

nous l'avons vendu cinq cents francs ; dans l'instant on va nous les apporter.

VICTOR.

Quoi ! ce tableau ? ah ! mon ami, il est dit que le malheur me poursuivra toujours ; je l'ai vendu ce matin soixante francs à un brocanteur.

AUGUSTE.

Il se pourrait...

CAMILLE.

Ah ! mon dieu, nous voilà ruinés.

AUGUSTE.

Aussi je te demande pourquoi te mêler de commerce, toi qui n'y entends rien ; mais on t'a trompé, et nous ne souffrirons pas...

VICTOR.

Non, mon ami, non ; ma parole est donnée, et jamais je n'y manquerai.

CAMILLE.

Auguste, il a raison.

AUGUSTE.

Hélas ! oui ; et il n'y a rien à faire.

CAMILLE.

Qu'à contremander notre dîner... (*Retirant la serviette qui est sur le panier.*) Et pour moi, me voilà revenue du marché. (*Elle secoue la serviette, et le billet que Ducros y a glissé tombe par terre.*)

VICTOR.

Quel est ce papier que tu laisses tomber?

CAMILLE.

Je ne sais.

VICTOR, *lisant l'adresse.*

A mademoiselle Camille. C'est à votre adresse.

CAMILLE, *le regardant.*

En effet, mais je ne connais pas cette écriture, et je ne sais comment ce billet se trouvait là.

VICTOR, *avec émotion.*

Vous ne le lisez pas!...

CAMILLE.

A quoi bon, puisque vous le tenez? ai-je des secrets pour vous? voyez vous-même.

VICTOR, *après avoir parcouru le billet, fait un geste de colère et se reprend.*

Camille, je vous en prie, laissez-nous un instant.

CAMILLE.

Mon ami! qu'avez-vous donc?

VICTOR.

Tout-à-l'heure nous irons vous retrouver.

CAMILLE.

C'est bien, c'est bien, je m'en vais. Ah! le vilain billet! (*Elle sort par la porte à droite du spectateur.*)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, VICTOR.

VICTOR.

Tiens, vois toi-même, et dis-moi s'il est permis de pousser plus loin l'insolence.

AUGUSTE, *parcourant le billet.*

« Adorable mignonne... » Point de signature, et c'est une déclaration d'amour qu'on ose adresser à Camille! (*Avec colère.*) Morbleu! (*Se reprenant.*) C'est ce matin, quand elle est sortie, qu'on lui aura glissé ce billet dans son panier.

VICTOR.

Eh bien! tu vois maintenant ce que je te disais tantôt. C'est nous qui l'exposons à de pareilles insultes; c'est la position où elle se trouve ici.

AUGUSTE.

Tu as raison, mais s'il faut t'avouer la vérité, il me serait impossible de ne plus voir Camille, de me séparer d'elle. Pendant long-temps, comme toi, j'ai cru que ce n'était que de l'amitié, mais je ne peux plus m'abuser: c'est de l'amour.

VICTOR.

Que dis-tu?

AUGUSTE.

Je l'aime ; je veux l'épouser ; et c'est là le projet dont je voulais te parler ce matin.

VICTOR, *à part.*

Ah ! malheureux que je suis ! (*Haut.*)

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quoi ! l'amour règnait dans ton ame !
Et tu ne nous en parlais pas !

AUGUSTE.

C'est qu'en pensant à cette flamme,
Je me la reprochais tout bas.
Oui, de l'aimer à la folie,
Je m'accusais... Car, c'est, hélas !
Le premier bonheur de ma vie
Que vous ne partagerez pas.

Ou plutôt je disais, c'est ma femme et moi qui tiendrons le ménage ; par ce moyen nous ne nous quitterons pas ; nous resterons ensemble. Je sais que le moment n'est pas favorable, puisque nous n'avons rien que des dettes, et que notre loyer même n'est pas payé ; mais enfin les circonstances peuvent changer ; et si jamais je fais fortune, ce sera pour la partager avec vous, mes amis, et avec elle ; heim, que dis-tu de mon plan ?

VICTOR.

Qu'il me paraît très-raisonnable, très-convenable.

AUGUSTE.

Tu l'approuves donc? A merveille. Voici notre ami Scipion, ne lui parle pas encore de mon amour, parce qu'il est goguenard, et qu'il se moquerait de moi,

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, SCIPION, VICTOR.

SCIPION.

Toutes mes courses sont finies. J'espère que je n'ai pas perdu de temps. (*A Victor.*) Eh bien! Victor, qu'as-tu donc? tu me parais changé?

VICTOR.

Non, mon ami, je t'assure.

SCIPION, *d'un ton de reproche.*

Parbleu! j'espère que je m'y connais. (*Lui prenant le pouls.*) Ta main est froide, et ton pouls bat comme si tu avais la fièvre. Voyons, d'où souffres-tu? qu'est-ce que tu éprouves?

VICTOR.

Moi, rien, te dis-je.

SCIPION.

Comment rien? est-ce que tu n'as pas confiance?

VICTOR.

Si vraiment ; mais hier et aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé, et peut-être la fatigue...

SCIPION.

C'est cela, un mal de tête ; pour te dissiper, je t'apporte encore de bonnes nouvelles; car remarquez qu'il n'y a que moi qui vous en donne ; chez vous le baromètre est toujours à la tempête, et chez moi au beau fixe. Je sors de chez M. La Bernardière, un malade chez lequel mon professeur m'a présenté; bel appartement, et puis bon genre ; une porte cochère, c'est la première fois que ça m'arrive : tout en causant avec lui, et en donnant ma consultation, je voulus tirer ma tabatière pour me donner un air capable, parce que, une prise de tabac placée à propos, donne bien du poids à une ordonnance; et dans ce mouvement, je fis rouler sur son lit le médaillon que Camille m'avait donné à raccommoder, et où est le portrait de sa mère, peint par Victor ; à la vue de cette miniature, il fait un geste de surprise ; il paraît que notre malade est connaisseur! — Monsieur, qui a fait ce portrait? — Un de mes amis, un peintre distingué. — Et vous avez connu

l'original ? — Oui, monsieur. C'est frappant, ou plutôt c'était frappant de ressemblance, car la pauvre femme... Je lui raconte alors l'histoire de madame Bernard, notre voisine, et de Camille sa fille, que nous avons recueillie. Pendant ce temps, notre amateur ne quittait pas des yeux le portrait. Il est vrai que c'est d'un fini ! — Mon cher docteur, m'a-t-il dit, vous et vos amis, vous êtes de braves jeunes gens ; et si je reviens de cette maladie, ma première visite sera pour vous. Vous entendez bien qu'il en reviendra, je vous en réponds, et j'ai idée que nous avons en lui un protecteur.

AUGUSTE.

Tu crois ?

SCIPION.

Parbleu, un homme très-riche, un vieux garçon; son valet de chambre qui avait mal aux dents et qui voulait m'attraper une consultation gratuite, m'a raconté toute son histoire : c'est un parvenu qui n'a que des parents fort éloignés, et qu'il connaît à peine; il est lui seul artisan de sa fortune; et il en a beaucoup, ainsi que du crédit. Avec sa protection, je peux me lancer, me faire connaître, et réaliser le projet que je médite depuis si

long-temps et dont jusqu'ici, mes amis, je ne vous ai pas parlé; mais c'était tout naturel, tant que j'étais étudiant en médecine, je ne pouvais pas songer à m'établir; mais maintenant que je suis médecin, que j'ai un état, des espérances, rien ne m'empêche d'épouser celle que j'aime, et c'est Camille.

AUGUSTE, *à part.*

O ciel!

VICTOR.

Quoi! tu es amoureux?

SCIPION.

A en perdre la tête. Vous qui ne la regardez que comme une sœur, ça vous étonne; mais moi, voilà long-temps que ça me tient; il ne faut pas croire que la Faculté soit insensible. (*A Auguste qui ne répond pas.*) Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc? te voilà comme Victor était tout-à-l'heure.

AUGUSTE.

Moi, mon ami, tu te trompes, je te jure.

SCIPION.

Non pas, et voilà que vous m'effrayez, car ça offre tous les caractères d'une épidémie. (*A Victor, montrant Auguste.*) Sais-tu ce qui lui a pris?

VICTOR.

Oui, sans doute; il est comme toi, il aime aussi Camille.

SCIPION.

Comment! il se pourrait?

AUGUSTE.

Ah! mon dieu, oui; je suis le plus malheureux des hommes.

SCIPION.

C'est moi qui le suis, moi qui lui enlève sa maîtresse; car je ne puis guère en douter, je parierais que c'est moi qu'elle aime.

AUGUSTE.

Oh! si ce n'était que cela; mais c'est que j'ai idée, au contraire, que c'est moi qu'elle préfère, et tu ne vas plus m'aimer, tu vas me haïr.

SCIPION.

Moi! peux-tu le penser, je m'en rapporte à son choix.

AIR: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Qu'elle prononce, mes amis,
Mais quelque sort qu'on nous prépare;
Que jamais rien ne nous sépare,
Jurons d'être toujours unis.

TOUS TROIS.

Jurons d'être toujours unis.

(*En ce moment Victor passe entre Auguste et Scipion, dont il prend la main.*)

SCIPION, *bas à Victor et montrant Auguste.*

Il faut, comme je l'appréhende,
S'il n'est pas payé de retour,
L'aimer encor plus dans ce jour,
Pour qu'ici l'amitié lui rende
Tout ce que lui ravit l'amour.

Eh bien, Victor, qu'en dis-tu?

VICTOR.

Que je suis content; quoi qu'il arrive, il y aura un de mes amis qui sera heureux.

SCIPION.

La seule chose qui m'embarrasse maintenant, c'est d'en parler à Camille; je n'oserai jamais.

AUGUSTE.

Ni moi non plus.

SCIPION.

Une meilleure idée; il faut que ce soit Victor qui parle pour nous.

VICTOR.

Moi?

SCIPION.

Eh! oui, sans doute; lui qui n'est pas amoureux, il n'aura pa peur, et puis il sera impartial.

VICTOR, *à part.*

Ah! je ne m'attendais pas à ce dernier coup!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLE.

CAMILLE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, mes amis? voilà une visite qui vous arrive; j'ai aperçu par la fenêtre un vieux monsieur, en noir, et qui ne va pas vite.

SCIPION.

C'est M. Franval, notre cher professeur; quand on l'invite pour cinq heures, il arrive toujours à quatre.

AUGUSTE.

Est-ce qu'il vient dîner?

SCIPION.

Sans doute, n'était-ce pas convenu? je suis passé chez notre étudiant en droit, et nous aurons un convive de plus.

CAMILLE.

Un de plus?

SCIPION.

Oui, il ne m'avait pas dit qu'ils étaient deux collaborateurs; quelquefois même on est trois pour un vaudeville.

CAMILLE.

Ah! mon dieu, comment allons-nous faire?

SCIPION.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

AUGUSTE.

Le tableau de cinq cents francs, notre unique espoir, a été vendu soixante francs.

SCIPION.

Il serait vrai! eh bien, mes amis, il ne faut pas se désoler; soixante francs, nous sommes six, à dix francs par tête, il y a de quoi faire un joli dîner.

AUGUSTE.

Oui, si nous les avions; mais ils sont encore à venir, le terme n'est pas payé; de sorte que M. Ducros peut tout faire saisir, tout, jusqu'au dîner.

SCIPION.

Dieu! quel affront pour nos convives, mon professeur sur-tout; je le connais, c'est un entêté, il est venu pour dîner, et il ne s'en ira pas qu'il n'ait eu satisfaction. Va, Camille, fais comme tu voudras, mais tâche de nous avoir un dîner impromptu, et à crédit.

CAMILLE.

Dam, je vais tâcher, j'ai déjà les douze francs de ce matin.

SCIPION.

C'est ma foi vrai! voilà déjà le premier service; dépêche-toi, et puis tantôt, quand

tu reviendras, Victor a quelque chose à te dire de ma part.

CAMILLE.

A moi?

AUGUSTE.

Oui, oui, Victor a aussi à te parler de la mienne.

CAMILLE, *les regardant d'un air étonné.*

Ah ça! à qui en ont-ils tous les trois?

(*On sonne.*)

SCIPION.

Va-t'en donc, et par le petit escalier; j'entends notre professeur.

(*Camille sort par la porte à gauche.*)

SCIPION, *parlant à Auguste et à Victor.*

Dites donc, je vais le faire parler médecine, parce que cela nous fera gagner du temps.

SCÈNE X.

SCIPION, M. FRANVAL, AUGUSTE, VICTOR.

M. FRANVAL.

Salut à l'aimable jeunesse.

AUGUSTE.

Bonjour, M. Franval.

SCIPION.

Bonjour, mon professeur, asseyez-vous donc, je vous prie.

M. FRANVAL.

Ça ne me fera pas de mal, car la montée est rude, et je me disais en route : *Macte animo, generose puer! sic itur ad astra.*

SCIPION.

Vous avez raison; nous sommes un peu voisins des astres.

M. FRANVAL.

Laissez-donc; vous avez une habitation de petites maîtresses; vous êtes de vrais sybarites; de mon temps les élèves en médecine logeaient encore plus haut. Il est vrai qu'alors on avait de meilleures jambes; mais vois-tu, mon ami Scipion, c'est un temps à passer; à mesure que tu t'élèveras en réputation, tu descendras d'un étage.

SCIPION.

C'est pour cela, mon professeur, que vous êtes maintenant au premier.

M. FRANVAL.

Eh! eh! c'est un compliment qu'il me fait là. Oui, mes amis, je me soutiens tant que je peux; mais dans ce moment-ci, l'ancienne médecine a bien du mal, nous

défendons le terrain *unguibus et rostro*, car il y a de dangereux novateurs.

SCIPION, *à part.*

C'est bon, nous y voilà.

AUGUSTE.

Oui, Scipion nous a conté cela.

M. FRANVAL.

Imaginez-vous que, depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système; eh bien! nous y voilà revenus: l'eau chaude et la saignée, ou, ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne sortent pas de là; c'est le remède à tous les maux: c'est la panacée universelle.

AIR: *Vos maris, en Palestine.*

Mais c'est en vain qu'on clabaude,
La sangsue un jour passera,
Et tous ces marchands d'eau chaude
Ne font, on le voit déjà,
Que de l'eau claire, et voilà!
Dans la rivière leur doctrine
Conduira le corps tout entier;
Et quittant son ancien quartier,
L'Ecole de Médecine
Va venir aux bains Vigier.

SCIPION.

Il me semble cependant, mon professeur, que, dans votre dernière ordonnance, j'ai vu se glisser quelques sangsues.

M. FRANVAL.

Parbleu! il le faut bien; si on ne les employait pas, on aurait l'air, dans le monde, d'un routinier, d'une tête à perruque; voilà comme ils nous traitent.

AUGUSTE.

Eh bien! alors, comment faites-vous?

M. FRANVAL.

A mon cours et à mon hôpital, je fais l'ancienne médecine, parce que c'est la bonne; et dans le monde, quand j'y suis appelé, je fais la nouvelle, parce que les Parisiens ne se croiraient pas guéris s'ils ne l'étaient pas à la mode.

(*Victor va s'asseoir auprès de son tableau, et reste absorbé dans ses réflexions.*)

SCIPION.

Merci, mon professeur, je profiterai de la leçon.

M. FRANVAL.

Et tu feras bien. Dis-moi, comment va M. de la Bernardière, chez qui je t'ai envoyé?

SCIPION.

Un peu mieux, depuis ce matin.

M. FRANVAL.

C'est une fièvre ataxique bien dangereuse, une bonne maladie pour toi, mon garçon; il faut suivre cela avec attention.

SCIPION.

Je vous demande bien pardon, mon professeur, mais je crois que vous vous trompez sur ce malade-là.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que ça veut dire, je me trompe?

SCIPION.

Permettez; non pas sur les effets, mais sur la cause de sa maladie; je l'ai fait parler ce matin, et il me semble que chez lui c'est le moral qui est attaqué; il a quelque chose qui le tourmente, quelque arrière pensée qui l'agite. Aussi je lui ai dit: Mon client, pour que la médecine puisse agir avec effet sur le corps, il faut d'abord que l'ame soit tranquille, et la vôtre ne l'est pas. Il m'a serré la main en me disant: Docteur, vous avez raison! Eh bien! lui ai-je répondu, commençons par là! mettez-vous d'abord en paix avec vous-même, cela vous regarde; pour le reste je m'en charge, et vous jouirez bientôt, comme dit notre professeur, des deux trésors les plus précieux sur la terre: *Mens sana in corpore sano.*

M. FRANVAL.

Tu lui as dit cela? embrasse-moi, mon cher Scipion; je te cède ce malade-là; il est à toi,

Et par droit de conquête, et par droit de naissance.

Voilà un élève digne de moi.

SCIPION.

Merci, mon professeur; je tâcherai de faire honneur à vos principes.

M. FRANVAL, *passant près de la cheminée et s'y asseyant pour se chauffer.*

Comme moi à ton dîner; car il me semble que l'heure approche.

SCIPION, *à part.*

Nous y voilà. J'étais bien étonné qu'il l'eût oublié. (*A Franval.*) Mon professeur, si, en attendant, vous vouliez jeter un coup-d'œil sur ma bibliothèque?

AUGUSTE, *bas à Scipion.*

Ta bibliothèque!

SCIPION, *de même.*

Ces trois livres de médecine qui sont là, sur la planche. (*A part.*) Et Camille qui ne revient pas!

SCÈNE XI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE, SCIPION, FRANVAL, *toujours à la cheminée, et leur tournant le dos.*

CAMILLE, *un panier sous le bras, entrant par la gauche.*

Me voici, me voici; rassurez-vous, j'ai tout ce qu'il me faut.

SCIPION.

Alors, dépêche-toi, (*Montrant son professeur.*) car ce pauvre homme; j'en ai mal à son estomac.

CAMILLE.

Oui; mais il y a en bas une voiture qui vient vous chercher : un grand laquais est descendu, et a demandé le docteur Scipion.

SCIPION.

A-t-il une livrée?

CAMILLE.

Oui, sans doute.

SCIPION.

Dieu! quel honneur ça va me faire dans le quartier.

CAMILLE.

C'est de la part de M. de La Bernar-

dière, qui vous demande. Eh vite! eh vite! (*Elle entre avec son panier par la porte à droite.*)

SCIPION.

M. de La Bernardière, mon meilleur malade! Mon professeur, je vous demande bien pardon.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

SCIPION.

AIR : *des Scythes.*

Pour un moment, cher docteur, je vous quitte.
(*A Auguste.*)
Songe au dîner, dans l'instant je revien.

FRANVAL.

Quoi! tu t'en vas?

SCIPION.

C'est pour une visite.

FRANVAL.

Et le dîner?

SCIPION.

Ah! vous n'y perdrez rien.
Mais vous voyez quel bonheur est le mien :
Une livrée, un superbe équipage,
Un grand laquais qui va me prendre, en bas,
Pour un docteur du premier étage!
Dépêchons-nous pour qu'il ne monte pas...
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

VICTOR, FRANVAL, AUGUSTE.

M. FRANVAL, *se levant et le regardant sortir.*

Voyez-vous, le gaillard, je me reconnais là. Voilà comme j'étais pour ma première maladie un peu importante, j'aurais franchi les escaliers; et il faut ça, parce qu'un malade, je dis un bon malade, ça ne se retrouve pas tous les jours. (*Il passe près de Victor et regarde son tableau.*)

AUGUSTE.

Oui, il faut souvent se dépêcher.

CAMILLE, *sortant de la porte à droite, bas à Auguste.*

Je suis d'une inquiétude; je viens de parler à Ducros; il ne veut rien entendre; et si on ne lui donne le tableau, il va faire saisir.

AUGUSTE, *de même.*

Ah mon dieu! comme ça va arriver; juste au milieu du dîner. (*Haut à Franval en riant.*) Eh bien! vous dites donc?

M. FRANVAL, *qui pendant ce temps a toujours eu l'air de causer avec Victor.*

Je disais que j'ai fait mon chemin et que vous ferez le vôtre; parce que quand

on a de l'ordre, de l'économie, et qu'on n'a pas de dettes...

AUGUSTE, *à part.*

Ça se trouve bien.

M. FRANVAL.

Sur-tout quand on a de la conduite et des mœurs. (*Apercevant Camille qui a passé entre lui et Victor.*) Quelle est cette jeune fille?

AUGUSTE.

C'est elle qui préside à notre petit ménage.

M. FRANVAL.

Quoi! vous avez une gouvernante de cet âge? moi qui en ai renvoyé une de cinquante-cinq ans, parce que cela faisait jaser.

VICTOR.

Non, Camille n'est pas ce que vous croyez; elle est chez elle.

M. FRANVAL, *s'inclinant.*

Ce serait madame votre épouse! combien je suis désolé! Aussi je me disais: Il est impossible que des jeunes gens aussi sages, aussi rangés....

VICTOR.

Vous ne vous trompiez pas, monsieur; nous sommes dignes de votre estime; et cependant, il faut vous l'avouer, Camille...

M. FRANVAL.

Achevez.

CAMILLE.

Est une jeune orpheline, élevée par eux, et qui ne connaît pas sur la terre d'autres parents, ni d'autres amis.

M. FRANVAL.

Qu'entends-je, mes amis! quoi, vous pouvez rester ainsi?

CAMILLE.

Et qui peut s'en offenser, qui peut blâmer mon amitié, ma reconnaissance? ne sont-ce pas mes frères, mon unique famille?

M. FRANVAL.

D'accord, mon enfant. Mais songez donc que le monde...

CAMILLE.

Ce monde dont vous me parlez s'est-il jamais occupé de moi? m'aurait-il secourue? m'aurait-il protégée?

M. FRANVAL.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Mes chers enfants, loin d'être rigoriste,
J'ai pour devise, indulgence et bonté;
C'est malgré moi qu'ici je vous attriste;
Mais je vous dois d'abord la vérité:
L'opinion est un juge suprême
Dont les arrêts veulent être écoutés:
Et les premiers respectez-la vous même,
Si vous voulez en être respectés.

VICTOR.

Oui, Camille, monsieur a raison; ou du moins il n'est qu'un seul moyen de ne pas nous séparer. (*Avec émotion.*) Auguste et Scipion vous aiment tous les deux, et veulent vous prendre pour femme.

CAMILLE, *à part.*

Que dit-il? lui, Victor?

(*On sonne.*)

AUGUSTE.

Ah mon Dieu! c'est Ducros.

M. FRANVAL.

Encore un convive?

AUGUSTE.

Ah! c'est Scipion.

SCÈNE XIII.

CAMILLE, VICTOR, AUGUSTE, M. FRANVAL, SCIPION.

SCIPION, *hors de lui.*

La victoire est à nous; mon cher professeur, mes frères, mes amis, embrassons-nous.

TOUTS.

Qu'y a-t-il donc?

SCIPION.

Embrassons-nous d'abord, je vous le

dirai après. Je viens de chez mon malade.

M. FRANVAL.

Il est sauvé?

SCIPION.

Du tout; mais c'est en bon train, grâce à la confidence qu'il vient de me faire, et qui l'a soulagé plus que toutes les drogues de la Faculté. Ce M. de La Bernardière, cet homme si riche, ce nouveau parvenu, n'est autre que M. Bernard, le beau-frère de notre ancienne voisine, et l'oncle de Camille.

CAMILLE.

Que dites-vous?

SCIPION.

Il ne peut plus vivre sans moi, et m'avait fait appeler. Quand je suis arrivé, il avait la fièvre; il était dans le délire; il demandait pardon à sa sœur qu'il avait repoussée, qu'il avait laissée mourir de misère. Ma vue et mes discours l'ont calmé, lui ont rafraîchi le sang; et il n'a plus maintenant qu'un désir, c'est de revoir sa nièce, de l'adopter, de réparer ses torts. « Docteur, m'a-t-il dit, allez lui annoncer que, si je meurs, elle est ma seule héritière; et que, si j'en reviens, elle a cent mille écus à offrir au mari

qu'elle choisira. — C'est dit, lui ai-je répondu ; là-dessus, dormez tranquille, et dans une heure vous aurez de mes nouvelles. »

CAMILLE, *passant à la droite de Scipion.*

Je ne puis revenir encore de tout ce que j'apprends. Ah! Scipion! que ne vous dois-je pas!

SCIPION.

Ces titres-là ne sont rien, il en est d'autres que vous ignorez.

AUGUSTE.

Elle sait tout; Victor a parlé pour nous.

SCIPION.

Ce cher ami! Eh bien! Camille, prononcez.

VICTOR.

Oui, je vous l'avais promis, et je tiens ma parole. Camille, il faut rompre le silence, prononce entre eux. (*Camille baisse les yeux et se tait. Victor reprend avec chaleur.*) Maintenant la reconnaissance t'en fait une loi; songe que tè voilà riche; à qui de mes deux amis veux-tu donner cette fortune?

CAMILLE.

A vous trois.

VICTOR, *hésitant et détournant les yeux.*

Et ta main?

CAMILLE.

A toi, Victor, si tu la veux.

VICTOR, *se jetant à ses genoux.*

Dieu! qu'ai-je entendu!

TOUTS.

Que dit-elle?

CAMILLE.

Son secret et le mien; car je connaissais depuis long-temps cet amour qu'il espérait nous cacher.

SCIPION, *à Victor.*

AIR : *Ainsi que vous, mademoiselle.*

Quoi! tu l'aimais, sans vouloir nous le dire?

VICTOR.

Je vous dois trop, je voulais m'acquitter.

SCIPION.

Un sacrifice aussi grand doit suffire.

SCIPION ET AUGUSTE, *à Camille, en montrant Victor.*

Oui, c'est lui qui doit l'emporter.

VICTOR, *avec joie.*

Quoi! vous voulez... (*S'arrêtant.*) je sais par ma souffrance,
Ce qu'il en coûte, hélas! à votre cœur,
Et n'ose par reconnaissance,
Vous laisser voir tout mon bonheur.

SCÈNE XIV.

CAMILLE, VICTOR, AUGUSTE, DUCROS, SCIPION, FRANVAL.

DUCROS.

Vous voyez, mes amis, que je suis de parole; et, malgré ce que m'a dit mademoiselle Camille, je viens chercher mon enseigne, ou mes deux cents francs de loyer.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est? vous ne payez pas votre terme?

SCIPION.

Oui, quelquefois, par hasard.

M. FRANVAL.

Voyez-vous les gaillards? ils ne me disaient pas cela; monsieur, je suis leur caution, et j'ai sur moi une quinzaine de louis au service de mes jeunes amis.

SCIPION.

Merci, mon professeur, je vous reconnais bien là. Heureusement pour vous, nous voilà riches, et nous vous le rendrons. (*A Ducros, lui donnant la bourse.*) Tenez, farouche propriétaire, voilà le der-

nier argent que vous recevrez de nous, car demain nous déménageons.

DUCROS.

Vous nous quittez ?

SCIPION.

Oui, mes amis, l'oncle de Camille, notre nouveau protecteur, nous offre chez lui, pour rien, un superbe appartement; et j'ai, sur-le-champ, passé bail sans vous consulter.

DUCROS.

Pour rien !

AUGUSTE.

Oui, monsieur Ducros; voilà un bel exemple à suivre.

DUCROS, *a part.*

Diable! je suis fâché qu'ils s'en aillent, sur-tout à cause de la petite. (*Donnant un papier à Auguste et à Victor.*) Voici la quittance écrite, et signée de ma main.

VICTOR.

Ah mon Dieu! (*Bas à Auguste.*) Dis donc, c'est l'écriture de ce matin, la déclaration anonyme.

DUCROS.

J'espère du moins que j'aurai la pratique de ces messieurs, et sur-tout de madame, pour les bas, les mitaines, et tout ce qui concerne la bonneterie.

VICTOR, *qui a tiré la lettre de sa poche.*

Non pas, nous nous fournirons ailleurs; j'ai accepté votre quittance (*Lui rendant la lettre.*) et vous donne congé.

DUCROS.

Dieu! mon épître de ce matin!

VICTOR.

Que j'aurais dû remettre à madame Ducros.

Mais quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

AUGUSTE.

Allons, mes amis, ne parlons plus d'amour; ne pensons qu'à la gloire, rappelons-nous que nous devons remplacer un jour (*A Victor.*), toi, Girodet, (*A Scipion.*) toi, Marjolin et Dupuytren, et moi, Boïeldieu. Je reprends ma lyre; toi, reprends tes pinceaux, et toi, retourne à tes malades.

M. FRANVAL.

Et tant que je serai là, il n'en manquera pas; car vous êtes de braves jeunes gens, de véritables artistes.

SCIPION, *passant entre Auguste et Victor.*

Mes amis, la fortune nous sourit, le premier pas est fait; nous n'avons plus maintenant qu'à nous élancer dans la carrière; mais, quand nous serons célèbres,

quand notre réputation sera faite, quand touts trois riches et contents, nous nous verrons dans un bel appartement doré, rappelons-nous toujours ces modestes lambris, et les difficultés qui entourèrent nos premiers pas. (*A Victor.*) Et quand un jeune peintre t'apportera sa première esquisse; (*A Auguste.*) quand un jeune musicien te montrera sa première partition, quand un jeune confrère viendra me consulter, encourageons leurs faibles essais; secourons-les de notre amitié, de notre bourse, de nos conseils; et n'oublions jamais que ce qu'il y a pour eux de plus difficile au monde, c'est le premier pas dans la carrière.

VAUDEVILLE.

AIR : *A Gennevilliers.*

VICTOR.

Peines, hasards, misères et souffrance,
Dans les beaux arts, voilà comme on commence;
L'orage cesse
Et le ciel s'éclaircit;
Honneur, richesse,
Voilà comme on finit.

SCIPION.

En commençant, Racine eut une chute,
Souvent, hélas! voilà comme on débute;

Mais le génie
S'élève et s'agrandit ;
Phèdre, Athalie,
Voilà comme on finit.

DUCROS.

D'un romantique à renommée immense,
On prend un tome : à le lire on commence ;
Sur la montagne
Où l'auteur vous conduit,
Le sommeil gagne,
Voilà comme on finit.

AUGUSTE.

On va grand train chez les gens de finance,
Chevaux, landaw, voilà comme on commence ;
Puis, chose unique,
Le landaw vous conduit
Jusqu'en Belgique ;
Voilà comme on finit.

M. FRANVAL.

J'étudiai l'homme dès sa naissance,
Amour, hymen, grâce à vous l'on commence ;
Guerre assassine,
Médecin, érudit,
Et médecine...
Voilà comme on finit.

CAMILLE, *au public.*

Plus d'une pièce avant la fin culbute,
Le cœur tremblant, voilà comme on débute ;
L'ouvrage avance,
Pas de funeste bruit,
De l'indulgence...
Voilà comme on finit.

FIN DE LA MANSARDE DES ARTISTES.

UN DERNIER JOUR
DE FORTUNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 11 novembre 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPATY.

PERSONNAGES.

—

M. DE SAINT-PIERRE.
M.me DE ROSTANGE.
EDMOND DE MORINVAL.
CECILE, servante de l'hôtel garni.
JASMIN, domestique de M. de Saint-Pierre.

—

La scène se passe dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un appartement d' hôtel garni.

UN DERNIER JOUR

DE FORTUNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDMOND, CECILE.

CECILE.

Comment, M. Edmond, c'est vous que je revois!

EDMOND.

Ma chère Cecile, combien j'ai été sensible à ton accueil, et à celui de ta mère. Vous n'avez donc point oublié le nom de vos anciens maîtres?

CECILE.

Qui vous amène à Paris, et que venez-vous faire à l'hôtel des milords?

EDMOND.

Ce qu'on peut faire dans un hôtel garni... m'y loger, si toutefois les appartements ne sont pas trop chers.

CECILE.

Comment, il serait possible !... votre situation...

EDMOND.

Est toujours la même. On dit que la fortune est changeante, je ne m'en aperçois pas. J'étais très-jeune, lorsque mon père quitta la France avec toute sa famille. Les circonstances ne sont plus les mêmes ; j'y rentre enfin ; mais je m'y suis trouvé seul, sans appui, sans famille. Je dirais presque sans amis, si je ne t'avais pas rencontrée.

CECILE.

Et les grands biens qu'avant son départ votre père avait laissés en France ?

EDMOND.

Sur le bruit de notre mort, des parents très-éloignés s'en sont emparés. Depuis vingt-cinq ans, et plus, les débris en ont été dispersés entre un millier de collatéraux ; en quelles mains les retrouver ? Et quand le hasard me les ferait découvrir, il me faudrait, pour les ravoir, soutenir au moins une vingtaine de procès. Et songe donc ! vingt procès ! Il y aurait de quoi me ruiner, si je ne l'étais déjà.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Les gens de loi, dans la plus mince affaire,
Lèvent, dit-on, deux francs sur un écu,
Tu peux alors juger dans cette guerre
Quelle est la part qui revient au vaincu.
Car les plaideurs, qu'un procureur travaille,
Gagnant leur cause à prix d'or et de soins,
Sont des soldats qui du champ de bataille
Sortent vainqueurs avec un bras de moins.

CECILE.

Que voulez-vous donc faire?... Demander une place...

EDMOND.

Du tout, je ne veux rien devoir à personne. Je suis jeune, j'ai de la force, et tant que ce bras-là pourra porter un fusil, je n'aurai pas besoin de solliciter... sois tranquille. Au feu, il y a toujours de la place.

AIR : *A soixante ans.*

Partout ailleurs il faudrait un miracle
Pour parvenir et l'emporter soudain,
A chaque pas s'ouvre un nouvel obstacle,
Mille rivaux vous ferment le chemin.
Et comment garder l'équilibre,
Lorsque chacun vous heurte pour passer,
Mais au combat l'on a beau se presser,
A qui le veut la place est toujours libre,
Et rien, morbleu! n'empêche d'avancer.

Mais, avant de partir, je voulais faire mes adieux à quelqu'un qui demeure ici,

à Paris. Et voilà pourquoi je viens passer quelques jours dans cet hôtel. Apprends-moi d'abord quelles sont les personnes qui l'habitent.

CECILE.

Il y a trois locataires importants : d'abord, au rez-de-chaussée, M. de Walberg, seigneur très-riche, qui joue presque toute la journée, et une partie de la nuit.

EDMOND.

M. de Walberg... j'ai quelque idée de ce nom. Mais, n'importe ; après...

CECILE.

Ici, au-dessus, une soi-disant baronne de Rostange, et sa fille.

EDMOND, *vivement.*

C'est bien cela ! une jeune personne charmante.

CECILE.

La bonté, la douceur même ; vous la connaissez?

EDMOND.

Mais, c'est-à-dire, j'ai entendu parler. Car, pour moi, je connais très-peu...

CECILE.

Non, non, M. Edmond. Cela n'est pas possible, et je vois à votre embarras que vous connaissez beaucoup...

EDMOND.

Eh bien! oui, ma chère Cecile, j'aime Elise, autant qu'il est possible d'aimer. C'est dans le lieu de notre exil que je l'ai rencontrée. Mais comment madame de Rostange se trouve-t-elle à Paris? qu'y fait-elle?

CECILE.

Des visites. Et je ne sais pourquoi elle a loué un appartement dans cet hôtel; car elle demeure habituellement dans une remise, qui toute la journée la promène tour-à-tour dans tous les ministères de la capitale.

EDMOND.

Pourrais-je la voir?

CECILE.

Ce n'est pas aisé.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Pour la rencontrer dans cette ville,
Il faut être leste et bien portant;
Dans sa voiture est son domicile,
On ne peut lui parler qu'en courant.
Au galop, comme il faut qu'elle parte,
La voit-on passer dans le quartier,
C'est au cocher qu'on donne sa carte,
Au lieu de la remettre au portier.

Du reste, on prétend qu'elle voudrait trouver un mari pour sa fille, et peut-

être pour elle-même, si l'occasion s'en présentait; et elle y parviendra, car elle a, dit-on, peu de fortune, mais beaucoup de crédit.

EDMOND.

Tant pis, car je n'en ai guère. Et où trouver des amis, des protecteurs qui puissent me servir auprès d'elle...

CECILE.

Attendez; nous avons ici M. de Saint-Pierre, le troisième locataire; un excellent homme, pour qui madame de Rostange a les plus grands égards.

EDMOND.

Quel est ce M. de Saint-Pierre?

CECILE.

Impossible de vous le dire. On ne lui connaît aucune terre, aucune propriété, et il roule sur l'or. On ne sait ni qui il est, ni d'où il vient, et partout il est recherché, considéré. Enfin, il n'a aucune dignité, n'occupe aucune place, et presque tous les jours on l'invite à dîner en ville.

EDMOND.

Son âge?

CECILE.

Jeune.

EDMOND.

Ses manières?

CECILE.

Pas très-nobles...

EDMOND.

Son caractère?

CECILE.

Un peu bizarre; mais très-généreux, et pas plus de fierté que s'il avait encore sa fortune à faire. Tout le monde l'aime dans l'hôtel; moi, sur-tout, qu'il a comblée de bontés. Il a pris soin de ma mère, il lui a assuré une pension pour le reste de ses jours, et je suis certaine que si je lui parlais en votre faveur...

EDMOND.

Eh! mais... au portrait que tu m'en fais, n'aurait-il pas des vues sur la main d'Elise?

CECILE.

Lui! quelle idée! Mais tenez, je l'entends, voulez-vous que je vous présente?

EDMOND.

Non, viens achever de m'instruire; et, s'il est nécessaire, je saurai tout seul faire connaissance avec lui. (*Il sort avec Cecile.*)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-PIERRE, *sortant de la porte à droite.*

Holà! quelqu'un!... Personne dans mes appartements, ni dans cette antichambre. Mes domestiques seront sans doute sortis; ils ont dit qu'ils avaient ce matin des affaires. (*S'asseyant.*) Eh bien! j'attendrai. Encore si cette petite Cecile était là..... Excellente fille! à qui je ne suis pas indifférent, j'en suis sûr. Eh bien! elle a raison; car moi, de mon côté, il n'y a d'autre inconvénient que ma fortune; et c'est un obstacle que chaque jour je m'applique à faire disparaître. Encore quelques semaines, et nous serons de pair. (*On sonne.*) Hein! qu'est-ce que c'est? Maudite sonnette! elle produit toujours sur moi un effet.

AIR: *du vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Cette sonnette me réveille
Dans tous les rêves que je fais,
Et vient sans cesse à mon oreille
Me rappeler ce que j'étais.
En vain je veux être rebelle
A ses accords désobligeants,
Lorsque je sonne un de mes gens,
Je crois toujours que je m'appelle.

C'est qu'aussi on n'a jamais vu d'aventure comme la mienne ; et si elle ne m'était pas arrivée, je croirais que c'est un conte. Moi, Lapierre, franc original, et garçon sans souci, né sans prétention, dans cette classe estimable de la société, cette classe la plus nombreuse et la plus nécessaire de toutes, celle des valets, je m'y étais fait une réputation méritée ; lorsqu'un beau jour, fatigué d'être heureux, il me prend l'idée d'être riche ; mais, trop paresseux pour travailler, et quoique n'ayant pas un sou, trop honnête homme pour spéculer à la bourse, je mets mes gages à la loterie, et je gagne un quaterne : cinquante mille écus, c'était rond, c'était joli ; mais qu'en faire ?... les placer, il n'y avait pas de quoi rouler carrosse ; les dépenser, impossible en province. M. Lapierre quitte Toulouse, vient s'établir à Paris, prend un appartement superbe dans un hôtel garni, des domestiques dans les petites affiches, et un nom dans le calendrier, qui n'en refuse à personne. Me voilà donc M. de Saint-Pierre ! Voyons, me dis-je alors, puisque cette preuve ne me coûte rien, si la vie d'un maître est plus douce que celle d'un valet, et si le bonheur est plus aisé à rencontrer sous le frac que

sous la livrée; ne nous refusons rien, épuisons tous les plaisirs. Cinquante mille francs par mois; si on ne trouve pas le bonheur à ce prix-là, c'est qu'il n'est pas à vendre. Ma foi, je ne regrette pas mon argent, je me suis amusé.

AIR : *d'Aristippe.*

De Paris j'ai vu les miracles,
De ses plaisirs j'ai goûté les douceurs;
J'ai parcouru tous les spectacles,
J'ai visité les plus brillants traiteurs.
Des amours la joyeuse troupe,
Versait les vins les plus exquis;
Et mes lèvres vidaient la coupe
Que ma main remplissait jadis.

Hein! qui vient là? C'est un de mes domestiques provisoires.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, *regardant Jasmin.*

Ça n'a pas la moindre disposition, et je leur en remontrerais quelquefois si ce n'était le *decorum.* Il est vrai que quand on a exercé soi-même, on est plus difficile qu'un autre.

JASMIN, *d'un air niais.*

Monsieur, ce sont vos lettres et vos journaux, et un petit rouleau.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien! où sont ces lettres et ces journaux? (*Jasmin fouille dans sa poche et les lui donne.*) On les montre, on s'avance. Vois-tu; le corps droit, et on étend la main avec grâce. Monsieur, ce sont vos lettres.

JASMIN, *les lui prenant.*

Je vais recommencer.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh non! ça n'en finirait pas d'aujourd'hui. Laisse-moi. (*Jasmin sort. Saint-Pierre ouvrant la première lettre.*) C'est de M. de Walberg, mon voisin. Que me veut-il? (*Il lit.*) « Je vous envoie, mon cher voisin, les cent louis que je vous dois.» Parbleu, je n'y comptais guère. Un joueur qui paye ses dettes. Qu'est-ce donc qui lui est arrivé? (*Continuant de lire.*) « Vous partagerez ma joie, quand vous saurez que j'ai maintenant cinquante mille livres de rente, qu'on ne peut pas m'ôter. » Il est bien heureux. Comment donc cela? « Je suis allié, mais de très-loin à l'ancienne famille de Morinval, qui depuis longtemps a disparu. Leur fortune, après avoir

passé entre les mains de plusieurs vieux collatéraux qui sont touts morts, est enfin arrivée toute entière entre les miennes. Il y a aujourd'hui ou demain une trentaine d'années, à ce qu'il paraît, que ces biens sont possédés, sans aucune réclamation; ainsi, d'après ce que dit mon avoué, prescription acquise, plus de recours à craindre; vous voyez donc bien que j'ai encore de quoi jouer quelques parties de creps ou d'écarté, etc., etc. » Grand bien lui fasse. Je vois qu'entre ses mains la fortune des Morinval ira encore plus vite que la mienne. Quelle est cette autre lettre?... De madame de Rostange. ma voisine. Elle voulait me donner sa fille par spéculation, je l'ai refusée par délicatesse; et nous n'en sommes pas moins bons amis. (*Lisant.*) Elle a un service à me demander; à la bonne heure, mais qu'elle se dépêche. (*Ouvrant une troisième lettre.*) Ah, ah! ceci vaut mieux; c'est de mon notaire. (*Lisant.*) « Je vous envoie ce que vous me demandez. Ce sont vos derniers mille écus, je n'ai plus d'autre argent. » Comment, il se pourrait!... (*Montrant les trois billets de banque et le rouleau qui est sur la table.*) Voilà tout ce qui me reste. Je ne me croyais pas si

avancé. Je me suis donc amusé plus que je ne croyais. Mais quoiqu'on y soit préparé, cela fait toujours quelque chose.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

N'ayant plus rien, sachons dans ma détresse
Etre philosophe en effet ;
C'est un fardeau que la richesse,
Mais un fardeau que l'on quitte à regret.
Fortune, amour, sont les mépris du sage,
Contre leurs fers chacun est révolté :
Et le captif dont on rompt l'esclavage,
En soupirant reprend sa liberté.

Allons, allons, chassons ces idées-là. Oui, M. Lapierre, il faut prendre gaîment son parti, et plier bagage. En payant les menus frais, les gages de mes domestiques, une petite gratification, je vais me trouver comme eux sur le pavé. Heureusement, ils ont de l'amitié pour moi, ils m'aideront à trouver quelque bonne place; ou plutôt, pourquoi ne la chercherais-je pas moi-même? je suis en assez belle position pour cela. Pendant ces trois mois, j'ai été reçu dans les premiers salons de la capitale. Voyons parmi mes amis intimes, quel est l'heureux mortel à qui je voudrais me donner. Eh, parbleu! M. de Walberg, dont je lisais tout-à-l'heure la lettre. Il a cinquante mille livres de rente;

et puis valet d'un joueur, c'est une belle condition.

« Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.»

Ah, ah! c'est toi, Cecile!

SCÈNE IV.

M. De Saint-Pierre, Cecile.

CECILE.

Oui, monsieur, je vous apporte votre déjeuner.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Allons, laissons-nous servir encore aujourd'hui; mais demain je me déclare; car une fortune, c'est gênant pour faire la cour à une fille qui n'en a pas. (*Haut.*) Il me semble que tu viens bien tard aujourd'hui.

CECILE.

C'est que vous ne savez pas... Il vient d'y avoir une scène dans l'hôtel. Ce M. de Walberg, qui n'a pas votre bonté, votre patience, vient de tomber à coups de canne, sur George, son cocher, qui l'avait fait attendre deux minutes.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que tu me

dis donc là ? Il bat donc ses gens !...

CECILE.

Oui, monsieur. Encore hier, son jockey, à grands coups de cravache..... Il paye bien, mais il frappe encore mieux.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bon à savoir. Je suis bien son serviteur. (*A part.*) Mais pour son domestique, c'est autre chose. (*Arrangeant de l'or dans un papier.*) Tiens, Cecile, porte ceci au maître de l'hôtel. C'est le compte du mois. Attends donc, attends donc, je n'ai pas l'habitude d'oublier la fille. Voilà pour toi.

CECILE.

La, encore des pièces d'or! Mon Dieu, monsieur, je n'ose pas vous refuser; et je ne sais comment vous dire...

M. DE SAINT-PIERRE, *tout en déjeunant.*

Qu'est-ce que c'est ?

CECILE.

C'est que, presque tous les jours, sur les mémoires que je vous apporte, vous m'en donnez autant. Et ma mère, qui doit déjà tant à vos bontés, dit que ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE, *de même.*

Et pourquoi ?

CECILE.

Je n'en sais rien; mais, ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah, ah! j'entends. Tu la préviendras de ma part qu'elle ne sait ce qu'elle dit.

AIR : *des Amazones.*

De tout l'argent qu'à pleines mains je jette,
Celui-là seul est placé comme il faut.
(*A part.*)
Quand chaque jour se vidait ma cassette,
En la voyant, je disais aussitôt :
« Au but fatal j'arriverai bientôt;
« Oui, du naufrage, hélas! que je redoute,
« Ne pouvant être préservé,
« Faisons du moins un peu de bien en route,
« C'est toujours cela de sauvé. »

(*Haut.*) Ainsi prends toujours.

CECILE.

Mais, monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien! ne fût-ce que pour moi, vois-tu, Cecile, il faut de l'ordre, de l'économie; il faut mettre de côté. Quand tu seras riche, tu prendras un époux, tu choisiras toi-même. (*A part.*) Nous verrons si elle pense à moi.

CECILE.

Mais, monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE, *s'éloignant, et changeant de ton.*

C'est bon, c'est bon. On vient de ce côté. (*Montrant la table où est le déjeu-*

ner.) Débarrasse-moi de tout cela, et va-t'en.

CECILE, *à part.*

La, c'est madame de Rostange : et moi qui n'ai pas seulement eu le temps de lui parler de M. Edmond. (*Elle sort.*)

M. DE SAINT-PIERRE.

Ma chère voisine ! qu'elle soit la bien venue (*A part.*) C'est peut-être le ciel qui me l'envoie. Une dame qui a du crédit... Je vais sans doute trouver là ce que je cherche.

SCÈNE V.

M. DE SAINT-PIERRE, MADAME DE ROSTANGE.

MADAME DE ROSTANGE.

M. de Saint-Pierre va me regarder comme bien indiscrète, de le déranger de si bonne heure.

M. DE SAINT-PIERRE.

Du tout, madame, il faut que je m'habitue à me lever matin.

MADAME DE ROSTANGE.

Vous avez reçu de moi, un petit mot, qui vous prévenait d'un service que je voulais vous demander.

M. DE SAINT-PIERRE.

Parlez, et je suis à vos ordres. Je vous prie de croire que je suis tout-à-fait disponible.

MADAME DE ROSTANGE.

Vous êtes mille fois trop bon ! J'espère obtenir aujourd'hui la place que je sollicite depuis si long-temps. Il me serait facile alors de marier ma fille, et peut-être moi-même, par la suite. Je suis libre ; jeune encore...

M. DE SAINT-PIERRE, *galamment.*

Je suis garant qu'il se présenterait plus d'un prétendant.

MADAME DE ROSTANGE, *minaudant.*

Vous croyez. Enfin, mon cher voisin, j'ai, ce matin, des visites, des courses à faire, et si vous vouliez me prêter pour aujourd'hui, votre voiture et vos gens.

M. DE SAINT-PIERRE.

Quoi ! vraiment, vous avez besoin, pour aujourd'hui. Comme c'est heureux. Holà ! quelqu'un. Que l'on mette les chevaux ! Je suis désolé de ne pas vous conduire moi-même ; mais, demain, si vous voulez... demain c'est possible !

MADAME DE ROSTANGE.

Je vous reconnais à cette galanterie vraiment française.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous n'avez donc pas votre remise.

MADAME DE ROSTANGE.

Non; il n'est pas venu aujourd'hui, non plus que mes gens. Ils sont touts d'une insolence... A les entendre, il faudrait toujours être la bourse à la main, et tous les mois arrêter bourgeoisement leur compte.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Je n'ai jamais, dans ma jeunesse,
Vu les laquais exiger de l'argent;
Les miens, qui n'ont nulle délicatesse,
En demandent à chaque instant.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ils demandent?

MADAME DE ROSTANGE.

Oui, sur mon ame.

M. DE SAINT-PIERRE.

On ne saurait les en gronder,
Sur-tout dans ce siècle, madame,
Où tant de gens prennent sans demander.

MADAME DE ROSTANGE.

N'importe, je leur ai appris à vivre.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

En les faisant mourir de faim. Ah! elle est fière et paye mal. C'est bon à savoir. (*Haut.*) Voulez-vous permettre, madame.

Je crois que votre voiture est prête. (*Il la conduit jusqu'à la porte.*) Encore une, à qui je donne congé. Nous ne ferons pas affaire ensemble.

SCÈNE VI.

M. De Saint-Pierre, *seul.*

Ai-je bien fait d'aller aux informations? Deux jolies conditions que j'aurais eues là. Voyons donc, avant tout, à bien arrêter mon plan, et à fixer les conditions nécessaires dans un maître. D'abord, qu'il soit riche, c'est indispensable; *secundo*, qu'il soit jeune. Les vieillards sont trop exigeants. *Tertio*, qu'il ait une place, parce que ces maîtres qui n'ont rien à faire donnent trop d'occupation à leurs domestiques; ils sont toujours chez eux à surveiller. *Quarto*, enfin, qu'il soit marié, parce que chez les garçons, on a trop de mal. Les duels, les créanciers, les amis intimes; sans compter le chapitre des intrigues à parties doubles. C'est à ne pas y tenir. Tout cela est très-difficile à rencontrer! Hein! qui vient là?

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

EDMOND, *entrant.*

M. de Saint-Pierre...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi-même. (*Le regardant.*) Voilà un jeune homme qui a de fort belles manières.

EDMOND, *à part, pendant que M. de Saint-Pierre l'examine.*

Pendant que madame de Rostange était sortie, je viens de voir Elise; d'après ce qu'elle m'a dit, il n'y a plus de doute, on a des vues sur M. de Saint-Pierre, et je saurai bien le forcer à s'expliquer. (*Haut.*) Monsieur, le motif qui m'amène va vous paraître...

M. DE SAINT-PIERRE, *d'un air aimable.*

Fort agréable, puisqu'il me procure l'avantage de vous recevoir. Mais je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi. Holà, quelqu'un! Des siéges.

EDMOND.

Du tout, monsieur, ce n'est pas la peine de déranger vos gens pour si peu de chose.

M. DE SAINT-PIERRE, *allant chercher deux fauteuils.*

Vous avez raison, quand on peut se servir soi-même. (*Le regardant avec affection.*) Ce jeune homme a quelque chose qui prévient en sa faveur. (*Le forçant à s'asseoir.*) Asseyez-vous donc, je vous prie. Eh bien, monsieur...

EDMOND.

Eh bien, monsieur... (*A part.*) Avec ses politesses, il m'a tout déconcerté; et je ne sais comment m'y prendre. (*Haut.*) Monsieur, je suis lié depuis long-temps avec la famille de madame de Rostange; et sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai à ce sujet une demande à vous faire.

M. DE SAINT-PIERRE.

A moi, une demande?

EDMOND.

Oui, une question, sur laquelle je vous prierai de vouloir bien me satisfaire.

M. DE SAINT-PIERRE.

Avec grand plaisir; mais à charge de revanche. Puisque vous m'interrogez, il doit m'être permis d'en faire autant; et si je réponds à vos questions, vous devez répondre aux miennes.

EDMOND.

Qu'à cela ne tienne, monsieur, je suis

prêt à vous contenter sur tous les points.

M. DE SAINT-PIERRE.

D'abord, quel âge avez-vous?

EDMOND.

Il me semble qu'il n'est pas nécessaire...

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, monsieur; plus que vous ne croyez, moi j'y tiens!

EDMOND.

Vingt-huit ans.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Vingt-huit ans, c'est bien. Bon âge! Voilà ce que je cherche. (*Haut.*) Vous êtes d'une bonne famille!

EDMOND.

Mon père était comte et lieutenant-général.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant mieux. Et, dites-moi, n'auriez-vous pas par hazard des dettes, des créanciers?

EDMOND.

Monsieur!... de pareilles questions...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous étonnent, je le sais; mais quand vous en connaîtrez le motif... D'ailleurs, vous serez libre tout-à-l'heure de m'interroger à votre tour, sur tout ce qu'il vous plaira. Moi, je ne crains pas les informations.

EDMOND, *souriant à part.*

Allons, Cecile avait raison, c'est un original de la première force. (*Haut.*) Eh bien! monsieur, puisque vous prenez intérêt à mes affaires, je vous déclare que je n'ai ni dettes, ni créanciers; et que j'espère bien n'en avoir jamais.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

De la conduite, de l'ordre, c'est très-bien. (*Haut.*) Vous me semblez d'un caractère aimable et facile. Mais, est-ce que quelquefois vous ne vous mettez pas en colère?

EDMOND, *souriant.*

Convenez que si j'y étais sujet, j'aurais ici une belle occasion. Car toutes ces demandes, que depuis une heure j'ai la patience d'écouter.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est juste, et je n'en veux pas d'autres preuves. (*A part.*) Voilà l'homme qu'il me faut. (*Haut.*) Je parie que vos domestiques ont dû toujours être très-heureux avec vous.

EDMOND.

S'il en avait été autrement, nous aurions été bien ingrats; nous avons trouvé en eux, pendant notre exil, tant de zèle, tant de dévoûment. En pareil cas, monsieur, un domestique est un ami.

M. DE SAINT-PIERRE, *avec attendrissement.*

Cela suffit, monsieur. (*Ils se lèvent.*) Vous avez en moi un ami, et désormais je vous suis attaché.

EDMOND.

Comment, monsieur, ai-je pu mériter?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous ne me connaissez pas! Je peux vous rendre plus de services qu'un autre. Et pour commencer, il faut que je vous donne un domestique de ma main. Ce n'est pas pour me vanter, mais vous trouveriez difficilement un meilleur sujet.

EDMOND.

Je vous remercie, monsieur, de vos bontés, et sur-tout du domestique que vous voulez bien m'offrir; mais ma fortune ne me permet plus d'en avoir.

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment! il serait possible.

EDMOND.

Oui, monsieur, je n'ai rien, et n'en rougis pas. Après l'explication que je voulais avoir avec vous, mon intention était de m'engager, et de me faire soldat...

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Est-ce jouer de malheur! je n'en rencontre qu'un qui me convienne; je ne trouve qu'un seul homme qui soit digne

d'être maître, et il n'a pas de domestiques! Ça m'est égal; j'y mettrai de l'obstination, et nous verrons... (*Haut.*) Non, monsieur, il ne faut pas que cela vous décourage. Qu'est-ce qui vous manque? une fortune! Eh, mon dieu! ce n'est pas si difficile à acquérir. Il y a tant de moyens... Le hasard, l'intrigue, et quelquefois même le mérite... Ne suis-je pas là, d'ailleurs?

EDMOND.

Comment! vous daigneriez?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, jeune homme. Je serai votre guide, votre protecteur, en attendant mieux.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous l'expliquerai plus tard. Mettez-moi d'abord au fait de votre position.

EDMOND.

Ce ne sera pas long... J'ai été riche, je ne le suis plus.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je connais ça. Tout le monde en est là.

EDMOND.

Mon père, le comte de Morinval, a quitté la France, il y a une trentaine d'années.

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment! Que dites-vous là? Vous êtes

le fils..... l'héritier direct des comtes de Morinval?

EDMOND.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, *courant à la table.*

Cette lettre... Oui... c'est bien cela... Ah! mon Dieu! s'il était encore temps.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Rien; car je ne veux pas vous donner de fausse joie; mais, cependant...

AIR: *De Marianne.*

Si le sort comble mon attente,
Je puis vous rendre, à l'impromptu,
Cinquante mille francs de rente,
Et, faute d'autre revenu,
C'est toujours çà,
Mais jusque là,
Entre nous deux gardons ce secret-là.

EDMOND.

Que dites-vous? il se pourrait...
Un tel trésor soudain me reviendrait?

M. DE SAINT-PIERRE.

Et pourquoi pas! chacun l'éprouve,
En fait de fortune, à présent,
A chaque instant,
On en perd tant,
Qu'il faut bien qu'il s'en trouve.

EDMOND.

Mais daignez au moins m'expliquer ce mystère.

M. DE SAINT-PIERRE, *écrivant.*

Mon avoué s'en chargera. Je vous adresse à lui. Un habile homme. Si la prescription n'est pas encore acquise, il suffira, je crois, d'une seule signification, et je le connais, il en fera plutôt deux qu'une. Holà! quelqu'un.

EDMOND.

En vérité, je ne sais si je dors, ou si je veille.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, *écrivant toujours.*

J'ai prêté mon landau à madame de Rostange, et je ne peux vous offrir que mon cabriolet. C'est la voiture des gens d'affaires. (*A Jasmin.*) Vite, mettez mon cheval bai. (*Jasmin sort.*) (*A Edmond.*) Vous en serez content. Je dois le vendre demain à un agent de change. Une lieue en cinq minutes... un vrai trésor, surtout pour ces messieurs qui font leur fortune à la course.

SCÈNE IX.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, *qui a achevé sa lettre.*

Ah ça, pendant qu'on attelle, nous avons quelques minutes à nous. Causons un peu de nos affaires! jusqu'ici, cela se présente bien. (*Comptant sur ses doigts.*) Vingt-huit ans... un charmant caractère, cinquante mille livres de rente, cela commence à prendre tournure; mais cela ne suffit pas!... Etes-vous marié?

EDMOND.

Non, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant pis... Il faut vous marier, ça m'est nécessaire...

EDMOND, *étonné.*

Comment!...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est nécessaire au plan de bonheur que j'ai formé pour vous, et je vous marierai... (*A part.*) C'est une des conditions *sine qua non.*

EDMOND.

Comment ai-je pu mériter cette généreuse protection?

M. DE SAINT-PIERRE, *sans l'écouter.*

Voyons, que vais-je lui donner?... C'est très-difficile!... Vous ne seriez pas amoureux par hasard?... ça nous aiderait un peu.

EDMOND, *à part.*

Grands dieux! (*Haut.*) Après ce que je vous dois, monsieur, je ne sais comment vous avouer que j'aime Elise de Rostange, et que la crainte de vous avoir pour rival...

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, votre rival!... On me l'avait proposée en mariage, c'est vrai... Mais dès qu'elle vous convient.

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Quoi! malgré sa mère qui me refuse...

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle consentira. Encourager des inclinations mutuelles, fléchir des parents, unir des enfants... c'est de mon emploi, et cela va m'y remettre, pourvu toutefois que vous me répondiez du caractère de la prétendue; car pour moi c'est le principal.

EDMOND.

C'est la bonté, la douceur même.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle n'a pas de caprices?

EDMOND.

Jamais.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle ne fait pas de scènes à ses gens?

EDMOND.

Quelle idée!

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous demande cela... ce n'est pas pour moi, c'est pour cette pauvre Cecile, une petite fille charmante que je compte vous présenter comme femme de chambre.

EDMOND.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Parlez, commandez, je vous prie;
Pouvoir vous payer de retour
Est le seul espoir de ma vie,
Oui, monsieur, croyez dès ce jour
A mon respect, à ma tendresse;
Car je veux, je le dis tout haut,
A vos ordres être sans cesse.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Voilà le maître qu'il me faut.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; JASMIN.

JASMIN.

Le cabriolet de monsieur est prêt.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille! courez chez votre avoué...

(*Il prend sur la table le chapeau d'Edmond, et le lui donne. Edmond se dispose à sortir, Saint-Pierre l'arrêtant.*) Un mot encore... (*Comptant sur ses doigts.*) Je savais bien que j'oubliais quelque chose... Avez-vous une place?

EDMOND.

Non, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Il faudra donc que je vous en aie une. (*A part.*) Allons, c'est un maître qui est entièrement à faire. (*Haut.*) Partez, songez à votre fortune... je vais ici m'occuper de votre femme, et de votre place.

(*Edmond sort en courant.*)

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

JASMIN.

Madame de Rostange vient de rentrer dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille... commençons par elle.

JASMIN.

Il faut qu'elle ait été au galop; car vos chevaux sont en nage.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je crois bien : elle aura, comme de coutume, couru tous les ministères ; et mes chevaux qui n'ont pas l'habitude de solliciter... (*A Jasmin.*) C'est elle, va-t'en, mais ne t'éloigne pas; j'aurai besoin de toi.

(*Jasmin sort.*)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-PIERRE, MADAME DE ROSTANGE.

MADAME DE ROSTANGE.

Ah ! mon cher voisin, que je vous fasse part de mon bonheur. Je sais l'intérêt que vous nous portez... apprenez donc que je marie ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Que dites-vous ? Ce n'est sans doute qu'un projet.

MADAME DE ROSTANGE.

Non c'est arrêté, c'est convenu. Je n'avais pas de fortune à donner; mais une place est une dot. Et en faveur des services que mon mari a rendus, on m'accorde pour mon gendre le poste le plus honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Cela se trouve bien. (*Haut.*) Je m'en

réjouis comme vous..... mais ce gendre n'est pas encore choisi.

MADAME DE ROSTANGE.

Si vraiment... un arrière-cousin du ministre... Comme je vous le disais, tout est d'accord ; il a ma parole..... j'ai la sienne; et nous n'attendions plus que ce brevet qu'on vient enfin de m'accorder, et que je vais lui expédier.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Morbleu!... c'est fait de nous.

MADAME DE ROSTANGE.

Eh bien!... qu'avez-vous donc! D'où vient ce trouble, cette émotion?

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, madame!... c'est de surprise, et de satisfaction... pour vous, du moins.

MADAME DE ROSTANGE.

Je crois bien..... un arrière cousin du ministre. (*S'approchant de la table.*) Vous avez là des enveloppes... un cachet... Je vous demanderai la permission...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est trop d'honneur que vous me faites... (*Pendant que madame de Rostange arrange une enveloppe.*) Eh bien! à la première attaque me voilà dérouté..... et je ne sais plus que dire... Morbleu! Lapierre, tu t'es rouillé dans la prospérité...

Pas une idée, pas une ruse... Et tu veux remonter valet-de-chambre ?

MADAME DE ROSTANGE.

Vous n'auriez pas là un de vos gens ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, madame..... Mais avant d'adresser le paquet à monsieur l'arrière-cousin du ministre, j'aurais voulu obtenir de vous un instant d'audience... Vous comprenez sans que je vous le dise que ce mariage me contrarie beaucoup.

MADAME DE ROSTANGE.

Et pourquoi ?... Il ne tenait qu'à vous d'épouser ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, sans doute.

MADAME DE ROSTANGE.

N'avez-vous pas refusé l'alliance que je vous proposais ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne dis pas non...

MADAME DE ROSTANGE.

Alors, quel motif pouvez-vous avoir ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Quel motif?... (*A part.*) Ah, mon Dieu! il n'y a pas d'autre moyen... En bon serviteur, il faut ici se dévouer. (*Haut.*) Vous me demandez les motifs de mon refus?... Tout autre que vous, madame,

les connaîtrait déjà ; mais votre sévérité vous empêche de les deviner, et votre modestie de les apprécier.

MADAME DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je serais déjà votre gendre, si vous-même ne vous y étiez opposée.

MADAME DE ROSTANGE.

Moi, monsieur ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, madame; quelque étonnants qu'ils puissent vous paraître, tels sont les sentiments que je n'ai jamais osé vous déclarer... L'amour ne s'est jamais présenté à moi paré des illusions de la jeunesse... je l'ai toujours vu sage, estimable, raisonnable, enfin tel que je vous vois. Je n'ai point rêvé la tendresse, je l'ai spéculée.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Sensible amant, capitaliste sage,
Mon cœur, mes biens veulent un guide sûr,
Et je préfère aux roses du jeune âge
  Les fruits heureux de l'âge mûr.
Doublant mes fonds, chaque année à ma caisse
Ajoute encor des revenus nouveaux,
  Et le temps fait sur ma tendresse
Le même effet que sur mes capitaux.

MADAME DE ROSTANGE.

Comment ! monsieur, il se pourrait !

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, madame, tels étaient mes projets; et je songeais à les réaliser, lorsque ce fatal mariage est venu détruire à jamais toutes les combinaisons de mon amour.

MADAME DE ROSTANGE.

Et pourquoi donc, monsieur ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous comprenez, madame, qu'à mon âge, me dévouant par goût à l'état de beau-père, je tiendrais à l'exercer avec tout l'agrément dont il est susceptible, ce qui n'arriverait certainement pas si j'avais pour gendre un arrière-cousin du ministre, que je ne connaîtrai pas, et qui ne sera obligé envers moi à aucun égard... Si au contraire, l'époux de votre fille avait été choisi par moi... s'il me devait tout..... s'il me regardait comme son père... comme son bienfaiteur... si en un mot vous aviez agréé le jeune homme que j'avais en vue...

MADAME DE ROSTANGE.

Comment, monsieur, vous y aviez pensé ?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Voilà quinze jours que je m'en occupe;

et j'avais pris parmi ce qu'il y avait de mieux... M. le comte Edmond de Morinval, le dernier héritier de la famille de ce nom.

MADAME DE ROSTANGE.

M. Edmond, qui est ruiné, et qui n'a rien !

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui... mais moi, je lui donne cinquante mille livres de rente.

MADAME DE ROSTANGE.

Il se pourrait !

M. DE SAINT-PIERRE.

En signant le contrat.

MADAME DE ROSTANGE, *étonnée.*

Vous lui donnez cinquante mille livres de rente !... Et que vous reste-t-il donc ?

M. DE SAINT-PIERRE, *souriant.*

Là dessus, soyez tranquille.... Mais je vous en ai prévenue, le véritable amour ne fait pas de phrase..... il ne procède que par articles. Accordez à Edmond de Morinval, 1° la main de votre fille ; 2° la place que vous avez obtenue, et dans huit jours nous faisons deux noces..... Qu'en dites-vous ?

MADAME DE ROSTANGE.

Certainement..... je sacrifierai tout au bonheur de ma fille... mais permettez :

je vais rompre avec l'arrière-cousin du ministre... donner à un autre une place qui lui était destinée, et qu'il m'avait un peu aidée à solliciter... Voilà ce qu'il y a de sûr, et de positif : les mariages dont vous me parlez le sont-ils autant?... Qui m'en répondra ?

M. DE SAINT-PIERRE.

J'entends... Vous me demandez des garanties ?...

MADAME DE ROSTANGE.

Non pas... mais enfin...

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous dis que nos cœurs s'entendent, et qu'ils sont nés l'un pour l'autre... La sympathie du calcul !..... Comment donc vous rassurer sur mes sentiments?... Les dédits... sont d'anciens moyens qui n'ont plus cours à présent; mais les billets au porteur sont toujours de mode... (*Se mettant à la table et écrivant.*) et le style de celui-ci est d'une précision qui ne laisse aucun doute. « Fin septembre prochain, je paierai à madame de Rostange, ou à son ordre, la somme de 60,000 fr., valeur reçue, si à cette époque, je ne suis pas son mari. »

MADAME DE ROSTANGE.

Fi donc !... ce n'est pas cela que j'exi-

geais ; mais vous le voulez..... Je rentre chez moi... j'envoie au cousin du ministre son congé, et à M. Edmond notre consentement. (*Elle sort.*)

M. DE SAINT-PIERRE, *la reconduisant.*

A merveille..... Voilà déjà mon maître marié, et placé... ce n'est pas sans peine... Et pour ma rentrée dans l'emploi, j'ai eu affaire à forte partie..... D'autant qu'il fallait brusquer les évènements; car, ce soir, adieu ma fortune... et par suite mon crédit... C'est donc ce soir... (*Appelant.*) Jasmin... C'est ce soir que mon règne finit avec le trimestre... Ah! Jasmin.

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, *à Jasmin qui entre.*

Tu diras à mes gens de ne pas aller dîner en ville, comme cela leur arrive quelquefois..... J'ai besoin d'eux aujourd'hui... Entends-tu... d'eux touts... depuis le jockey jusqu'à toi... le valet de chambre.

JASMIN.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu commanderas en même temps à

mon maître-d'hôtel un dîner délicat, et solide, à cause des convives que j'attends... Une douzaine de couverts; et sur-tout, qu'il ait soin de me dépenser cinquante louis... pas un de plus... pas un de moins.

JASMIN.

Oui, monsieur... Y aura-t-il des invitations à envoyer?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute... mais ce ne sera pas loin. (*Il lui parle bas à l'oreille.*)

JASMIN, *d'un air honteux.*

Comment, monsieur, il serait possible!

AIR: *Quand l'amour naquit à Cythère.*

De vos bontés, de cet honneur extrême,
Je suis confus, et je n'en reviens pas;
Quoi! vous voulez, monsieur, aujourd'hui même...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous voir assis à ce repas.

JASMIN.

Qui, nous... siéger à cette place auguste!
Nous qui toujours, par état, par devoir,
Sommes debout...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est pour ça qu'il est juste
Qu'un jour au moins vous puissiez vous asseoir.

JASMIN.

C'est égal, monsieur, nous n'oserons jamais.... Je ne suis pas assez heureux... pour une pareille faveur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu n'es pas heureux!... toi, Jasmin! toi, un valet de chambre... Diable! j'en connais bien qui voudraient être à ta place... Ta condition n'est-elle pas souvent préférable à celle des maîtres?..... Qu'as-tu besoin de t'occuper de tes affaires, ou de t'inquiéter de ton sort?... tu laisses ce soin au grand seigneur qui t'a pris à son service. En voyant le mal qu'il se donne pour augmenter sa fortune, tu crois peut-être que c'est pour lui qu'il travaille; du tout... c'est pour toi... c'est pour te nourrir, pour te loger, pour te payer tes gages... Il est ton véritable intendant... Car cette table exquise dont il est si fier, tu en jouis aussi bien que lui... quoique à des heures différentes, si tu restes... Tu habites comme lui un hôtel, ou un palais... Si tu sors, toujours en voiture... en seconde ligne, il est vrai, mais qu'importe? Douce indépendance, aimable oisiveté, premiers trésors de l'homme, on ne vous trouve que sous la livrée... et qui ne sait pas vous apprécier, n'est pas digne de vous posséder... Mais qui vient là? c'est mon jeune protégé. (*A Jasmin.*) Va vite exécuter mes ordres.

(*Jasmin sort.*)

SCÈNE XIV.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, *à Edmond.*

Eh! arrivez donc, mon cher... Comment cela va-t-il?... J'étais d'une inquiétude...

EDMOND.

Ah! monsieur, comment vous prouver ma reconnaissance... Après avoir lu votre billet, votre homme d'affaires a pris sur-le-champ toutes les mesures nécessaires. Il était temps... car c'est demain que le délai expire...

AIR : *du vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Grâce à vous, grâce à lui, je puis
Tout recouvrer, sans qu'il m'en coûte.
Quel honnête homme! dans Paris
En est-il comme lui?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute.
Oui, des avoués sans défaut,
D'une probité scrupuleuse,
On peut en trouver... il ne faut
Qu'avoir la main heureuse.

EDMOND.

Par exemple, il m'a demandé sur-le-champ ma clientelle pour l'avenir... Vous devinez ma réponse... En même temps ce

brave homme avait un domestique... un excellent sujet...

M. DE SAINT-PIERRE.

Hein!... qu'est-ce que vous me dites là?

EDMOND.

Il désirait le placer auprès d'un homme riche, en qualité de valet de chambre... Il me l'a proposé...

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah, mon dieu!

EDMOND.

Et vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous avez accepté?...

EDMOND.

Certainement, et en le remerciant encore... Mais qu'avez-vous donc?... et d'où vient le trouble où je vous vois?

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Nos affaires allaient si bien jusque là... Il ne fallait pas moins qu'un avoué pour les embrouiller... (*Haut.*) Malheureux jeune homme... qu'avez-vous fait?

EDMOND.

Quelle faute ai-je donc commise?

M. DE SAINT-PIERRE.

La plus grande de toutes!... Vous ne savez donc pas que dans la situation où

vous êtes, le choix d'un domestique est pour vous de la dernière importance, que votre sort en dépendait...

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que la main puissante qui vous protégeait se voit forcée de vous abandonner... que le cours de vos prospérités va soudain s'arrêter, et que vous n'avez plus maintenant que des malheurs à attendre.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; CECILE.

CECILE.

Ah! monsieur Edmond, venez à notre aide, mademoiselle Elise se désole... elle dit qu'elle ne pourra pas y survivre.

EDMOND.

Qu'y a-t-il donc?

CECILE.

Sa mère, avant de repartir, est passée chez elle, et lui a déclaré que ce soir même elle serait mariée, et qu'il fallait obéir.

EDMOND.

Ah! mon dieu... que faire?... quel parti

prendre? (*A Saint-Pierre.*) Vit-on jamais un malheur pareil au mien?

M. DE SAINT-PIERRE, *froidement.*

Je vous l'avais dit... cela commence.

EDMOND.

Ah! monsieur...! ah! mon protecteur, ne m'abandonnez pas.

CECILE.

Hélas! oui... ils n'ont plus d'espoir qu'en vous.

EDMOND.

Encore ce dernier service.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne peux plus vous en rendre... Il y a une demi-heure, je n'aurais pas hésité... c'était mon devoir... Mais à présent, cela ne me regarde plus... et c'est à un autre à prendre ce soin.

EDMOND.

Toute votre conduite envers moi, l'amitié que vous m'avez témoignée, le courroux que vous me faites paraître, tout me semble inexplicable!... Vous aurais-je offensé sans le vouloir? parlez, je suis prêt à réparer mes torts... à vous obéir en tout.

M. DE SAINT-PIERRE.

Bien vrai?

EDMOND.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien... Vous épouserez votre Elise.

EDMOND, *se jetant à ses pieds.*

Ah! monsieur! comment reconnaître...

M. DE SAINT-PIERRE, *faisant ses efforts pour le relever.*

Du tout... ce n'est plus ça!... je ne veux pas que vous soyez ainsi... Je veux absolument que vous vous releviez... c'est ma première condition. (*Edmond se relève.*) La seconde, c'est que vous renverrez à votre avoué son valet de chambre, et que vous n'en prendrez un que de ma main.

EDMOND.

Je vous le jure.

M. DE SAINT-PIERRE.

A ce prix-là j'oublie tout, et la fortune va de nouveau vous protéger.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; JASMIN.

JASMIN.

C'est un paquet qui est adressé à M. de Saint-Pierre, pour remettre à M. le comte de Morinval.

M. DE SAINT-PIERRE, *montrant Edmond.*

Donnez à monsieur.

EDMOND, *décachetant la lettre.*

Une lettre de madame de Rostange, et une autre du ministre... O ciel! il serait possible! à moi une place aussi belle... aussi honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, *froidement.*

Je vous l'avais annoncé... voilà que cela reprend.

EDMOND.

Grand dieu! ce n'est rien encore... une lettre de madame de Rostange... elle m'accorde la main de sa fille... (*A Saint-Pierre.*) Ah! vous êtes mon sauveur, mon dieu tutélaire.

M. DE SAINT-PIERRE, *lui montrant la lettre.*

Prenez garde..... il y a peut-être quelques conditions qui ne vous plairont pas autant.

EDMOND, *reprenant la lettre.*

Oui, madame de Rostange se marie elle-même... et elle exige pour condition que j'obtienne aussi l'agrément de mon futur beau-père?... Quel peut être ce beau-père?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans l'évènement, car c'est un beau-père qui ne vous convient pas du tout, et dont la présence pourrait tout renverser... Il faut

maintenant nous entendre pour vous en débarrasser... Cela dépend de vous.

EDMOND.

Et comment?

M. DE SAINT-PIERRE.

Madame de Rostange le croit riche... dites-lui hardiment qu'il ne l'est plus..... Elle le prend pour un homme de qualité... apprenez que c'est un homme de rien, qui a fait fortune en un jour, et l'a mangée en trois mois... Enfin, s'il faut vous le dire... il a autrefois porté la livrée... Moi, qui vous parle, je l'ai vu!...

EDMOND.

O Ciel!

AIR : *de Partie carrée.*

Mais, monsieur, sur un fait semblable,
Pour engager son honneur et sa foi,
Il faut avoir la preuve irrécusable;
Qui donc ici la fournira?

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi.
Quand il faudra, je saurai vous instruire,
Et le forcer à tout vous dévoiler;
Car, j'en suis sûr, je n'ai qu'un mot à dire
Pour le faire parler.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; JASMIN.

JASMIN.

Monsieur est servi.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien. Tous mes convives sont-ils là?

JASMIN.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, *à Cecile et à Edmond.*

Pardon, mes amis, il faut que j'y aille. Je les ai quelquefois fait attendre; mais aujourd'hui, ce ne serait pas convenable! (*A Edmond.*) Je vous fais mes excuses de ne pas vous inviter; ce sont des personnes avec qui vous ne seriez peut-être pas à votre aise.

JASMIN.

En même temps, madame de Rostange a fait prévenir qu'elle allait passer chez vous.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne peux la recevoir..... au moment de me mettre à table. (*A Edmond.*) Daignez prendre ce soin-là pour moi... C'est votre belle-mère... Sur-tout n'oubliez pas ce que je vous ai dit... Du courage.

AIR : *Trou là là.*

Tout va bien, (*bis*)
En avant, ne craignez rien;
Tout va bien (*bis*)
Pour votre sort et le mien.
Sans adieu; j'ai là dedans
Des convives importants.

CECILE.

Quoi! ceux que vous attendez?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sont tous des habits brodés.

Tout va bien, (*bis*)
En avant, ne craignez rien;
Tout va bien (*bis*)
Pour votre sort et le mien.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

CECILE, EDMOND, *puis* MADAME DE ROSTANGE.

CECILE, *bas à Edmond.*

Allons, monsieur, obéissez, et laissez-vous conduire par lui. Voici votre belle-mère.

EDMOND.

Ah! madame, comment vous remercier de toutes vos bontés? J'allais me présenter chez vous.

MADAME DE ROSTANGE.

Je m'attendais presque à vous trouver ici..... Je sais que M. de Saint-Pierre est votre protecteur; car c'est à lui que vous devez tout. Vous a-t-il parlé de mon mariage?

EDMOND.

Oui, madame. Vous étiez sûre d'avance de mon approbation. Et si, dans cette circonstance, j'ose hasarder un avis, ne voyez dans ma conduite que le désir que j'ai de vous prouver ma reconnaissance.

MADAME DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Qu'on vous trompe, madame. Du moins tout nous le prouve. Vous croyez à celui que vous épousez une grande fortune, et l'on assure qu'il est ruiné.

CECILE.

Oui, madame. Vous le croyez un homme de qualité, il ne l'est pas plus que moi; et pour que vous sachiez à quoi vous en tenir, apprenez que c'est un ancien valet.

MADAME DE ROSTANGE.

Qui a pu débiter de pareilles calomnies? On n'avance pas des faits aussi graves sans en donner des preuves.

EDMOND.

Je n'en ai point, il est vrai; mais un homme estimable, un homme d'honneur, dont vous ne récuserez pas, j'espère, le témoignage, monsieur de Saint-Pierre lui-même s'est chargé de nous les fournir.

MADAME DE ROSTANGE.

Monsieur de Saint-Pierre! Eh mais, c'est lui que j'épouse. C'est lui dont vous parlez.

(*On entend au dehors un chœur de gens à table qui chantent l'air précédent :*)

Trou là là.

TOUTS.

Qu'est-ce que cela veut dire? et quel est ce bruit?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS. *Huit ou dix domestiques en grande livrée paraissent d'abord, ensuite M. de Saint-Pierre pareillement en livrée. Il est au milieu d'eux, et leur donne tour-à-tour une poignée de main.*

CHOEUR DE DOMESTIQUES, *qui entrent en chantant.*

AIR : *Trou là là.*

Quel plaisir, (*bis*)
Quand son règne va finir;
Quel plaisir, (*bis*)
Dépêchons-nous de jouir.

EDMOND, MADAME DE ROSTANGE, CECILE.

Qu'ai-je vu? (*bis*)
Quel spectacle inattendu!
Qu'ai-je vu? (*bis*)

Ensemble.

MADAME DE ROSTANGE.

Mon époux ainsi vêtu.

CECILE.

Notre maître ainsi vêtu.

MADAME DE ROSTANGE.

A peine si j'en revien,
Quoi! cet habit...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est le mien.
Chacun rentre dans son bien,
Et je reprends mon ancien.

CHOEUR GÉNÉRAL.

LES DOMESTIQUES.

Quel plaisir, etc.

EDMOND, MADAME DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu? etc.

EDMOND.

Qu'est-ce que cela signifie?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je vous ai promis des preuves, et que je vous les apporte. J'ai rendu la liberté à mes anciens serviteurs, à présent mes égaux. (*A madame de Rostange.*) C'est vous dire assez, madame, que je ne peux tenir ma promesse: non pas que mon billet ne soit excellent; mais je ne suis pas assez heureux pour que vous me forciez à l'acquitter.

MADAME DE ROSTANGE.

Il serait possible!... un valet.

M. DE SAINT-PIERRE.

Trouvez-en un qui vous serve mieux. (*A Edmond.*) Grâce à moi, vous n'avez plus rien à craindre d'un rival redoutable. Grâce à moi, vous avez une place. (*A madame de Rostange.*) Grâce à moi,

votre fille épouse un jeune homme charmant et cinquante mille livres de rente, car il les a.

EDMOND.

Ah ! mon ami, comment m'acquitter envers vous ? comment reconnaître tant de bienfaits ?

M. DE SAINT-PIERRE.

En me donnant chez vous une place de valet-de-chambre.

EDMOND.

Ah ! tu seras toujours mon ami.

M. DE SAINT-PIERRE.

Soit, un ami en livrée ; à la condition encore que vous prendrez aussi ma femme au service de la vôtre. N'est-il pas vrai, Cecile ?

CECILE.

Ah ! que je suis contente !

M. DE SAINT-PIERRE, *aux domestiques.*

Quant à vous, mes amis, je vous ai payé vos gages, vos gratifications : nous sommes quittes, et vous êtes maintenant vos maîtres.

JASMIN.

Ah ! monsieur Lapierre, nous n'en trouverons pas comme celui que nous avions.

M. DE SAINT-PIERRE.

Peut-être. Il y en a encore quelques

uns. En tout cas, (*Montrant Edmond.*) ils ne vaudront pas celui-ci, j'en suis certain. Mais il faut suivre mon exemple, et pour avoir une bonne condition il faut la faire soi-même.

VAUDEVILLE.

AIR : *du vaudeville du Colonel.*

EDMOND.

Le dernier jour, en toute affaire,
Nous offre un pas difficile à franchir;
Heureux, lorsque dans sa carrière,
On peut le voir arriver sans pâlir.
Plus heureux encore, il me semble,
Quand, touché d'un égal amour,
On a passé sa vie ensemble,
Et qu'on arrive ensemble au dernier jour.

MADAME DE ROSTANGE.

Jeunes beautés qu'au printemps l'on adore,
A votre char vous traînez mille amants;
Mais l'âge vient, et vous pouvez encore
Plaire et charmer dans l'hiver de vos ans.
Oui, les succès que le cœur nous procure
Bravent le temps, et nous restent toujours.
Dans la bonté cherchons notre parure,
Quand nos attraits sont à leurs derniers jours.

M. DE SAINT-PIERRE.

Dans des places comme les nôtres,
Quoiqu'un peu d'orgueil soit permis,
Je n'ai jamais, comme tant d'autres,
Dans le bonheur oublié mes amis.
Oui, lorsque la grandeur commence,

La mémoire fuit sans retour,
Et l'aurore de la puissance,
De l'amitié devient le dernier jour.

CECILE, *au public.*

Par une disgrace commune,
Aux grands, hélas! comme aux petits,
On dit qu'en perdant sa fortune,
On perd souvent tous ses amis.

(*A M. de Saint-Pierre.*)

Ah! puisse-t-il n'avoir pas cette chance,
De cet ouvrage assurez le retour;
Et puisse, hélas! le jour de sa naissance
Ne pas être son dernier jour.

V. SCIOLLA Rev. Arc.

V. Si stampi,

BESSONE per la G. Cancell.

FIN.

TABLE.

Pages.

Le bon Papa, ou la Proposition de Mariage 3
La Mansarde des Artistes 65
Un Dernier Jour de Fortune . . . 133

DE L'IMPRIMERIE
DES HÉRITIERS BIANCÒ ET COMP.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE.

TOME SIXIÈME.

TURIN 1831.

CHEZ LES FRERES REYCEND ET C.e
Libraires du Roi, sous les arcades de la Foire.

LE PLUS BEAU JOUR

DE LA VIE,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN DEUX ACTES;

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de Madame, le 22 février 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

PERSONNAGES.

—

M. BONNEMAIN, receveur général.
M. DE SAINT-ANDRÉ.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sa femme.
ANTONINE, ESTELLE, } ses filles.
FRÉDÉRIC, amant d'Estelle.
JULES, cousin de M. de Saint-André.
Parents et amis de M. de Saint-André.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. de Saint-André.

—

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, et sur le premier plan, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Saint-André et d'Antonine; la porte à gauche est celle qui conduit aux autres appartements de la maison. Du côté gauche, une Psyché, et sur le devant, une petite table où sont les bijoux de la mariée. De l'autre côté, un petit bureau élégant; et sur le devant, une table à écrire.

LE PLUS BEAU JOUR

DE LA VIE.

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNEMAIN, *entrant par la porte du fond, et s'arrêtant pour parler à la cantonnade.*

Vous êtes trop bons, je vous remercie. Daignez prendre la peine d'attendre au salon. La mariée n'est pas encore prête. Comment donc! Certainement, j'apprécie les vœux que vous faites pour mon bonheur. (*Descendant le théâtre.*) Au diable les compliments! Je ne peux pas ignorer que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; tout le monde prend plaisir

à me le répéter, c'est comme un écho. Les gens de la maison en me faisant leurs révérences, les fournisseurs, en présentant leurs mémoires; et les dames de la halle en m'apportant leurs bouquets. Dieu! que le bonheur coûte cher!

AIR : *De sommeiller encor ma chère.*

A la fin, mes poches s'épuisent;
Car depuis ce matin, d'honneur,
Je ne vois que gens qui me disent :
« Je prends part à votre bonheur. »
Sur le point d'entrer en ménage,
Mon bonheur est très-grand, je crois;
Mais tant de monde le partage,
Qu'il n'en restera plus pour moi.

Nous ne sommes qu'au milieu de la journée, et je n'en puis plus; j'ai déjà fait vingt courses pour le moins, en voiture, il est vrai; mais l'ennui de monter et de descendre, et de crotter ses bas de soie... (*Regardant la pendule.*) Deux heures! voyez si ma belle-mère et si ma future en finiront. (*Apercevant Estelle qui entre par la porte à droite.*) Eh bien! ma belle-sœur, où en sommes-nous?

SCÈNE II.

BONNEMAIN, ESTELLE.

ESTELLE.

Rassurez-vous mon cher beau-frère, dans l'instant ma sœur va paraître; la toilette avance, car M. Plaisir, le coiffeur, a presque fini.

BONNEMAIN.

C'est heureux! Depuis midi qu'il tient ma femme par les cheveux... Quel terrible homme que ce Plaisir! on ne peut pas dire qu'il ait des ailes; j'en sais quelque chose.

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Pour être beau, pour plaire à ma future,
Moi, ce matin, je me suis immolé;
Car mes cheveux rétifs à la frisure,
Sans son secours n'auraient jamais bouclé:
Pendant une heure on souffre le martyre,
Pour qu'à la mode ils soient ébouriffés.
Cent fois heureux, c'est le cas de le dire,
Ceux qui sont nés coiffés.

ESTELLE.

Ne vous impatientez pas, je vais vous tenir compagnie, et m'acquitter de la commission dont vous m'aviez chargée.

Je sais enfin pourquoi depuis hier ma sœur vous boudait.

BONNEMAIN.

Vraiment? vous l'avez deviné?

ESTELLE.

Oh, mon Dieu! non; elle me l'a dit; c'est que vous ne lui avez donné que des cachemires longs.

BONNEMAIN.

Et elle exige peut-être...

ESTELLE.

Du tout, elle n'exige pas; mais elle est de mauvaise humeur, parce que ses bonnes amies lui avaient fait espérer qu'elle en aurait aussi un cinq quarts.

AIR : *Des maris ont tort.*

Q'un mari donne un cachemire,
On commence à croire à ses feux;
En donne-t-il deux, on l'admire;
On dit qu'il est bien amoureux.

BONNEMAIN.

Il nous faut donc, mesdemoiselles,
De notre ardeur quand vous doutez,
En chercher des preuves nouvelles
Chez le marchand de nouveautés

Savez-vous, petite sœur, que ma corbeille me coûtera près de trente mille francs?

ESTELLE.

Qu'importe? quand on est amoureux et receveur général...

BONNEMAIN.

Raison de plus. Par état, je reçois et ne donne pas... D'ailleurs, ce cachemire cinq quarts, je l'ai bien acheté; mais c'était à vous que je comptais l'offrir.

ESTELLE.

Eh bien! donnez-le à ma sœur, et qu'aucun nuage ne vienne obscurcir le plus beau jour de votre vie.

BONNEMAIN.

Quoi! vraiment vous n'y tenez pas?

ESTELLE.

Moi! nullement.

BONNEMAIN.

Dieu! quelle femme j'aurais eue là! si notre mariage n'avait pas été rompu!

ESTELLE, *souriant.*

Comment! vous y pensez encore?

BONNEMAIN.

C'est que je ne puis moi-même m'expliquer comment cela s'est fait. C'est vous qui êtes la sœur aînée; c'est vous que j'ai demandée en mariage; je crois même que c'est vous que j'aimais; et puis on m'a persuadé que j'aimais votre sœur, et si bien persuadé que je suis maintenant réellement amoureux.

ESTELLE.

Et vous avez eu raison. Antonine est bien plus gaie et bien plus aimable que moi.

BONNEMAIN.

Mais elle est passablement coquette; elle fait des frais pour tout le monde.

ESTELLE.

Eh bien! vous voilà sûr qu'elle en fera pour vous.

BONNEMAIN.

Oh! certainement; mais elle a une vivacité, une inégalité de caractère, tandis que vous... vous êtes si bonne, si indulgente..... et puis d'autres qualités; vous ne tenez pas aux cachemires, vous entendez l'économie d'un ménage.

ESTELLE.

Avec un époux millionnaire, c'est une qualité inutile, et je n'aurais su que faire de votre fortune; tandis que ma sœur vous en fera honneur; et votre maison sera tenue à merveille. Un financier et une jolie femme, c'est la recette et la dépense.

BONNEMAIN.

Eh, sans doute; mais...

ESTELLE.

Allons, mon cher beau-frère, vous êtes un ingrat, vous ne sentez pas tout votre bonheur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Bonnemain.*

Monsieur, voici une lettre qui arrive.

BONNEMAIN.

Encore un autre inconvénient. Depuis hier, la petite poste me ruine; passe encore si ce n'était que des compliments, mais des lettres anonymes qu'on me fait payer comme des lettres de félicitations, c'est le même prix.

ESTELLE.

C'est qu'elles ont souvent la même valeur; mais vous êtes bien bon de faire attention à cela.

BONNEMAIN, *qui a lu sa lettre.*

Qu'est-ce que je disais?... encore une... (*Lisant.*) « Monsieur, j'apprends en province, où je suis en ce moment, que vous allez épouser mademoiselle de Saint-André..... J'espère, si vous êtes homme d'honneur, que vous suspendrez ce mariage jusqu'à l'explication que je désire avoir avec vous... Si j'emprunte une main étrangère, et si je ne signe point ce billet, c'est à cause de votre beau-père,

dont je ne veux pas être connu; mais je pars, presque en même temps que ma lettre; et je serai à Paris le 8.» Qu'est-ce que cela veut dire?

ESTELLE.

C'est une plaisanterie, une mystification.

BONNEMAIN.

Je l'ai bien vu tout de suite; mais voilà une plaisanterie de bien mauvais genre; ça sent bien la province, et cela me ferait croire...

ESTELLE.

Allons donc! n'allez-vous pas y penser? est-ce que ça en vaut la peine?

BONNEMAIN.

Non, certainement. (*Réfléchissant.*) Le huit, c'est le huit qu'il doit arriver; par bonheur, nous sommes aujourd'hui le sept; mais c'est égal, cette lettre-là va me tourmenter toute la journée. Et ma femme qui ne se dépêche pas; on nous attend à la municipalité; le maire va s'impatienter, et nous courrons risque de n'être mariés que par l'adjoint.

ESTELLE.

AIR: *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pourvu qu'enfin on vous marie.

BONNEMAIN.

Mais dans le salon d'où j'accours,
On fait mainte plaisanterie,
On fait même des calembours.
(*A part.*)
« Pour l'époux, quel fâcheux présage,
Disaient tout bas quelques témoins,
De commencer son mariage,
Avec le secours des adjoints ! »

Ah ! voici enfin madame de Saint-André, ma belle-mère.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de la chambre à droite.*

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien ! Estelle, que faites-vous là? allez donc retrouver votre sœur : ne la laissez pas seule. Pauvre enfant ! dans un jour comme celui-ci, elle a besoin d'être entourée de sa famille.

ESTELLE.

Oui, maman. (*Elle rentre dans la chambre à droite.*)

MADAME DE SAIRT-ANDRÉ, *d'un air mélancolique.*

Bonjour, mon cher Bonnemain ; vous me voyez dans un état... je conçois votre

bonheur, votre ivresse; mais moi, je ne peux pas m'habituer à l'idée de cette séparation; je suis sûre que j'ai les yeux rouges.

BONNEMAIN.

Du tout, ils sont vifs et brillants; et vous avez un teint charmant.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est qu'il faut bien prendre sur soi; mais c'est égal, pour une mère, il est si terrible de quitter son enfant..... ah! mon cher ami! c'est le jour le plus malheureux de ma vie!

BONNEMAIN.

C'est agréable pour moi; ça et les lettres anonymes...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne dis pas cela pour vous, mon gendre; certainement ma fille aura une existence superbe; une voiture, de la considération, l'amour que vous avez pour elle, un hôtel à la Chaussée-d'Antin, et une loge à tous les théâtres; mais c'est moi qui suis à plaindre!

BONNEMAIN.

Du tout, belle-mère, du tout, vu que vous ne quitterez pas votre fille, et que vous partagerez son bonheur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah! oui, n'est-ce pas? promettez-moi

de la rendre bien heureuse, je vous confie son avenir.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Elle est naïve autant qu'elle est jolie;
Ménagez-la, que sur ses volontés
Jamais chez vous rien ne la contrarie,
Que ses désirs soient toujours écoutés :
Qu'en tous vos soins la complaisance brille,
Que jamais rien ne lui soit reproché,
Soyez sans cesse à lui plaire attaché,
Car avant tout le bonheur de ma fille.

BONNEMAIN.

Et puis le mien, par dessus le marché.

A propos de cela, belle-mère, sauriez-vous ce que veut dire cette lettre que je viens de recevoir à l'instant?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *la parcourant.*

Moi, nullement! une lettre anonyme! songe-t-on à cela? si je vous montrais celles qu'on m'a écrites sur vous.

BONNEMAIN.

Sur moi, je voudrais bien savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

J'ai bien d'autres choses à vous dire. Avez-vous été chez madame de Versec?

BONNEMAIN.

Et pourquoi?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Parce qu'elle ne viendra pas, si on ne va pas la chercher.

BONNEMAIN.

N'y a-t-il pas les garçons de la noce ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il faut que ce soit vous-même; vous-même, entendez-vous; c'est ma sœur, la tante de votre femme.

BONNEMAIN.

Vous ne vous voyez jamais!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Dans le courant de l'année, c'est vrai; mais aux solennités de famille, aux mariages et aux enterrements, c'est de rigueur; mais allez donc, allez donc.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-ANDRÉ, *entrant par le fond.*

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien! mon gendre, voici bien une autre affaire! vous avez si mal pris vos mesures que Collinet nous fait dire qu'il ne pourra venir ce soir, et que nous n'aurons pas d'orchestre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Comment! on ne danserait pas?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

A moins que nous ne trouvions des amateurs parmi les convives.

BONNEMAIN.

C'est ça, une musique d'amateurs; le jour de ses noces! joli commencement d'harmonie!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Mais allez donc, prenez une voiture, courez au Conservatoire, s'il le faut; on fait ces choses-là soi-même.

BONNEMAIN.

Encore un voyage! Dites-moi, ma belle-mère, ne pourriez-vous pas vous occuper de la partie musicale?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Qui? moi! dans l'état où je suis, est-ce que je le peux? est-ce que je songe à rien? est-il convenable que je quitte ma fille?

BONNEMAIN.

Dites donc; si l'on ne dansait pas du tout! la noce serait plus tôt finie.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Et ma fille qui a une toilette de bal délicieuse! j'aimerais mieux qu'on remît la noce à demain.

BONNEMAIN.

A demain! non pas; c'est demain le huit.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Et puis, la grande raison; c'est que sur les billets d'invitation que j'ai composés moi-même il est question d'un bal; c'est imprimé.

BONNEMAIN.

Eh bien! est-ce une raison pour que cela soit vrai?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Oui, sans doute; et moi, qui tiens scrupuleusement à la règle et à l'étiquette, vous m'avez fait commettre, depuis huit jours, plus de fautes...

BONNEMAIN.

Moi!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Certainement. D'abord il est question de votre mariage avec ma fille aînée; et je m'empresse d'envoyer à tous mes parents, amis et à toutes mes connaissances, la circulaire de rigueur, annonçant que mademoiselle Estelle de Saint-André va épouser M. Bonnemain, receveur général; j'en ai envoyé jusqu'à Lyon et à Bordeaux. Hé bien! pas du tout, monsieur n'était pas sûr.

BONNEMAIN.

Tiens! qui est-ce qui est sûr de rien? Comme si je pouvais prévoir un changement d'inclination!

AIR : *des Scythes et des Amazones.*

C'est une chose à présent fort commune :
Ne voit-on pas chez nous, dans tous les rangs,
Pour l'amitié, les plaisirs, la fortune,
Changer d'idée ou bien de sentiments,
L'ambition fait tourner bien des têtes ;
Enfin, pourquoi voulez-vous, de nos jours,
Lorsque partout on voit des girouettes, } (*bis*)
N'en pas trouver aussi chez les amours, }
N'en pas voir aussi chez les amours? (*bis*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Vous perdez là un temps précieux; partez donc.

BONNEMAIN.

Oui, ma belle-mère ; oui, mon beau-père. (*Allant vers la porte du fond.*) Faites avancer ma voiture; il est bien temps que le mariage vienne me fixer ; car depuis ce matin... (*Il va à la porte de la chambre, à droite.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain.*

Que faites-vous donc?

BONNEMAIN.

C'est que je voudrais, avant de partir, savoir où en est la toilette de ma femme. (*Il frappe à la porte.*)

JULES, *en dedans.*

Qui est-là?

BONNEMAIN, *prenant une petite voix.*

C'est le marié.

JULES, *en dedans.*

Tout à l'heure, on n'entre pas.

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que cela signifie? ma femme n'est pas seule.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh! non, elle est avec sa sœur, ses femmes de chambre, et Jules, un de nos parents.

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que c'est que M. Jules?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est son cousin. Quel regard vous venez de me lancer; est-ce que vous seriez jaloux? jaloux d'un enfant qui fait encore sa logique!

BONNEMAIN.

La logique!... la logique!... qu'est-ce que cela prouve? (*A part.*) Si cette lettre anonyme était de lui! je me défie des cousins; comme l'a dit un savant: l'hymen est un mélodrame à fracas où les petits cousins jouent le rôle de traîtres.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *pleurant.*

Et le mari le rôle de tyran.

M. DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain.*

Allons donc, mon gendre, qu'est-ce que vous faites là? Je ne vous quitte pas que vous ne soyez en voiture.

BONNEMAIN.

C'est ça; le beau-père qui s'impatiente, la belle-mère qui pleure; je suis entre le feu et l'eau; allons, belle-maman, essuyez vos beaux yeux; je cours vous obéir, mais que de choses à faire!

AIR: *du vaudeville du petit Courrier.*

Nous avons d'abord Collinet;
Puis la visite à la grand'tante;
Le maire qui s'impatiente,
Et le glacier qu'on oubliait.
Ah! grand Dieu! quel ennui j'éprouve!
Dans ce jour qu'on semble envier,
Il n'est pas bien sûr que je trouve
Un instant pour me marier.

(*Il sort par le fond, M. de Saint-André sort avec lui.*)

SCÈNE VI.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Je suis pour ce que j'ai dit: je crains qu'il ne soit un peu tyran. (*Allant vers l'appartement à droite, dont elle ouvre la porte.*) Ma fille, ma fille, je suis seule ici; tu peux y venir achever ta toilette.

ANTONINE, *allant se placer devant la glace.*

Si vous saviez, maman, combien je suis

malheureuse! mon voile ne va pas bien du tout; il fait trop de plis...

ESTELLE.

Nous faisons cependant notre possible.

ANTONINE.

J'ai envie de n'en pas mettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *arrangeant le voile.*

Impossible, le voile est indispensable, c'est l'emblême de l'innocence, de la modestie, qui convient à une jeune personne... A propos, ton mari sort d'ici.

ANTONINE, *sans l'écouter.*

Ah! je crois qu'il faudrait une épingle.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il était désolé de ne pas te voir; et si tu avais été témoin de sa colère, de son impatience...

ANTONINE, *sans l'écouter.*

Dis donc, ma sœur, je crois que ma ceinture ne serre pas assez la taille.

ESTELLE.

Attends, je vais voir; regardez donc, maman, comme ma sœur est bien.

ANTONINE.

Ce n'est pas sans peine.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ,
tout en arrangeant sa toilette.

Je n'ai pas besoin, ma chère amie, de te tracer la conduite que tu auras à

suivre aujourd'hui : un air affable et attendri avec nos amis et nos parents, un maintien modeste et réservé avec ton mari ; si cependant tu peux y mettre une nuance d'affection, cela ne sera pas mal ; mais c'est comme tu voudras, parce que quelquefois la froideur sied bien à une jeune mariée ; c'est meilleur ton.

ANTONINE.

Oui, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Si par hasard, et comme cela arrive un jour de noces, quelques personnes t'adressaient des plaisanteries qui ne fussent pas convenables, ne t'avise pas de rougir et de baisser les yeux ; c'est une grande imprudence parce qu'on a l'air de comprendre, regarde-les au contraire d'un air étonné ; cela déconcerte sur-le-champ les mauvais plaisants, et leur donne la meilleure opinion d'une jeune personne.

ANTONINE.

Ah, maman ! c'est toujours ce que je fais.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Cette chère enfant !... du reste j'ai étudié le caractère de ton mari ; c'est par la douceur qu'il faudra le prendre ; tu en feras ce que tu voudras avec les moindres prévenances, c'est bien facile.

ANTONINE.

Oh! oui; mais vous, maman, quelle manière avez-vous prise avec mon père?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *baissant la voix à cause d'Estelle, qui est occupée à regarder la corbeille.*

Mauvaise, les attaques de nerfs.

ANTONINE.

Comment?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Moyen très-fatigant qu'on ne peut guère employer que tous les deux jours.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver?*

Les nerfs n'ont jamais profité
Qu'aux gens d'une faiblesse extrême;
J'ai par malheur une santé
Peu favorable à ce système :
Mon époux d'abord affecté,
Rien qu'en me voyant se rassure.

ANTONINE.

Moi, je n'ai pas votre santé,
Et j'en rends grâce à la nature.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Mais viens, passons au salon.

ANTONINE.

Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois, et puis il y a peut-être des personnes qui ne sont pas encore arrivées.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est juste, je vais voir auparavant si tout le monde y est, afin que ton entrée fasse plus d'effet.

ANTONINE, *bas.*

Et moi, pendant ce temps, je vais préparer mes cadeaux pour ma sœur et tous nos parents.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

A merveille. Tenez-vous droite.

AIR : *de Voltaire chez Ninon.*

Prends le maintien, la dignité,
Que ton nouvel état réclame ;
Plus de vaine timidité,
Car, à présent, te voilà femme :
J'abjure mes droits aujourd'hui.

ANTONINE.

Quoi! sur moi votre pouvoir cesse ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Tu ne dépends que d'un mari.

ANTONINE.

Enfin, me voilà ma maîtresse.

(*Madame de Saint-André passe dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VII.

ANTONINE, ESTELLE.

ESTELLE.

Que je suis heureuse, au milieu du fracas de cette journée, de me trouver seule un instant avec toi!

ANTONINE.

Ma bonne sœur, toi à qui je dois tout, car enfin, c'est un sacrifice que de me laisser marier la première; ton mariage était arrêté avec M. Bonnemain, les billets de part envoyés, je crois même qu'un journal l'avait annoncé.

ESTELLE, *riant.*

C'est pour cela que ça n'a pas eu lieu; mais tu ne me dois pas de reconnaissance, car, s'il faut te dire la vérité, ce mariage-là m'aurait rendu bien malheureuse. Je te remercie de m'avoir enlevé ma conquête; c'est un service d'amie.

ANTONINE.

Qui ne m'a rien coûté. Il est si joli de porter des diamants pour la première fois!

ESTELLE.

AIR: *Voulant par ses œuvres complètes.*

Dans une heure l'hymen t'engage,
Tu m'oublieras près d'un époux.

ANTONINE.

Peux-tu tenir un tel langage?
Quel différence entre vous!
Songe donc qu'en cette demeure,
Toujours auprès de toi, voici
Dix-huit ans que je t'aime, et lui,
Je vais commencer dans une heure.

ESTELLE.

Pauvre sœur! Fasse le ciel que cela dure long-temps!

ANTONINE.

Et pourquoi pas? avec un mari qui est riche, et qui ne me refuse rien. Je ferai des toilettes magnifiques, j'irai dans le monde, je serai admirée, enviée: est-ce qu'il est d'autres plaisirs? Quant à moi, dans mes rêves, je me suis toujours représenté le bonheur entouré de cachemires et étincelant de pierreries.

ESTELLE.

C'est singulier, ce n'est pas l'idée que je m'en faisais.

ANTONINE.

Oh! toi, tu n'as pas d'ambition, c'est une qualité qui te manque, et puis une tête trop romanesque; tu t'imagines qu'il faut être folle de son mari.

ESTELLE, *souriant.*

Chacun a ses travers.

ANTONINE.

Tu me rendras la justice de dire que j'ai respecté tes erreurs, et si jamais Frédéric reparaît... il faudra bien qu'il t'épouse... Un jeune homme charmant... je ne dis pas non... l'ami de notre enfance, mais qui n'a pas de fortune, et puis qui demeure à Bordeaux. Comment veux-tu qu'on se marie par correspondance? Mais sois tranquille; je lui ferai avoir une place à Paris, par le crédit de mon mari, et un receveur doit en avoir.

ESTELLE, *l'embrassant.*

Que tu es bonne!

ANTONINE.

Pauvre sœur! ça ne sera jamais bien considérable, tu ne seras pas heureuse, tandis que moi:

AIR: *de la Robe et les Bottes.*

J'aurai toujours un brillant entourage.

ESTELLE.

Moi, le bruit n'est pas de mon goût.

ANTONINE.

J'aurai des gens, un superbe équipage.

ESTELLE.

Moi, l'amour qui tient lieu de tout.

ANTONINE.

Sans mon époux au bal j'irai sans cesse.

ESTELLE.

Moi je serai près du mien, nous aurons,
Moi, le bonheur ;

ANTONINE.

Moi, la richesse.

ESTELLE.

Dans quelque temps nous compterons.

ANTONINE, *lui donnant un écrin.*

En attendant, reçois ce gage d'amitié et de souvenir, c'est mon présent de noces.

ESTELLE.

C'est trop beau; tu t'es ruinée.

ANTONINE.

Oh! c'est avec l'argent de mon mari. Je suis bien fâchée de ne te donner qu'une parure en turquoises; mais tu sais que, vous autres demoiselles, ne portez pas de diamants.

ESTELLE, *souriant.*

C'est juste; il n'y a que vous autres femmes mariées.

ANTONINE.

Fais-moi le plaisir d'avertir mes petits cousins, mes cousines, j'ai aussi des cadeaux pour eux.

ESTELLE.

Voici déjà notre cousin Jules, et je vais t'envoyer nos bonnes amies. (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE VIII.

JULES, *sortant de l'appartement à droite*, ANTONINE.

ANTONINE, *toujours devant la glace, et se regardant avec complaisance.*

Ah! vous voilà Jules, approchez... Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite.

JULES.

C'est donc aujourd'hui, ma cousine, qu'on va vous marier?

ANTONINE, *de même.*

Dans une heure je vais jurer à M. Bonnemain de l'aimer toute la vie, et si mes parents l'avaient voulu je l'aurais juré à un autre. Dites-moi, Jules, comment me trouvez-vous?

JULES.

Mais, très-bien, ma cousine, comme à l'ordinaire.

ANTONINE.

Rien de plus! Je suis bien bonne de lui demander... comme si un petit garçon s'y connaissait. Je ne sais pas ce que vous avez fait aujourd'hui de votre goût et de votre amabilité, mais vous êtes d'un maussade...

JULES.

C'est que j'ai du chagrin.

ANTONINE.

Aujourd'hui, c'est très-mal; vous auriez bien pu remettre à un autre jour, par amitié pour moi... (*Gaiment et en confidence.*) Dites donc, Jules... j'espère que vous avez fait des couplets pour mon mariage.

JULES.

Non, ma cousine.

ANTONINE.

C'est joli; comment! vous en avez chanté à la noce de madame Préval! et pour la mienne... c'est bien la peine d'avoir un poète dans sa famille. Qu'est-ce que vous faites donc au collége? mais si vous voulez, il est encore temps, mettez vous à l'ouvrage, vite un impromptu.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Dépêchez-vous, (*bis*).
Car déjà la journée avance.

JULES.

Que dire?

ANTONINE.

Ce qu'ils disent tous.
Comme eux, célébrez mon époux,
Son bonheur et son opulence,
Ma candeur et mon innocence...
Dépêchez-vous, (*bis*).

JULES.

Moi, célébrer ce mariage! ça me serait impossible.

ANTONINE.

Et pour quelle raison?

JULES.

Je ne sais, je ne puis vous dire... mais je suis au désespoir.

ANTONINE.

Comment, vous pleurez?

JULES.

C'est plus fort que moi, ça m'étouffe...

ANTONINE, *avec douceur.*

Il se pourrait! Allons, Jules, vous êtes un enfant; et je ne suis pas contente de vous: aussi je ne devrais pas vous donner ce cadeau que je vous destinais.

JULES.

Un présent de vous, oh dieu! Qu'est-ce que c'est? Une montre!

ANTONINE.

Oui, monsieur, à répétition, et j'espère que vous la garderez toujours.

JULES.

Ah! oui, toujours; elle m'aidera à compter les instants que vous passerez près d'un autre.

ANTONINE.

Encore! Jules, Jules, je vous en prie,

quittez cet air triste et sentimental; voulez-vous donc être remarqué et me causer du chagrin?

JULES, *essuyant ses yeux.*

Moi! plutôt mourir, et je m'efforcerai pour vous faire plaisir. (*A part.*) Allons, il faut encore que je sois gai, est-on plus malheureux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PARENTS ET AMIS *arrivant par le fond;* MONSIEUR ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de l'appartement à gauche, pour les recevoir.*

CHOEUR.

AIR: de *Léocadie.*

Pour célébrer l'hymen qui vous engage,
Nous venons touts, en bon parents;
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariag
Quand l'amour reçoit nos serments.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; BONNEMAIN, *arrivant par le fond.*

BONNEMAIN.

Eh bien, eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? on nous attend... j'ai cru que je n'en finirais pas! la rue est encombrée de voitures et de curieux. (*A part.*) A chaque personne qui me saluait, je croyais voir mon jeune homme, d'autant plus qu'en bas on vient de me remettre une seconde lettre de la même écriture... maintenant il arrive le sept... suite de la mystification, qu'est-ce que cela signifie?

M. DE SAINT-ANDRÉ, *qui, pendant cet* a parte, *a salué tous les gens de la noce.*

Eh bien mon gendre, on peut donc partir?

BONNEMAIN.

Oui, sans doute, tout est terminé, ce n'est pas sans peine; nous aurons ce soir notre grand'tante ; quant à l'orchestre, ce n'est pas sûr; mais on me fait espérer un suppléant de Collinet, un galoubet adjoint.

ANTONINE.

Comment, monsieur! pas d'orchestre?

BONNEMAIN, *avec satisfaction.*

Qu'est-ce que je vois?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Vous êtes ébloui.

JULES, *à part.*

C'est un fait exprès; elle n'a jamais été plus jolie.

BONNEMAIN.

Oui, certainement, tant d'attraits, de grâces, de diamants!

ANTONINE.

Pas d'orchestre! et vous n'y avez pas couru sur-le-champ.

BONNEMAIN.

Comme si je pouvais être partout! Tout à l'heure encore, le maire m'a fait dire qu'il allait s'en aller.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien! partons à l'instant même. (*Aux personnes de la noce.*) Messieurs, la main aux dames.

BONNEMAIN.

Un instant, beau-père, et le déjeuner! moi qui meurs de faim, après l'exercice que j'ai fait.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous? un jour de noce, le marié ne mange jamais... ce n'est même pas convenable.

BONNEMAIN.

Et on appelle cela le plus beau jour de la vie!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Occupons-nous de notre départ... Il faut que rien ne gêne la mariée, pour qu'elle puisse déployer de l'aisance et des graces. (*A Bonnemain.*) Prenez son schall, son mouchoir, son éventail...

BONNEMAIN.

Avec tout cela il me sera impossible de donner la main à ma femme.

FINAL.

Quatuor du Barbier de Séville, de Rossini.

M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Suivant l'ordre ordinaire,
A ma fille d'abord { je dois / il doit } donner la main;
Vous, mon gendre, à la belle-mère:
Allons, partons soudain.

BONNEMAIN.

Attendez, quelle erreur!
Il manque à la future
La fleur d'oranger de rigueur.

ANTONINE.

Mais, à quoi bon? pour gâter ma coiffure?
Cela sied mal, c'est une horreur!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est un emblême utile et nécessaire.

ANTONINE.

Qui ne dit rien ; c'est bon pour le vulgaire.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous vous trompez, ça dit beaucoup, ma chère;
Et je le veux.

ANTONINE.

Dieu ! que c'est ennuyeux !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons, ma fille, obéis à ton père.

Ensemble.

ANTONINE, *pleurant de dépit.*

Il faut donc se taire,
Hélas ! hélas ! ma mère !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *arrangeant sa coiffure.*

Mais je vais ici l'arranger de manière,
Que, je t'en réponds, on ne le verra pas.

ANTONINE.

Je suis en colère.

BONNEMAIN, *s'avançant près d'elle.*

Permettez, ma chère...

ANTONINE, *à Bonnemain.*

Vous voyez, c'est vous qui seul en êtes cause.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *de même.*

Vous auriez bien pu vous taire, je suppose.

BONNEMAIN.

C'est aussi trop fort, tout le monde m'accable.

Ensemble.

ANTONINE ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
Ce bruit, ce fracas, c'est si désagréable.
Quel ennui
Qu'un jour pareil à celui-ci.

M. DE SAINT-ANDRÉ ET ESTELLE.

Dieu! Quel doux moment! comme c'est agréable!
Quel beau jour, qu'un jour pareil à celui-ci!

BONNEMAIN.

Dieu, quel doux aveu! pour moi c'est agréable.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.

TOUTS.

C'est donc aujourd'hui que l'hymen vous engage,
L'amour vous promet les plus heureux instants;
Ah! quel heureux jour qu'un jour de mariage,
Sur-tout quand l'amour à reçu nos serments!
Partons, on attend, partons à l'instant même,
Partons, en chantant et l'hymen et l'amour.

Ensemble.

LE CHOEUR, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE.

Quel bonheur suprême!
Ah! pour vous quel beau jour!

JULES, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, BONNEMAIN.

Quel dépit extrême!
Mais il faut se contraindre, il faut sourire même;

Non, je n'eus jamais plus d'ennui qu'en ce jour.
Pour nous quel beau jour !

(*M. de Saint-André donne la main à Antonine, M. Bonnemain la donne à Madame de Saint-André; Jules prend celle d'Estelle: ils sortent par la porte du fond; toute la noce les suit et défile après eux.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, *seul, entrant par le fond.*

Toutes les portes ouvertes, et voici trois pièces que je traverse sans trouver personne; toute la société est donc établie ailleurs, car il règne ici un air de fête: des arbres verts sur l'escalier, des voitures dans la cour; et le concierge lui-même a un bouquet à la boutonnière.

(*On entend chanter en chœur dans l'appartement à gauche.*

Sans l'hymen et les amours,
Franchement la vie
Ennuie;
Sans l'hymen et les amours,
Peut-on passer d'heureux jours?

Justement, on est dans la salle à manger, et il faut qu'il y ait quelque repas de famille; car, Dieu me pardonne, on chante des couplets.

(*On entend encore chanter : Sans l'hymen, etc. A la fin, on crie : Bravo! à la santé de la mariée! et l'on applaudit.*)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, M. DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de l'appartement à gauche.*

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne sais pas ce que je fais aujourd'hui, oublier mes couplets, je les ai laissés sur la table, et tous les convives qui m'attendent; c'est d'une inconvenance. (*Il va les chercher sur une petite table qui est de l'autre côté du théâtre.*)

FRÉDÉRIC.

Que vois-je! Monsieur de Saint-André!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne me trompe pas, c'est ce cher Frédéric, mon ancien pupille! Tu arrives donc de Bordeaux?

FRÉDÉRIC.

A l'instant même, et je viens de descendre ici en face, à l'hôtel d'Espagne.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Cela se trouve à merveille, je t'invite, tu seras des nôtres.

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire ?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Nous sortons de l'église et de la municipalité.

FRÉDÉRIC.

O ciel ! il se pourrait ! la noce a donc été avancée ?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Sans doute, j'ai brusqué les choses ; nous épousons une recette générale, on n'avait pas envie de manquer cela, nous sommes encore à table. (*On entend dans la coulisse appeler* Monsieur de Saint-André, Monsieur de Saint-André !) Et l'on m'attend ; mais dans l'instant je suis à toi. Voilà, voilà. (*Il rentre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Il est donc vrai ! il n'y a plus de doute ; et j'aurai fait deux cents lieues pour arriver au moment où la perfide s'unit à un autre. Monsieur de Saint-André m'avait bien écrit que sa fille aînée allait épouser, à la fin du mois, M. Bonnemain, un receveur général.

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

A cette funeste nouvelle,
Dont mon cœur, hélas ! a frémi,
Pour réclamer la main d'Estelle,
J'ai tout quitté, je suis parti.
Mais, malgré ma course rapide,
Pour arriver j'aurai mis plus de temps
Qu'il n'en fallut à la perfide
Pour oublier tous ses serments.

Et dans quel moment viens-je d'apprendre sa trahison ? lorsque la fortune me souriait, lorsqu'un opulent héritage me permettait de rendre heureuse celle que j'aimais. Amour, richesses, j'apportais tout à ses pieds : et je la trouve au pouvoir d'un autre ! elle qui avait juré de m'aimer toujours, de résister même aux ordres de sa famille. Mais que dis-je ! peut-être a-t-elle été contrainte ; peut-être la violence seule a pu la décider ! Ah ! s'il en est ainsi ! Je trouverais bien encore le moyen de la soustraire à mon rival ; il a dû recevoir deux lettres de moi ; et puisqu'il n'en a tenu compte, aujourd'hui même, sa vie ou la mienne... Qui vient là ? modérons-nous, et tâchons de savoir la vérité.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, *à l'écart;* BONNEMAIN, *sortant de l'appartement à gauche.*

BONNEMAIN.

Ah! j'ai besoin de prendre l'air; la fatigue, le vin de Champagne et le bonheur, tout ça porte à la tête; et puis à table, nous sommes si serrés! il a fallu faire place à douze convives inconnus, touts parents, sur lesquels on ne comptait pas; on est obligé de manger de côté, je ne vois ma femme que de profil, et je tourne le dos aux trois quarts de la famille.

FRÉDÉRIC.

C'est quelqu'un de la noce, prenons des informations.

BONNEMAIN, *apercevant Frédéric.*

Ah, mon Dieu! encore un convié du côté de ma femme.

FRÉDÉRIC.

Il paraît, monsieur, qu'on sort de table?

BONNEMAIN.

Ce n'est pas sans peine; il y a quatre heures que nous y sommes. Le père de la mariée, qui, au dessert, a chanté à

sa fille une chanson en douze couplets sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver?* Et quelle chanson! de la poésie de famille. Dieu! quelle journée! Et madame de Saint-André qui, au premier couplet, s'est mise à pleurer, croyant qu'il n'y en aurait que deux ou trois; mais comme ça se prolongeait indéfiniment et que la position n'était pas tenable, elle a jugé à propos de se trouver mal; et dans ce moment on est occupé à la desserrer; ça été le bouquet, et j'en ai profité pour sortir un instant.

FRÉDÉRIC.

J'étais absent lorsque ce mariage a été arrangé; et comme vous me semblez être au fait, dites-moi un peu, quelle espèce d'homme est-ce que le marié?

BONNEMAIN, *embarrassé.*

Monsieur, c'est un homme qui... que... certainement... enfin, un homme de mérite; et, quant à ses qualités, vous les trouverez dans l'Almanach royal, pag. 390.

FRÉDÉRIC.

Et croyez-vous que la jeune personne ait consenti de son plein gré à cette alliance?

BONNEMAIN.

Oui, monsieur, oui, sans doute; mais

oserais-je vous demander, monsieur, pourquoi toutes ces questions?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi? Je n'y tiens plus! Apprenez, monsieur, que je l'aimais, que je l'adorais, qu'elle avait juré de me garder sa foi.

BONNEMAIN, *stupéfait.*

Comment!

FRÉDÉRIC.

AIR: *du Ménage de Garçon.*

Voulant d'abord chercher querelle
A cet époux qu'on lui donnait,
J'allais lui brûler la cervelle.

BONNEMAIN, *à part.*

C'est cela seul qui me manquait,
Et c'est mon jeune homme au billet.

FRÉDÉRIC.

Mais je renonce à cette envie.

BONNEMAIN, *à part.*

Ah! pour moi quel joli métier,
Si le plus beau jour de ma vie
Allait en être le dernier!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marié! monsieur le marié!

BONNEMAIN.

Veux-tu te taire!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marié, on vous attend.

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je? quoi! monsieur, vous seriez...

BONNEMAIN, *à Frédéric.*

Oui, monsieur, c'est moi qui suis le marié. (*A part.*) Voilà un monsieur que je ne recevrai jamais chez moi, et je suis bien aise d'être averti; c'est le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, madame vous attend pour commencer le bal.

BONNEMAIN.

J'y vais, j'y vais. (*On entend les violons qui jouent la walse de Robin des bois.*) Aussi bien, j'entends les violons; c'est étonnant comme j'ai envie de danser. (*Il rentre dans l'appartement à gau-*

che, dont il ferme la porte; et l'air de walse qu'on entend du salon continue pendant toute la scène suivante.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Il faut partir, et sans lui avoir dit adieu; mais je veux qu'elle sache tout ce que j'avais fait pour mériter sa main. (*Il se met à une table, qui se trouve à la droite du théâtre, et écrit.*) Apprenons-lui que ma fortune, mon rang dans le monde... c'est cela. Mais comment lui faire remettre ce billet? (*Aperçevant Antonine qui sort de l'appartement à gauche.*) Quel bonheur! voici sa sœur. (*Il ploie vivement son billet.*)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, *à la table*, ANTONINE.

ANTONINE, *d'un air de mauvaise humeur.*

Je suis d'une colère! j'étais dans le grand salon à attendre, et la contredanse a commencé sans que mon mari vînt m'offrir la main; de dépit je me suis levée,

et je suis sortie, d'autant que toutes ces demoiselles avaient un air enchanté, et jouissaient de mon embarras. (*Apercevant Frédéric.*) Il se pourrait! monsieur Frédéric! que je suis contente de vous voir! nous parlions de vous ce matin; et quelle sera la surprise de ma sœur! sait-elle que vous êtes ici?

FRÉDÉRIC, *vivement.*

N'en parlons plus. J'ai à réclamer de votre amitié un dernier service.

ANTONINE.

Quel est-il?

FRÉDÉRIC.

Dans quelques instants, j'aurai quitté Paris, et pour toujours... Je ne reverrai plus ni vous, ni votre sœur; mais daignez vous charger pour elle de ce billet.

ANTONINE.

Mais qu'avez-vous donc? pourquoi ne pas rester?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi?..... (*Apercevant Bonnemain qui sort de l'appartement à gauche.*) Adieu, adieu, je suis le plus malheureux des hommes. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

ANTONINE, BONNEMAIN.

BONNEMAIN, *à part, en entrant.*

Et moi donc!... qu'est-ce que je suis? je vous le demande.

ANTONINE, *l'apercevant.*

Ah! vous voilà, monsieur! vous êtes bien aimable. (*Elle serre dans son corset le billet qu'elle tenait à la main.*) Vous venez enfin me chercher pour danser, il est temps, au moment où la contredanse finit.

BONNEMAIN.

Madame, il ne s'agit pas de cela. Quelle est, s'il vous plaît, cette lettre que vous venez de recevoir?

ANTONINE, *étonnée.*

Comment!

BONNEMAIN.

Oui, que je vous ai vue cacher avec tant de soin.

ANTONINE.

Ah!... ce billet que m'a remis Frédéric?

BONNEMAIN, *cachant sa colère.*

Précisément... (*A part.*) Je ne sais comment m'y prendre... Quand on entre

en ménage, et qu'on n'est pas encore fait aux explications conjugales..... Ma chère amie, ne pourrais-je pas savoir ce qu'il contient ?

ANTONINE, *froidement.*

Impossible, il n'est pas pour vous.

BONNEMAIN, *toujours avec une colère concentrée.*

Je m'en doute bien, mais n'importe, je voudrais le voir.

ANTONINE.

Je voudrais le voir !... Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ? Un jour comme celui-ci !... Sachez, monsieur, que je ne vous laisserai point prendre de mauvaises habitudes ; et puisque vous parlez ainsi, vous ne le verrez pas.

BONNEMAIN.

Vous ne pensez pas, ma chère amie, que je pourrais l'exiger.

ANTONINE.

Maman ! maman ! il exige !...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, M. DE SAINT-ANDRÉ, JULES.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *avec indignation.*

Déjà !... et tu pleures !

JULES.

Ma cousine qui pleure! qu'est-ce qu'elle a donc?

ANTONINE, *pleurant*,

C'est monsieur.

BONNEMAIN.

C'est madame.

M. DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain.*

Comment, mes enfants! vous commencez votre bonheur par une querelle.

BONNEMAIN.

Mais, beau-père!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous, mon gendre? le premier jour? ce n'est pas l'usage.

ANTONINE.

C'est monsieur qui, au lieu de m'offrir sa main pour la première contredanse, m'a laissée toute seule; moi, qui avais refusé trente invitations.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est affreux!

JULES.

C'est indigne!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ma pauvre fille! devais-tu t'attendre à ce manque d'égards?

BONNEMAIN.

Mais permettez donc; j'ai couru dans tous les salons.

M. DE SAINT-ANDRÉ

Fi! mon gendre, cela ne se fait pas.

ANTONINE.

Et quand je suis assez bonne pour lui pardonner, monsieur a des procédés affreux; il prétend voir un billet qu'on vient de me remettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

J'espère que tu n'as pas cédé.

ANTONINE.

Oh! non, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est bien, il ne faut pas compromettre son avenir; mais moi, c'est différent, tu vas me confier cette lettre.

ANTONINE.

Non, maman; je ne puis la donner qu'à ma sœur.

MADAME DE SAINT ANDRÉ.

C'est la même chose, allons la trouver. Pauvre enfant! c'est un ange de douceur! et quelle tenue! quels principes. (*A Bonnemain.*) Et vous avez eu le cœur de la chagriner! (*Pleurant.*) Dieu! quel avenir pour une mère!

ANTONINE, *pleurant aussi.*

Maman, calmez-vous.

BONNEMAIN.

Ma belle-mère, si vous ne pleuriez qu'après..

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Fi! monsieur, vous êtes un tyran.

BONNEMAIN.

Allons, la voilà partie.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Viens, ma chère Antonine; certainement, si j'avais pu prévoir... mais il te reste l'amitié et les conseils d'une mère. (*Elle emmène Antonine, elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.*)

BONNEMAIN, *les regardant sortir.*

Ses conseils! c'est fini, elle va tout brouiller. (*A M. de Saint-André.*) J'espère au moins, beau-père, que vous me rendrez justice.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Ecoutez, mon gendre, je suis là dedans tout-à-fait désintéressé; mais franchement vous avez tort, je dirai même plus, tous les torts sont de votre côté. (*Il rentre dans l'appartement.*)

SCÈNE X.

JULES, BONNEMAIN.

BONNEMAIN.

Est-ce que ce sera toujours comme ça? Autant qu'on peut juger d'un livre par la

première page, en voici un qui s'annonce d'une manière... J'aimerais mieux que ma femme n'eût pas de dot, et fût orpheline! J'y gagnerais cent pour cent, j'aurais la famille de moins.

JULES, *qui a regardé autour de lui si personne ne venait, s'approche de Bonnemain, et lui dit, à voix basse:*

Monsieur, ça ne se passera pas ainsi.

BONNEMAIN.

Hein! que me veut encore celui-là?

JULES.

Apprenez, monsieur, que, parmi ses parents ma cousine trouvera des défenseurs, et je vous demanderai pourquoi vous vous permettez de la chagriner ainsi.

BONNEMAIN.

Il faut peut-être que je la remercie de ce qu'elle ne m'aime pas.

JULES, *avec joie.*

Comment, monsieur, il serait possible! ce serait pour cela!

BONNEMAIN.

Précisément.

JULES, *cherchant à cacher sa joie.*

Eh! mais il n'y a pas de quoi vous fâcher ni vous mettre en colère. Voyez-vous, mon cher cousin, il ne faut pas vous décourager; cela viendra peut-être,

sans compter que les apparences sont trompeuses.

BONNEMAIN.

Ah! vous appelez cela des apparences! Un jeune homme qui l'aimait avant son mariage, et qui ici, devant moi, lui a remis un billet.

JULES.

Que dites-vous?

BONNEMAIN.

J'étais là, je l'ai vu.

JULES, *vivement.*

Il se pourrait! et vous êtes resté aussi calme! aussi tranquille! A votre place, je l'aurais tué.

BONNEMAIN.

A la bonne heure, au moins, en voilà un qui prend mes intérêts.

AIR : *de l'Artiste.*

Beau-père, belle-mère,
M'en veulent, je le crois;
Et la famille entière
Se ligue contre moi.
Lorsque chacun me blâme,
Quel serait mon destin,
Si par bonheur ma femme
N'avait pas un cousin!

JULES.

Non, je n'aurais jamais pensé que ma cousine fût capable d'une telle perfidie.

Certainement, je croyais, comme vous me le disiez tout à l'heure, qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle n'aimait personne; mais supposer qu'elle a une autre inclination, c'est une horreur, c'est une indignité.

BONNEMAIN.

N'est-ce pas? c'est le seul de la famille. Allons, allons, jeune homme, calmez-vous. (*A part.*) En voilà un du moins que je puis recevoir chez moi sans danger. (*Lui prenant la main.*) Mon cousin, mon cher cousin, vous êtes le seul qui m'ayez témoigné une amitié véritable, et j'espère bien que vous me ferez le plaisir de venir souvent chez nous, et de regarder ma maison comme la vôtre. Vous me le promettez?

JULES.

De tout mon cœur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE, *qui tient la lettre de Frédéric à la main. Ils sortent touts de l'appartement à droite.*

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE ET ANTONINE.

Où est-il? où est-il? ce cher Frédéric!

BONNEMAIN.

Et de qui parlez-vous donc?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

De cet estimable, cet excellent jeune homme ; celui qui tout à l'heure a remis ce billet à Antonine.

ESTELLE.

Ce cher Frédéric!

ANTONINE.

Ce pauvre garçon!

BONNEMAIN.

Eh bien, par exemple!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Par malheur, il n'a pas laissé son adresse.

ESTELLE.

Eh, mon dieu! non, et comment lui faire savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Mon gendre l'a vu, il lui a parlé, peut-être sait-il où il demeure.

BONNEMAIN.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

ANTONINE.

Il doit être si malheureux dans ce moment!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il faut que nous le voyions.

BONNEMAIN, *à Jules.*

C'est fini, la famille est timbrée.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE SAINT-ANDRÉ.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien ! vous ne l'avez pas trouvé; mais, par bonheur, je me rappelle maintenant qu'en arrivant, il m'a dit qu'il venait de descendre à l'hôtel d'Espagne.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est ici en face; il faut y envoyer.

ANTONINE.

Jules nous rendra ce service.

JULES.

Du tout, madame.

ANTONINE.

Est-il peu obligeant!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien, mon gendre, courez-y sur-le-champ.

BONNEMAIN.

Celui-là est trop-fort; se moquer de moi à ce point!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous ne savez donc pas ce qui arrive? Frédéric était chez un négociant de Bordeaux, qui n'avait pas d'enfants.

ESTELLE.

Et qui l'avait pris en amitié.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Car, ce cher Frédéric, tout le monde l'aime.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ ET ANTONINE.

C'est bien vrai.

ESTELLE.

Et en mourant il lui a laissé toute sa fortune.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Cinquante mille livres de rente; le voilà plus riche que vous.

BONNEMAIN.

Eh bien, par exemple! n'allez-vous pas lui donner votre fille?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Oui, sans doute.

BONNEMAIN.

La tête n'y est plus; et lui qui ce matin parlait de girouettes! a-t-on jamais vu un beau-père l'être à ce point-là?

ESTELLE.

Vous perdez là du temps, il est peut-être parti; je vais envoyer un domestique. (*Elle sort par le fond.*)

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Ou plutôt j'y vais moi-même, et je vous l'amène; ce sera encore plus dans les convenances. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, BONNEMAIN, JULES, ANTONINE.

BONNEMAIN, *élevant la voix.*

J'espère qu'à la fin on daignera m'expliquer cette étrange démarche, à moins que décidément on ne regarde un mari comme rien, et un receveur général comme zéro.

JULES, *bas à Bonnemain.*

Bien, bien.

ANTONINE, *s'avançant.*

Je me suis justifiée aux yeux de ma famille, et je pourrais m'en tenir là; mais je n'abuserai point de ce que ma position a de favorable; votre colère était absurde, vos soupçons ridicules; ils ne valent pas la peine d'être réfutés.

BONNEMAIN.

C'est égal, essayez toujours, ça ne peut pas faire de tort.

ANTONINE.

Apprenez, monsieur, que ce n'est pas moi, mais ma sœur; c'est-à-dire, c'était bien moi, puisque c'est moi que vous avez épousée; mais c'est justement à cause de cela, parce qu'il a cru un moment, et

c'est si naturel quand on aime bien !... C'est ce qui vous prouve qu'il n'y a de la faute de personne, et que c'est vous seul qui êtes coupable.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est clair comme le jour, et vous devez voir...

BONNEMAIN.

C'est-à-dire, j'y vois... j'y vois de confiance.

ANTONINE, *bas à sa mère.*

Maman, si, pour achever de le convaincre, j'essayais de me trouver mal.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *bas.*

Impossible avec ta toilette. (*Haut.*) Et tenez, tenez, les voici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE, FRÉDÉRIC, *et toutes les personnes de la noce.*

CHOEUR.

AIR : *dans cet asile* (*des Eaux du Mont-d'Or.*)

Ah ! quelle ivresse !
De sa tendresse
Ce jour heureux
Comble les vœux ;
Le mariage

Ici l'engage :
Quel moment
Pour le sentiment!

ANTONINE, *à Bonnemain.*

Aux noirs soupçons votre ame était en proie,
Vous le voyez, il adore ma sœur.

JULES.

Il aime Estelle! ah! pour moi quelle joie!

BONNEMAIN, *regardant Jules.*

Dieu, comme il m'aime, et comme il a bon cœur.

(*Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : le premier désigné tient la droite de l'acteur : M. de Saint-André, Frédéric, Estelle, madame de Saint-André, à qui on approche un fauteuil, Antonine, Bonnemain, Jules.*)

BONNEMAIN.

Tout est expliqué; et cette fois, j'en suis quitte pour la peur. Pendant qu'ils sont dans les reconnaissances, j'ai bien envie d'enlever ma femme impromptu; car, grâce au ciel, il est près de minuit, et nous touchons au lendemain du plus beau jour de ma vie. (*Appelant.*) Baptiste, les voitures de noce sont-elles là?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, M. Jules les a renvoyées.

BONNEMAIN.

Encore un contre-temps! Est-ce que

nous pouvions nous en aller à pied ? en bas de soie, dans la neige ; il ne manquerait plus que cela pour réchauffer l'hymen. Tâche de rattraper ma voiture, et avertis-moi sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *qui pendant ce temps, a causé avec Frédéric, son mari et ses deux filles.*

J'ai peine à me remettre de mon émotion. Voilà donc mes deux filles établies. Quelle perspective douloureuse pour une mère! car enfin, je vais me trouver seule avec mon mari; sans compter que, dans huit jours, j'aurai encore une noce à subir, le spectacle d'un mariage.

ESTELLE.

Non, ma mère, si vous le permettez, nous nous marierons à la campagne, sans bruit, sans apprêts.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Et pourquoi donc cela ?

FRÉDÉRIC.

Une noce à huis clos, au profit seulement des mariés.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne sais pas si c'est dans les convenances.

BONNEMAIN, *à voix basse.*

Belle-mère, belle-mère, nous allons partir.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Quoi! déjà?

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *du Calife de Bagdad.*

Ensemble.

JULES, *à part.*

Ah! je sens là battre mon cœur,
Et de dépit et de douleur!

BONNEMAIN.

Oui, je sens là battre mon cœur,
C'est donc fini; Dieu, quel bonheur.

ANTONINE.

Ah! je sens là battre mon cœur
D'émotion et de frayeur!

M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah! je sens là battre mon cœur
D'émotion et de frayeur!

FRÉDÉRIC ET ESTELLE.

Ah! je sens là battre mon cœur
Et d'espérance et de bonheur!

LE CHOEUR.

Chacun d'eux sent battre son cœur
Et d'espérance et de frayeur.

ESTELLE, *au public.*

Ma sœur aujourd'hui se marie,
Mais de vous dépend son destin;
Ah! tâchez, je vous en supplie,
Que le plus beau jour de sa vie
Ait encore un lendemain.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

La voiture de la mariée!

ANTONINE, *courant à sa mère.*

Ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons, ma fille, qu'est-ce que cela signifie?

(*On reprend le chœur général*).

Ah! je sens là battre, etc. etc. etc.

(*Chacun se range pour laisser passer les deux époux. Bonnemain prend le bras de sa femme. Estelle pose un schall sur les épaules d'Antonine. Sa mère lui parle bas à l'oreille. Le père lève les yeux au ciel, et fait respirer un flacon de sels à madame de Saint-André qui est près de se trouver mal. Antonine, en s'éloignant, jette un dernier regard sur le petit cousin, qui, placé dans un coin, porte un mouchoir à ses yeux.*

FIN DU PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

LA SOMNAMBULE,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN DEUX ACTES;

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 décembre 1819;

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

—

M. DORMEUIL.
CÉCILE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE LUZY.
GUSTAVE DE MAULÉON.
BAPTISTE, valet de Gustave.
MARIE, femme de chambre de Cécile.
UN NOTAIRE.
PARENTS ET AMIS DE DORMEUIL.

La scène se passe dans le château de Dormeuil.

LA SOMNAMBULE.

Le théâtre représente un salon élégant ; des croisées au fond, donnant sur un jardin, une table à droite des spectateurs.

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DORMEUIL, CÉCILE, MARIE.

DORMEUIL, *tenant à la main plusieurs billets d'invitation.*

Enfin, voilà donc nos billets de faire part. Comme c'est écrit ! comme c'est moulé ! et cet hymen qui tient un flambeau ! Vraiment, ce cher Griffard, l'imprimeur du département, entend très-bien le billet de mariage. Ah ça, où est mon gendre, le capitaine ?

MARIE.

Votre gendre ! est-ce qu'il peut rester en place ? A chaque instant il regardait sur la route de Paris pour voir si son coureur et sa corbeille de noces n'arrivaient pas. Dans son impatience, il riait, il chantait, il m'embrassait, en me parlant de mademoiselle.

DORMEUIL.

Je le reconnais bien là. (*A Cécile.*) Il pense toujours à toi.

MARIE.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il m'a dit qu'il allait voir au haut de la montagne si on ne découvrait rien ; il a pris son fusil, et il est parti en chassant à travers la forêt.

DORMEUIL.

Comment, à la chasse aujourd'hui ?

MARIE.

Sans doute : c'est un monsieur si singulier que monsieur votre gendre.

DORMEUIL.

Singulier... En quoi ?

MARIE.

AIR : *Ces postillons.*

Il n'a point d'ordre, et donne à tout le monde.

DORMEUIL.

Bon, c'est qu'il est trop généreux.

MARIE.

Rien ne l'affecte, il rit quand on le gronde.

DORMEUIL.

C'est qu'il possède un caractère heureux.

MARIE.

Des jours entiers il se tue à la chasse.

DORMEUIL.

C'est par ardeur et par activité.

MARIE.

Mais sans tuer ni lièvre, ni bécasse.

DORMEUIL.

C'est par humanité. (*bis.*)

MARIE.

Et, en outre, un garçon d'une raison...

DORMEUIL.

Sa raison, sa raison; je n'ai jamais parlé de sa raison: mais à cela près, c'est un cavalier parfait. Ce cher Frédéric! jeune, aimable, spirituel; a vingt-cinq ans, capitaine de cavalerie! (*A Cécile.*) Voilà l'époux qu'il te faut, le gendre qui me convient. Il est pour toi d'une attention, et pour moi d'une complaisance... toujours de mon avis: il est vrai qu'il n'en fait qu'à sa tête; mais c'est toujours une marque de déférence dont on doit lui savoir gré. Tiens, je t'avoue que toute ma crainte était que ce mariage ne vînt à manquer; mais enfin, nous y

voilà. Notre cousin, le notaire, vient d'arriver, et ma foi, dans une heure...

CÉCILE, *timidement.*

Mon père!

DORMEUIL.

Eh bien! hâtons-nous: toute la société attend au salon.

MARIE, *bas à Cécile.*

Allons, mademoiselle, du courage: c'est le moment, ou jamais.

CÉCILE.

Mon père, je voudrais vous parler.

DORMEUIL.

Me parler! Ah! j'entends: dans un pareil moment on a toujours quelques petits secrets à confier. Marie, laisse-nous. (*Marie sort.*)

SCÈNE II.

DORMEUIL, CÉCILE.

DORMEUIL.

Eh bien! voyons mon enfant, que veux-tu me dire?

CÉCILE.

Ah mon papa, j'ai bien envie de pleurer.

DORMEUIL.

Un jour comme celui-ci! le jour de ton mariage!

CÉCILE.

Eh bien, mon papa, je crois que c'est à cause de cela.

DORMEUIL.

Comment, morbleu! ce n'est pas là mon intention.

AIR : *Voilà bien ces lâches mortels.*

Te complaire est ma seule loi;
Tu fais mon bonheur, ma richesse;
Je voudrais toujours voir pour toi
Chacun partager ma tendresse.
Te chérir n'est rien; je veux
Qu'au plus vite l'hymen t'engage,
Pour qu'à t'aimer nous soyons deux,
Et peut-être un jour davantage.

CÉCILE.

Oh! je sais combien vous êtes bon... Mais si cela vous est égal, tenez, je crois que j'aimerais mieux ne pas me marier.

DORMEUIL.

Comment, si cela m'est égal? Lorsque les bans sont publiés, lorsque tout le monde est invité!... Voyons, Cécile, parlons un peu raison. J'ai cinquante mille livres de rente, et je n'ai que toi d'enfant; je ne t'ai jamais rien refusé, je ne t'ai contrariée en rien: mais aussi tu m'avoueras que cette fois... à moins que tu n'aies quelque inclination, quelque amour...

CÉCILE.

Moi, de l'amour! moi... Mon dieu, dans tout ce que j'ai à vous dire, il n'y a pas un mot d'amour: mais en revanche, il y a de la haine tant que vous en voudrez.

DORMEUIL.

Comment, tu haïras ce pauvre Frédéric?

CÉCILE.

Eh! non, ce n'est pas lui; je rends justice à ses bonnes qualités, à son mérite: mais il est quelqu'un dans le monde que je ne puis souffrir, que je déteste; et je crois que c'est cette haine-là qui m'empêche d'avoir de l'amour pour un autre. Vous savez bien que d'abord vous vouliez m'unir à M. Gustave de Mauléon.

DORMEUIL.

Oui, j'avoue que, sous quelques rapports, je l'aurais préféré à Frédéric: avec autant d'amabilité, il avait plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue; mais lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter, et tu as rejeté ma proposition avec un dédain...

CÉCILE.

Sans doute : parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole. Il est vrai que de mon côté je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric; que je lui ai donné mes gants, mon éventail; que je l'accablais de marques d'amitié : car j'étais d'une humeur..... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée. Je vous demande s'il y a de ma faute? Le lendemain, M. Gustave a été encore plus assidu auprès de sa nouvelle conquête : il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai cru voir, j'ai vu, j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main; dans ce moment Frédéric me faisait une déclaration. J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu : il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais. Cela se peut bien : j'étais si en colère! et depuis ce moment je n'ai plus revu M. Gustave.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Alors, par un destin prospère,
Comme époux, un autre s'offrit,
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprit.

Ma destinée était affreuse,
Je pleurais, mais j'étais enfin
Contente d'être malheureuse,
Pourvu qu'il en eût du chagrin.

DORMEUIL.

Que ne le disais-tu donc plus tôt. Maintenant, réfléchis au scandale d'une pareille rupture; un mariage publié, et qui doit se célébrer demain : nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric, qui est puissante dans la province. Et d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

CÉCILE.

Moi! non certainement je ne l'aime pas.

DORMEUIL.

Et puis le temps, l'absence... Gustave habite Paris, nous, cette terre au fond de l'Auvergne : il n'y a pas apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer.

CÉCILE.

Oh! je l'espère bien; car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

DORMEUIL.

Rassure-toi : tu n'as rien à craindre.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver ?*

Tu triompheras d'un penchant
Dont ton cœur eût été victime;

Va, crois-moi, le plus tendre amant
Ne vaut pas l'epoux qu'on estime.
Chez l'un, l'amour fuit sans retour,
Quand chez l'autre, il se fortifie;
L'amour est le plaisir d'un jour,
L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets moi de prendre un peu plus sur toi-même. Depuis quelque temps, je te trouve changée... Un jour de noces on a besoin d'être jolie... et tu n'as pas dormi cette nuit. Mon appartement était près du tien, et je t'ai entendue parler tout haut; je t'ai entendue marcher: cela ne t'est jamais arrivé, et ce n'est que depuis quelque temps. Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté.

CÉCILE.

Ah! pourvu que je ne le voie pas, je vous promets tout.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE.

MARIE, *accourant.*

Voici M. Frédéric, et sans doute son coureur avec la corbeille; car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de pos-

tillon. Ils sont au bout de l'avenue... Mais l'on vous attend dans le salon.

DORMEUIL.

Nous y allons. (*Donnant la main à sa fille.*) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre. (*Il sort par la droite.*)

MARIE, *bas à Cécile.*

Eh bien! mademoiselle.

CÉCILE.

Rien n'est changé, mais n'importe... J'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille; suis-moi.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, *paraissant aux croisées du fond*, GUSTAVE, BAPTISTE.

FRÉDÉRIC, *tient à la main un fusil et une carnassière qu'il jette à terre en entrant.*

Holà! hé! quelqu'un! Moi, je n'aime pas à faire mon entrée incognito. (*A Gustave et à Baptiste qui entrent.*) Eh! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur: vous êtes chez moi.

GUSTAVE.

Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas!

FRÉDÉRIC.

Allons donc, ne parlons pas de cela.

Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

BAPTISTE.

Non, il n'y a pas de quoi: quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau!

FRÉDÉRIC.

Ma foi, je me suis rencontré là bien à point. J'arrivais au haut de la montagne, lorsque j'aperçois une chaise de poste emportée par deux chevaux fougueux qui avaient quitté la grande route, et se dirigeaient vers un précipice.

BAPTISTE.

Je le vois encore d'ici: deux cents toises de profondeur!

FRÉDÉRIC.

Non: mais cinquante, et c'est bien assez. Le postillon, qui était cet imbécille, avait déjà abandonné les guides et perdu l'étrier; j'étais à soixante pas de vous; impossible de vous arrêter à temps: je glisse une balle dans mon fusil; j'ajuste le cheval du postillon: je le renverse, l'autre s'abat, et vous vous trouvez touts par terre, mais du plain-pied, et sur le plus beau gazon du monde! un endroit fait exprès pour verser.

BAPTISTE.

Oui; un cheval de cinquante louis qui est resté sur la place.

FRÉDÉRIC.

C'est égal, le coup était bon : à soixante pas, juste à l'épaule; c'était bien là que je visais, je t'en donne ma parole d'honneur.

BAPTISTE.

Et moi qui étais dessus ; je vous demande?

FRÉDÉRIC.

J'étais sûr de mon coup. Enfin si tu veux, je le recommence ; remets Baptiste.

BAPTISTE.

Non pas, non pas.

AIR : *du Ménage de garçon.*

Je crains quelque balle indiscrète.

FRÉDÉRIC.

Au but je suis sûr de frapper.
D'ailleurs, en ami je vous traite.

BAPTISTE.

N'importe, on pourrait se tromper.
On voit tant de gens à la ronde
Fort bien avec tous les partis ;
Mais qui tirent sur tout le monde,
Et qui font feu sur leurs amis.

FRÉDÉRIC, *à Gustave.*

Ah çà, tu ne me quittes pas: songe qu'aujourd'hui tu m'appartiens tout entier. Je suis ici chez moi, et je me fais un plaisir de te recevoir... Si tu savais... je te conterai cela tout à l'heure.... C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! il ne me

manquait que la présence de mon meilleur ami. Baptiste, votre maître couche ici: laissez-nous, et allez à l'office.

BAPTISTE.

J'y allais, monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est bien; et tu diras qu'on prépare la chambre... (*A Gustave.*) Je te demande pardon, mon ami; vois-tu, un maître de maison... Ecoute, Baptiste... la chambre... Quelle chambre vais-je donc lui donner?... c'est que tout est pris! Ah! notre pavillon! parbleu! le pavillon du jardin: un endroit charmant! qui est un peu en défaveur depuis que le jardinier prétend y avoir vu la nuit de grandes figures blanches... mais je sais que cela ne te fait rien.

GUSTAVE.

Oh! absolument.

FRÉDÉRIC.

AIR: *d'Arlequin musard.*

Un mien grand-oncle a rendu l'ame.

GUSTAVE.

J'entends, voilà le revenant.

FRÉDÉRIC.

Non, le fantôme est une femme,
Et c'est la sienne apparemment.
Grâce à la concorde profonde
Qu'entre eux l'on voyait exister,

Depuis qu'il est dans l'autre monde,
Sa femme n'y veut plus rester.

GUSTAVE.

Ma foi, mon ami, j'en suis enchanté!

FRÉDÉRIC.

Va pour le pavillon. (*A Baptiste.*) Tu y porteras la valise de ton maître.

BAPTISTE, *à Gustave.*

Et moi, monsieur, je pense maintenant que vous feriez peut-être mieux de continuer votre route. Monsieur votre père sera inquiet.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que le commandant en chef de ta cavalerie démontée serait poltron, par hasard?

BAPTISTE.

Moi, monsieur, ce que j'en dis n'est que par intérêt pour mon maître; car, Dieu merci, j'ai fait mes preuves: quand quelqu'un a eu comme moi un cheval tué sous lui!

GUSTAVE.

C'est bon; laisse-nous.

SCÈNE V.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ce cher Gustave! quel bonheur de le trouver! Je n'ai point oublié qu'au régiment tu étais mon guide, mon mentor; car j'étais un peu mauvais sujet, et je n'ai jamais fait grand'chose. Toi, c'est différent: tu as toujours valu mieux que moi, j'en conviens. C'est toi qui payais mes dettes, et qui m'as sauvé je ne sais combien de coups d'épées, sans compter ceux que tu as reçus pour moi; et ceux-là, vois-tu bien. (*Mettant la main sur son cœur.*) Ils sont là: ça ne s'oublie pas. Mais, dis-moi un peu, depuis que nous ne nous sommes vus, il me semble que ta sagesse a pris une teinte bien rembrunie.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, je crois que je deviens philosophe; je m'ennuie: et si ce n'était pas payer tes services d'ingratitude, je te dirais que tout à l'heure j'ai été presque fâché lorsque tu as arrêté mes chevaux... Oui, mon ami, j'étais amoureux, j'ai été trahi; ça va te faire rire: moi, ça me désole. J'ignore ce que la

perfide est devenue, je ne m'en suis point informé. J'avais réalisé quelques fonds, envoyé ma démission de secrétaire d'ambassade, et je quittais la France lorsque je t'ai rencontré.

FRÉDÉRIC.

AIR : *du vaudeville du Petit Courrier.*

Par dépit nous fuir sans retour,
Ah! certes, la folie est grande;
Conçoit-on, je te le demande,
Un Français qui se meurt d'amour;
Un guerrier constant qui se flatte
De fixer de jeunes beautés;
Enfin, un amant diplomate
Qui croit à la foi des traités.

GUSTAVE, *souriant.*

Tu as raison; je suis un extravagant; mais il ne s'agit pas ici de mes chagrins, parlons plutôt de ton bonheur: c'est le moyen de me les faire oublier. Il paraît que tu es dans une situation...

FRÉDÉRIC.

Superbe, mon ami, et sur-tout bien extraordinaire. Je me marie, et ce n'est pas sans peine. Tu sais combien j'ai manqué de mariages; je n'ai jamais pu en conclure un seul.

GUSTAVE.

Oui, tu jouais de malheur: des duels, des rivaux...

FRÉDÉRIC.

Et le chapitre des informations: il y a des parents curieux qui veulent tout savoir: c'était cela qui me faisait toujours du tort, mais enfin je suis tombé sur un beau-père raisonnable: il pense qu'il faut que la jeunesse fasse des folies, ce qui est aussi mon système; et c'est ce soir que nous signons le contrat... Une fille unique, cinquante mille livres de rente, et je l'aime!... comme je les aimais toutes... car, franchement, je n'ai jamais eu de préférence marquée pour personne: c'est encore une des considérations qui ont déterminé le beau-père.

AIR: *des Maris ont tort.*

Oui, depuis qu'existe le monde,
Chacun dispute à tout propos
Et sur la brune et sur la blonde,
Sur le Champagne et le Bordeaux.
A quoi bon toutes ces querelles,
Je n'ai jamais d'avis certains,
Et j'adore toutes les belles,
Comme je bois de tous les vins.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, tu es heureux, et je te félicite de ton mariage.

FRÉDÉRIC.

Oh! il n'est pas encore fait, et il y a

bien des choses à dire. Tu sais que quelquefois je joue?

GUSTAVE.

Quelquefois! c'est-à-dire toujours.

FRÉDÉRIC.

Oui, par habitude, car je n'aime pas le jeu. L'hiver dernier j'ai eu un bonheur admirable... près de soixante mille francs que j'ai gagnés. C'est dans ce moment-là que je me suis présenté au beau-père, qui m'a accepté; mais j'étais si content de me marier, que j'ai joué encore par passe-temps; car c'est toujours ma ressource quand j'ai de la joie ou du chagrin.

GUSTAVE.

Eh bien?

FRÉDÉRIC.

Eh bien! tu ne devines pas? (*En riant.*) J'ai tout perdu, et il ne me reste rien: ça n'est pas pour moi, ça m'est égal; je connais ces positions-là; mais c'est le beau-père, un brave homme qui m'avait accepté plus pour moi-même que pour ma fortune; une jeune personne charmante, qui m'adore, oui, qui m'adore, c'est le mot: tu sais que là dessus je ne m'en fais pas accroire... et des présents de noces... une corbeille superbe qui arrive aujourd'hui, et que je ne sais trop comment

payer... Voilà, je te l'avoue, ce qui me fait trembler pour mon cinquième mariage.

GUSTAVE.

Comment, morbleu ! ne suis-je pas là? Et si une vingtaine de mille francs peuvent d'abord te suffire...

FRÉDÉRIC, *le serrant dans ses bras.*

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Mon ami, mon dieu tutélaire.

GUSTAVE.

Ton bien jadis n'était-il pas le mien,
Lorsqu'avec moi tu partageais en frère?

FRÉDÉRIC.

Oui, de ce temps je me souviens,
De ce temps-là je me souviens.
Nous apportions, toi, ce me semble,
Crédit, fortune, esprit sage et rangé;
Moi, les défauts, et les dettes que j'ai;
Puis, sans façon, nous mettions tout ensemble:
Voilà comment j'ai toujours partagé.

GUSTAVE.

Et quelle est ta future?

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai idée que tu l'as connue à Paris, quand elle y habitait. C'est la fille d'un riche négociant, monsieur Dormeuil.

GUSTAVE.

Comment, Cécile Dormeuil ?

FRÉDÉRIC.

Oui, Cécile; c'est elle-même.

GUSTAVE.

En effet; je me rappelle l'avoir vue quelquefois. (*Tirant son porte-feuille.*) Tiens, voilà toute ta somme.

FRÉDÉRIC.

J'espère que cela ne te gêne pas. Eh bien! qu'as-tu donc?

GUSTAVE.

Rien, mon ami, rien du tout, je te jure. Mais je fais réflexion que la famille de ton beau-père est très-nombreuse; que tu as sans doute beaucoup de parents à loger.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'importe? n'est-tu pas mon ami? ça vaut bien un cousin: d'ailleurs, il me faut un témoin, et je compte sur toi. Et puis, tu ne t'imagines pas comme ma femme, comme mon beau-père, comme tout ce monde-là m'aime. Présenté par moi, tu vas voir quel accueil on va te faire. Ils seront enchantés de te voir. Il n'y a pas jusqu'aux domestiques... Marie... holà! quelqu'un: c'est que je suis le maître ici; il faut bien qu'on obéisse... Marie!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE.

FRÉDÉRIC.

Avertis M. Dormeuil que mon ami intime... que M. Gustave de Mauléon...

MARIE.

Ah! mon dieu! Comment, c'est monsieur, qui... que... certainement... Monsieur... Je ne croyais pas...

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc? C'est la femme de chambre et la confidente de ma femme; une fille d'esprit, quand elle n'a pas de distractions. Voici M. Dormeuil et sa fille.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; DORMEUIL, CÉCILE.

FRÉDÉRIC.

Beau-père, voilà un de mes bons amis que je vous présente.

DORMEUIL, *saluant sans le regarder.*

Certainement, monsieur... (*Levant les yeux.*) Grands dieux!

CÉCILE, *qui a fait une révérence, le regarde à son tour, et fait un geste de surprise.*

C'est lui!

FRÉDÉRIC, *à Gustave.*

Ah ça, décidément tu as la physionomie malheureuse; on ne peut pas t'envisager!

DORMEUIL, *balbutiant.*

A coup sûr... L'honneur que nous recevons; nous ne croyons pas... Et j'étais loin de m'attendre...

FRÉDÉRIC.

Allons, voilà le beau-père qui est comme Marie, et qui fait des phrases. Eh! sans doute, vous ne l'attendiez pas; puisqu'il ne voulait pas venir... il ne voulait pas rester.

DORMEUIL.

Qui nous procure donc l'avantage?

FRÉDÉRIC.

Eh! parbleu, c'est moi qui l'amène. Sans moi, il passait son chemin; mais j'ai le coup d'œil si juste... A soixante pas... beau-père... je vous conterai cela. Ah ça, j'espère, que tu vas embrasser la mariée?

DORMEUIL, *l'arrêtant.*

Non pas, non pas; ce soir, après le contrat, nous nous embrasserons touts.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure! parce que, vois-tu,

les grands parents... l'étiquette...; c'est le beau-père qui est le maître des cérémonies : moi, ça ne me regarde pas; j'épouse, et voilà tout. Ma chère Cécile, je vous le recommande ; il ne connaît ici personne que vous; et puisqu'il veut bien nous sacrifier sa journée... Allons, mon cher Dormeuil, faites-lui donc un peu d'amitié; je ne vous reconnais pas; maintenant, d'ailleurs, sa présence est indispensable ; c'est mon témoin.

DORMEUIL.

Comment? votre témoin!

FRÉDÉRIC.

Oui, morbleu! ce n'est pas la première fois qu'il m'en a servi.

AIR : *de Lantara.*

Oui, vingt fois sa valeur prudente
A modéré mes sens trop étourdis ;
Avec succès je le présente
A mes amis comme à mes ennemis.
Heureux témoin ! sa présence chérie
Me fut toujours d'un augure flatteur ;
Autrefois je lui dus la vie,
Je vais lui devoir le bonheur.

DORMEUIL.

Mais l'usage veut qu'ordinairement ce soit un parent.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! n'est-il pas le mien? Sur le

champ de bataille, n'étions-nous pas frères d'armes? Cette parenté-là en vaut bien une autre. Vous mettrez sur le contrat: Parent du côté du marié. A propos, j'étais sorti pour aller au devant de mon coureur.

MARIE.

Eh! monsieur, il vient d'arriver avec votre corbeille de noces.

FRÉDÉRIC.

Ma corbeille est arrivée! Allons déballer. C'est M. Dormeuil et moi qui l'avons commandée; et tu verras quelle élégance, quel goût.

AIR: *A soixante ans.*

Des fleurs, des dentelles, des chaînes,
Des bijoux du plus bel effet;
Deux cachemires indigènes,
Plus chers que quatre du Thibet.

DORMEUIL.

C'est trop... Combien cela vous coûte!

FRÉDÉRIC.

Eh! mais, beau-père, il le fallait;
J'ai fait ce que je dois sans doute.
(*Bas à Gustave.*)
Mais je dois tout ce que j'ai fait.

Pourvu qu'ils n'aient rien oublié, et que tout cela ne se soit pas froissé en route. Ah! ma chère Cécile, je vous en prie, ne venez pas avec nous; tout à l'heure vous

jouirez du coup d'œil; laissez-nous vous surprendre. Allons, beau-père, dépêchons.

DORMEUIL.

Et monsieur que nous laissons.

FRÉDÉRIC.

Cécile voudra bien lui tenir compagnie.

CÉCILE.

Mais que voulez-vous que je dise, que je fasse?

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous ferez connaissance. Mon ami, je te laisse avec ma femme. (*Entraînant Dormeuil.*) Eh! venez donc, je meurs d'impatience.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, CÉCILE.

GUSTAVE, *après un moment de silence.*

Me sera-t-il permis, mademoiselle de vous offrir mes félicitations?

CÉCILE.

Oui, monsieur, je les reçois.

GUSTAVE.

Je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage... car croyez que le hasard seul...

CÉCILE.

J'en suis persuadée, monsieur; je sais

que rien ne pouvait vous attirer en ces lieux. Depuis long-temps, votre silence nous l'avait appris; et si quelque chose m'étonne, c'est de vous voir consentir à nous accorder quelques jours. Soyez sûr que mon père sentira tout le prix d'un pareil sacrifice.

GUSTAVE.

Je n'ai pu résister au désir d'être témoin du bonheur de mon ami, du vôtre, mademoiselle. Puissiez-vous former une union fortunée! Puisse Frédéric ne jamais éprouver les tourments de la jalousie, ni la douleur de perdre votre tendresse.

CÉCILE.

Et qui vous fait présumer que cela puisse arriver? Frédéric m'aime beaucoup, monsieur, il m'aime réellement.

GUSTAVE.

Eh! mademoiselle, est-ce donc une raison?

CÉCILE.

Oui, sans doute, puisqu'il m'aime, il ne sera ni faux ni trompeur; il ne se fera point un jeu de trahir ses serments.

GUSTAVE.

Vous supposez alors qu'on ne sera avec lui ni perfide ni coquette. Je le désire, mademoiselle, et lui souhaite de trouver

une fidélité que pour moi je n'ai jamais su rencontrer.

CÉCILE.

Que vous n'avez pas su rencontrer?

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Mais Frédéric, vous l'ignorez peut-être,
De vous diffère trait pour trait.
Pour mieux vous le faire connaître,
Je puis vous tracer son portrait :
Il n'aime qu'une seule belle,
Il n'est défiant, ni jaloux,
Il est enfin tendre et fidèle,
Vous voyez qu'il n'a rien de vous.

GUSTAVE.

Même Air.

Ainsi que vous, je veux, mademoiselle,
Former un lien plus heureux,
Et désormais, aux pieds d'une autre belle,
Porter mon hommage et mes vœux.

(*Avec un dépit très-marqué.*)

Pour qu'à mon cœur rien ne vous retrace,
Exprès je veux même, entre nous,
Qu'elle soit sans attraits, sans grâce ;
Enfin, qu'elle n'ait rien de vous.

CÉCILE.

Et il ne vous en coûtera pas beaucoup, monsieur, pour l'aimer.

GUSTAVE.

Pas plus qu'à vous, mademoiselle,

pour aimer Frédéric ; car ce n'est point à l'ordre d'un père qu'il doit votre main ; c'est à vous, à vous seule. Vous l'aimez, il me l'a dit lui-même.

CÉCILE.

Comment, il vous l'a dit ?

GUSTAVE.

Oui, mademoiselle, il en est convenu. Vous l'aimez, vous l'adorez, du moins, maintenant : j'ignore combien de temps il pourra jouir de cet avantage.

CÉCILE, *avec dépit.*

Monsieur... (*Se reprenant.*) Eh bien ! oui, monsieur ; il vous a dit la vérité : je chéris l'époux que mon père m'a donné, que mon cœur a choisi ; et je ferai mon bonheur de lui appartenir. (*A part.*) On vient, ah ! tant mieux : car mes larmes trahiraient le trouble de mon cœur.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, DORMEUIL, FRÉDÉRIC, CÉCILE, LE NOTAIRE; PARENTS ET AMIS.

(*Ils saluent M. Dormeuil et lui font des compliments : une partie des dames s'assoient à gauche, et les hommes restent debout derrière elles.*)

FRÉDÉRIC.

Mon ami, tu vois le plus heureux des hommes!... mes cachemires ont produit un effet... Et toi, tu as été content de ma femme, n'est-il pas vrai?... Un peu timide, un peu troublée?... Mais un jour comme celui-ci..... moi-même je ne sais pas trop où j'en suis..... Je te présente une partie de notre famille. (*Tout le monde salue.*) (*A part, à Gustave.*) Heim, qu'en dis-tu?

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Voici ma tante la Jonchère,
Mon cousin le docteur en droit,
Mon autre cousin le notaire,
La forte tête de l'endroit;

(*A part.*)

Que t'en semble, quelles tournures!

Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures
Qu'on irait voir pour de l'argent.

DORMEUIL, *faisant avancer la table.*

Allons, mon cher cousin, mettez-vous là, et occupons-nous du contrat.

FRÉDÉRIC.

Sans doute; signons, signons, c'est le point essentiel: parce que tant qu'on n'a pas signé, on ne sait pas ce qui peut arriver. (*A Gustave.*) Tu sais, moi surtout qui suis difficile à marier.

LE NOTAIRE, *à la table.*

Quels sont les témoins?

FRÉDÉRIC.

Du côté de Cécile, ceux que vous avez inscrits, et du mien, M. Gustave de Mauléon, mon ami.

LE NOTAIRE, *le regardant attentivement.*

Ah! c'est monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oui. Est-ce que sa physionomie ne produit pas sur vous un certain effet?

LE NOTAIRE.

Mais non.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous êtes le premier: car mon beau-père, ma femme, toute la maison... mais vous autres fonctionnaires

publics, rien ne peut vous émouvoir: vous êtes impassibles comme la loi.

LE NOTAIRE, *avec emphase.*

C'est notre devoir. *

FRÉDÉRIC, *traversant le théâtre et allant vers la table.*

Quand je te disais..... le beau-père le premier, c'est trop juste..... à moi, maintenant... Permettez-donc..... laissez-moi faire mon paraphe: le défaut de paraphe entraîne nullité, n'est-il pas vrai, cousin? et je veux que rien n'y manque. (*A Cécile en lui présentant la plume.*) Ma chère Cécile, c'est à vous; mon bonheur maintenant dépend d'un seul mot. **

Fragment du FINAL *de l'Auberge de bagnères; arrangé par* M. DOCHE.

DORMEUIL.

Allons, Cécile, allons, ma fille, c'est à toi.

Ensemble.

CÉCILE, *traversant à son tour, et allant à la table.*

Ah! que mon ame est émue,
Oui, ma main tremble malgré moi.

* Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant: Gustave est le premier à gauche du spectateur, puis Frédéric, Cécile, Dormeuil, le Notaire devant la table, Marie de l'autre côté de la table, les parents derrière le Notaire.

** Il revient à sa première place.

GUSTAVE.

Mon cœur palpite à sa vue.

DORMEUIL.

Allons, rassure-toi.

(*Cécile prend la plume, s'arrête un instant, regarde Gustave, et signe vivement.*)

FRÉDÉRIC.

Elle est à moi.

GUSTAVE.

Elle a signé.

FRÉDÉRIC, *à Gustave.*

C'est à ton tour, je crois.

GUSTAVE, *allant à son tour à la table, et affectant une grande joie.*

Je signe, et jamais sur mon ame,
Je n'ai signé de plus grand cœur;
Car c'est l'acte de ton bonheur.

(*A Cécile.*)

Recevez donc mon compliment, madame,
Oui, madame,
Le premier ici je veux
Vous donner ce titre heureux.

(*Il reprend sa place.*)

FRÉDÉRIC.

Je suis, ainsi que ma femme,
Sensible à tant d'amitié.
Enfin... enfin... je suis donc marié.

DORMEUIL, FRÉDÉRIC, LE CHOEUR.

Ensemble.

Ah, que { mon / son } ame est émue,

Non, rien n'égale { mon / son } bonheur.

CÉCILE.

Ah! que mon ame est émue!
Non, rien n'égale mon malheur.

GUSTAVE.

Oui, pour jamais je l'ai perdue!
Non, rien n'égale ma douleur.

(*Pendant ce premier ensemble, tous les parents ont signé, et Baptiste ainsi que plusieurs domestiques, arrivent tenant des flambeaux.*)

FRÉDÉRIC, *à Dormeuil et à Gustave.*

Mais vous ferez tantôt connaissance, j'espère,
Car mon ami reste avec nous, beau-père,
Il couche ici, je viens de l'engager.

DORMEUIL.

Mais où veux-tu donc le loger?

FRÉDÉRIC.

Pour qu'il soit bien, moi j'ai pris mes mesures;
Il aime à voir les revenants de près,
C'est pour cela que je lui donne exprès
Le pavillon aux grandes aventures,
Celui du jardin.

BAPTISTE, *effrayé, bas à son maître.*

Grands dieux!
Nous sommes perdus tous les deux.

CHOEUR.

Bonsoir, monsieur, à demain.

DORMEUIL.

Demain, de grand matin,
La noce se fait à la ville;

En attendant, chacun, je croi,
Peut se retirer chez soi.

FRÉDÉRIC.

Il le faut bien ; (*soupirant*) chacun chez soi.
Mais demain, demain... adieu, Cécile.
(*A Gustave.*)
Tout est signé, tout est écrit,
L'amour a couronné ma flamme ;
Me voilà donc enfin mari sans contredit,
A moins que cette nuit
Le diable n'emporte ma femme.

CHOEUR.

Partons, bonne nuit, bonne nuit.

Ensemble.

Ah ! que mon ame est émue ! etc.

(*Les domestiques, le flambeau à la main conduisent les parents par les portes de droite et de gauche. Cécile, Dormeuil et Marie sortent par le fond, ainsi que Frédéric et Gustave.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

—

Le théâtre représente un pavillon demi circulaire à colonnes, très-riche, fermé de tous les côtés. Au fond, une porte et deux croisées latérales, servant aussi de portes, toutes trois garnies de persiennes. A gauche du spectateur, une porte qui est censée donner dans un autre appartement du pavillon ; à droite et à gauche, des panneaux sur lesquels sont peints différents sujets. Dans le fond, à droite, est un paravent ; entre le paravent et un des panneaux de la droite est un fauteuil. Il fait nuit. Au lever du rideau, Gustave écrit devant une table. Baptiste examine toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE, *appelant Gustave.*

Monsieur, monsieur, trois heures du matin !

GUSTAVE.

Parbleu! je le sais bien, puisque tu as eu soin de m'avertir à tous les quarts d'heure.

BAPTISTE.

Est-ce que monsieur ne se couche pas?

GUSTAVE.

Non; mais nos lits sont dans la chambre à côté. Va dormir si cela te convient, et laisse-moi.

BAPTISTE.

C'est que je n'aime pas à dormir seul, je m'ennuie, et puis, s'il arrivait quelque chose à monsieur, peut-être n'entendrais-je pas.

AIR : *De sommeiller encor ma chère.*

Ils m'ont fait hier à l'office
Maint et maint conte sépulcral.

GUSTAVE.

Poltron!

BAPTISTE.

Soit, je me rends justice;
On ne s'en porte pas plus mal.
Oui, la bravoure a mon estime;
Car je suis brave par penchant:
Mais je suis poltron par régime,
Afin de vivre longuement.

Et dans ce pavillon isolé, au milieu d'un jardin immense...

GUSTAVE, *sans l'écouter.*

Eloigne cette table.

BAPTISTE, *lui parlant, et s'appuyant sur la table.*

Encore si l'on pouvait attendre des secours du château. Autrefois, il existait une communication qui au moyen d'un ressort... Je ne sais plus comment ils m'ont expliqué cela, mais on n'en a plus connaissance, et le hasard seul pourrait le faire retrouver. Alors, vous sentez bien qu'après tout ce qu'on raconte...

GUSTAVE.

Baptiste, je vais me fâcher.

BAPTISTE.

Oh! monsieur, cela me paraît prouvé; car on l'a mis dans le journal du département, et avant huit jours ceux de Paris le répèteront: j'espère qu'alors vous ne pourrez plus en douter.

GUSTAVE.

Eh bien! voyons, où en veux-tu venir?

BAPTISTE.

Eh bien! monsieur, il disent donc que chaque nuit le fantôme vient se reposer dans ce pavillon jusqu'au point du jour; mais qu'aux premiers rayons du soleil, crac, il a l'air de s'abîmer dans la muraille: et hier, Thomas le jardinier, l'a

vu comme je vous vois, sinon qu'il a fermé les yeux, ce qui l'a empêché de distinguer.

GUSTAVE.

Ah ça, j'espère que tu as fini... Arrange-toi comme tu voudras, dors ou ne dors pas; mais tâche de te taire, ou demain je te chasse.

BAPTISTE.

Ou demain je te chasse... (*Emportant la table, et la plaçant à la gauche du spectateur.*) Dieux! que c'est insupportable qu'il y ait des gens qui soient les maîtres!... car sans les maîtres, il serait bien plus agréable d'être domestique.

AIR : *de Julie*

Mais j'ai fermé porte et fenêtre ;
Partout j'ai fermé les verroux.

(*S'arrangeant dans un fauteuil qui est à l'extrême gauche et près de la table.*)

Puisqu'il me faut obéir à mon maître,
Pour lui complaire, endormons-nous.
Si je pouvais, douce métamorphose,
Imiter tant de gens de bien,
Qui, comme moi, s'endorment n'étant rien,
Et qui s'éveillent quelque chose!...
. . . . Quelque chose. . .

(*Il s'endort.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, *seul.*

Encore quelques heures, et elle sera perdue pour moi!... Et je resterais demain au château!... Non; le dessein en est pris, j'enverrai cette lettre à mon ancien colonel, à mon ami, et demain je partirai sans voir Cécile.

AIR : *Tendres échos errants dans ces vallons.*

Elle a trahi ses serments et sa foi,
Et pour jamais il faut que je l'oublie.
J'avais juré de vivre sous sa loi;
Eh bien! j'irai mourir pour ma patrie.
Patrie, honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls au moins ne me trahirez pas.

Nouveaux serments vont bientôt m'engager,
Et si je fus quitté par une belle,
Sous les drapeaux, où je cours me ranger,
La gloire au moins me restera fidelle.
Patrie, honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls, hélas, ne me trahirez pas.

(*Il se jette sur une chaise, à droite du spectateur.*)

(*On entend une ritournelle.*)

Ciel!... qu'entends-je!... Quel est ce bruit?

SCÈNE. III.

GUSTAVE, CÉCILE.

(Gustave se penche sur son fauteuil pour découvrir d'où vient le bruit. Derrière lui, à droite, un des panneaux du pavillon près du fauteuil s'ouvre tout à coup, et l'on voit paraître Cécile en robe blanche très-simple; elle a les bras nus, et sur le cou un très-petit fichu élégamment brodé; elle tient un flambeau à la main et s'avance lentement. Le panneau se referme de lui-même. Arrivée à la table près de laquelle dort Baptiste, elle y pose son flambleau.)

GUSTAVE.

Qu'ai-je vu?... Cécile!...

CÉCILE.

J'ai cru, qu'ils me poursuivaient; qu'ils voulaient encore me faire signer. Non, je ne veux plus, sur-tout s'il est là.

GUSTAVE.

Qui peut causer, pendant son sommeil, l'agitation effrayante où je la vois?

CÉCILE, *d'un air suppliant.*

Mon père!... oui, vous avez raison... Cécile est bien malheureuse!... C'est fini...

je suis mariée!... (*Portant la main à sa tête comme pour sentir sa parure.*) Oui, c'est moi qui suis la mariée, car les voilà touts qui viennent me complimenter. (*D'un air aimable et gracieux, et comme leur répondant.*) Merci, merci, mes amis; oui des vœux pour mon bonheur!... Ils ne me regardent plus... Si j'osais pleurer.

GUSTAVE.

Grands dieux!

CÉCILE, *regardant autour d'elle.*

Pourquoi m'a-t-on menée à ce bal?... Un bal!...Vous savez que je n'aime plus le bal; que je ne veux plus y aller... (*Traversant le théâtre, et allant à droite.*) Oui, nous y voilà... (*Elle salue, et s'assoit sur la chaise qu'occupait Gustave.*) Il y a tant de monde dans ce salon, et il n'y est pas!... (*Faisant un geste de surprise.*) C'est lui! je l'ai aperçu! mais il se gardera bien de me parler, de danser avec moi: ce n'est qu'avec mademoiselle de Fierville.

GUSTAVE, *vivement.*

Mademoiselle de Fierville!...

CÉCILE.

Ah, mon dieu! comme mon cœur bat!... Il s'approche de nous... (*Froidement et comme pour répondre à une invitation.*

avec plaisir, monsieur... (*Vivement.*) Il m'a invitée! Que va-t-il me dire? et que lui répondre?... Je suis fâchée maintenant d'avoir accepté... Je voudrais que la contredanse ne commencât jamais... Ah, mon dieu! je crois entendre..., Oui, voilà le prélude!... (*L'orchestre joue le commencement de la contredanse que Cécile croit entendre. Elle se lève de dessus le fauteuil, et se met en place pour danser. Elle porte la main à ses bras comme pour arranger ses gants, et présente la main comme si un cavalier la lui tenait.*)

GUSTAVE.

Ah! profitons de son erreur! (*Il lui prend la main.*)

CÉCILE *.

Sa main a pressé la mienne!... N'importe, soyons aussi sévère... (*D'un air très-froid, et ayant l'air d'écouter.*) Comment, monsieur?... (*Ayant toujours l'air d'écouter.*) Cependant, ce qu'il dit là est assez raisonnable... S'il savait quel bien il me fait!... Quoi! monsieur, vous ne l'aimez pas?... Ah! j'ai bien envie de le croire.... Que je vous réponde?... Tout à

* Pendant tout le temps qu'est censé durer la contredanse, l'orchestre joue *pianissimo* et avec des sourdines, l'air de la contredanse de Nina.

l'heure... Vous voyez que c'est à moi de danser. (*Elle danse toute une figure ; elle va en avant, traverse, et va à droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur : sur la dernière reprise elle s'arrête brusquement. La musique cesse ; la contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place, et fait la révérence pour remercier son cavalier. Elle s'assoit toujours sur la même chaise, arrange sa robe comme pour faire une place à côté d'elle à Gustave : puis a l'air de lui adresser la parole, et de continuer une conversation déjà commencée.*) Vous êtes heureux... et moi donc !... Combien je suis contente que nous soyons raccommodés !... Vous ne savez donc pas qu'on voulait me marier ? et bien malgré moi, encore... Mais, tenez, le voilà cet anneau que vous m'avez donné, et ce qui me faisait le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

GUSTAVE, *douloureusement.*

Pauvre Cécile!

CÉCILE.

Oui, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit: Reprenez-le ; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

GUSTAVE.

Ah! malheureux que je suis!

AIR: *Dormez donc, mes chères amours.*

Hélas! à son dernier désir
Je saurai du moins obéir.

(*Il retire l'anneau du doigt de Cécile et le met au sien.*)

CÉCILE.

Rien ne peut plus nous désunir.

GUSTAVE.

Ah! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe.

Ensemble.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours.
Dormez donc, mes seules amours,
Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

CÉCILE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours;
Oui, mon cœur gardera toujours,
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

CÉCILE.

Mon Dieu, la soirée est déjà finie..... il faut déjà se séparer..... Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon schall... Sans doute la voiture est arrivée, et mon père m'at-

tend. (*Baissant les épaules comme pour mettre un schall.*) Adieu, Gustave; vous viendrez nous voir demain. (*Croisant ses mains sur sa poitrine comme pour tenir son schall, et faisant en même temps le geste de tenir sa pelisse.*) Adieu. (*Elle fait quelques pas dans le fond, rencontre le fauteuil, qui est entre le paravent et le panneau par lequel elle est entrée; elle s'assied sur le fauteuil, et s'endort paisiblement. Musique. Baptiste qui, vers la fin de la scène précédente a déjà étendu les bras, et s'est frotté les yeux, les ouvre dans le moment, et se trouve en face de Cécile qu'il prend pour le fantôme. Tremblant de crainte, il tombe sur ses genoux, sans oser regarder.*)

BAPTISTE.

Mons... ieur... eur...

GUSTAVE.

Tais-toi.

SCÈNE IV.

BAPTISTE, *étendu par terre;* CÉCILE, *endormie sur le fauteuil;* GUSTAVE, *entre eux;* FRÉDÉRIC, *en dehors, frappant à la porte.*

FRÉDÉRIC.

Gustave! Gustave! ouvre-moi.

GUSTAVE.

Grands dieux! c'est la voix de Frédéric. (*A Baptiste.*) Sur ta tête, ne profère pas une parole, ou tu es mort.

FRÉDÉRIC, *toujours en dehors.*

Eh bien! m'ouvriras-tu?

GUSTAVE.

Oui; mais, au nom du ciel, ne fais pas de bruit. (*A part.*) Quel parti prendre? que devenir?... Elle est perdue!... Ah! ce paravent..... (*Il entoure avec le paravent le fauteuil de Cécile, jusqu'à la muraille, de sorte que le panneau secret se trouve enfermé dans le paravent. A Baptiste, qui est toujours couché.*) Et toi, relève-toi donc, et songe à ma recommandation.(*Il va ouvrir à Frédéric.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC, *en grande parure de marié.*

(*La porte du jardin reste ouverte, et l'on aperçoit un jardin éclairé par les premiers rayons du soleil.*)

FRÉDÉRIC.

Eh, mon Dieu! faut-il tant de cérémonies? Mon ami, je ne peux pas dormir... je ne peux pas, et me voilà.

GUSTAVE.

Je t'en prie, ne parle pas si haut.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi donc?

GUSTAVE.

C'est que cet imbécille de Baptiste est gravement indisposé.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qu'il a donc? Eh! mais, en effet, je lui trouve un air pâle, une physionomie renversée.

BAPTISTE.

On l'aurait à moins.

FÉRÉDRIC.

On va lui envoyer le petit docteur. Mais je venais te faire part d'une idée

charmante; moi, je n'en ai jamais d'autres : c'est de déjeuner touts dans ce pavillon... Eh bien! qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

GUSTAVE.

Si vraiment... au contraire, je trouve ton projet... Tu disais...

FRÉDÉRIC.

Que j'ai donné ordre de servir ici une tasse de thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoires de cette nuit, ou tu en inventeras pour faire peur à ces dames. Gustave! eh bien! où es-tu donc?

GUSTAVE.

Oui, mon ami, oui... je l'ai toujours pensé... Mais si nous faisions un tour de jardin. (*Il veut l'emmener.*)

BAPTISTE, *se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.*

Messieurs, je ne vous quitte pas; je ne resterais pas seul ici pour un empire.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire? (*Regardant Gustave, qui fait signe à Baptiste de se taire.*) Eh mais, qu'as-tu donc aussi?..... je n'avais pas remarqué d'abord; mais je te trouve aussi changé que Baptiste. (*En riant.*) Est-ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard?

GUSTAVE, *troublé.*

Allons donc, tu veux plaisanter. (*Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.*)

FRÉDÉRIC.

Parbleu! tu es bien heureux! et tu devrais me dire, par grâce (*Regardant Baptiste.*), comment il était, et de quel côté il a disparu? (*Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc; puis élevant sa main au dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée, et montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.*)

Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent. Voilà qui est mal... Mais il est impossible qu'on ne découvre pas ses traces, en cherchant bien. (*Il se dirige vers le paravent.*)

GUSTAVE, *l'arrêtant par les bras.*

Frédéric!..... au nom du ciel, daigne m'écouter!... et ne me condamne pas!... Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon bonheur... mon amitié...

BAPTISTE.

Oui, monsieur, ne vous y risquez pas... D'ailleurs, c'est inutile: voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

FRÉDÉRIC.

Eh! qu'importe? fût-ce le diable...

GUSTAVE, *voulant le retenir.*

Non; je ne le souffrirai pas!

FRÉDÉRIC, *se dégageant et se précipitant vers le paravent.*

Il le faudra bien.

AIR FINAL: *de l'Amant jaloux.*

GUSTAVE.

Grands dieux!

FRÉDÉRIC, *ouvrant le paravent et regardant.*

Eh bien!
Je ne vois rien.

BAPTISTE.

Parbleu! il sera parti par où il était venu. (*Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit fichu que portait Cécile.*)

Ensemble.

FRÉDÉRIC.

Quel est donc ce mystère?
D'où venait ta frayeur?

GUSTAVE.

Ah! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur,

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE, *à Baptiste.*

Tais-toi, tais-toi.

Ensemble.

FRÉDÉRIC, BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE.

Ah! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

FRÉDÉRIC.

La plaisante aventure!
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc tous deux?

Ensemble.

GUSTAVE.

Grands dieux! quelle aventure!
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

BAPTISTE.

Grands dieux! quelle aventure!
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux!

FRÉDÉRIC.

Allons, allons, tu as beau dire, il y a

quelque chose, et ta tête... Ecoute donc, jusqu'à ce jour tu avais été trop sage, trop raisonnable: on finit par payer ça... Il ne faut d'excès en rien... Regarde moi... Ah ça, j'espère que tu vas t'habiller; tu vois que je suis déjà en costume de rigueur... Je ne te donne que cinq minutes.

GUSTAVE, *très-ému.*

Sois sûr qu'on ne m'attendra pas... Baptiste, suis-moi... (*A part.*) Allons, il faut partir!

(*Ils sortent par la porte à gauche.*)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul, le regardant partir d'un air surpis.*

Ma foi... Eh bien! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier... Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien, absolument rien. (*Approchant du fauteuil, et apercevant le petit fichu que portait Cécile, et qu'elle y a laissé.*) Eh! mais, si fait... cependant...je n'avais pas vu... (*Prenant le fichu, et étouffant un éclat de rire.*) C'est charmant! (*Déployant le fichu.*) Je devine

maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

AIR : *de la Sentinelle.*

Tissu charmant ! voile mystérieux,
Dont contre nous la beauté s'environne !
Gage d'amour ! se peut-il en ces lieux,
Que sans égards ainsi l'on t'abandonne ?
D'un hasard tel que celui-là
Sans peine on pénètre les causes !
Ici, celle qui t'oublia,
Je le devine, avait déjà
Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être ? La petite baronne, ou la femme du notaire ! (*Se reprenant.*) Oh ! la femme d'un notaire !... cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations... ce sera délicieux. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont touts... Personne ne se lève donc aujourd'hui ? Eh ! voilà le beau-père.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, DORMEUIL, *tenant par la main* CÉCILE, *qui est en grande parure de mariée.*

FRÉDÉRIC.

Allons donc, papa, allons donc.

DORMEUIL.

Ce n'est pas ma faute. Il y a une demi-

heure que j'entre chez Cécile; il faut lui rendre justice, elle était déjà levée: mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre... mais aussi j'espère... Hein! comment la trouvez-vous?

FRÉDÉRIC.

Ah! que vous êtes heureux d'avoir des enfants comme ceux-là! Je ne parle pas de votre gendre; mais c'est un beau rôle que celui de père: les gants blancs, l'air respectable. J'aurais aimé à être père, moi, pour marier mes enfants pour leur dire: Soyez heureux! je vous unis. Enfin, vrai, si je n'étais pas moi, je voudrais être vous; mais on ne peut pas cumuler. Ah ça! les voitures sont-elles prêtes.

DORMEUIL.

Pas encore.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? ça vous regarde. Vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner vos ordres pour faire servir ici le déjeuner? (*Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le paravent, et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin; il fait grand jour.*) Moi, je cours réveiller tout le monde. J'ai tant d'affaires que

je ne sais en vérité... (*A Cécile.*) Ah! dites-moi donc, une aventure charmante que je vais vous conter... Non, que je vous conterai demain. Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames, savez-vous à qui appartient cet élégant fichu?

CÉCILE, *le regardant.*

C'est à moi.

FRÉDÉRIC.

Comment, c'est à vous.

CÉCILE.

Oui, j'en étais même en peine. Où donc l'avez-vous trouvé?

FRÉDÉRIC, *troublé et balbutiant.*

Où je l'ai trouvé? Mais là-bas dans le salon; parce que peut-être ne savez-vous pas... (*A part.*) Parbleu! je rirais bien. Le fait est qu'il n'est pas impossible, moi sur-tout qui ai toujours eu du malheur.

DORMEUIL.

Eh bien! venez-vous?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute.

AIR: *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas;
A ma voix il faut qu'on réponde:
Un jour de noce on ne dort pas.

(*A part.*)

Examinons avec prudence.
Tout voir et se taire est ma loi.
Je suis époux ; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

DORMEUIL, FRÉDÉRIC.

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons, etc.

SCÈNE VIII.

CÉCILE, *seule.*

Je suis encore si émue, si troublée! je l'avais revu... nous étions raccommodés.

AIR : *Jeannot me délaisse* (*Jeannot et Collin.*)

Oui, je croyais l'entendre,
Ainsi qu'en nos beaux jours,
Lorsque sa voix si tendre
Jurait d'aimer toujours.
Tout n'était que mensonge :
Amour, constante ardeur,
Vous n'existez qu'en songe,
Hélas! et dans mon cœur.

Même air.

Et pourtant tout s'apprête
Pour un lien si doux ;
Quel bonheur! quelle fête!
C'est ce qu'ils disent touts.
Chacun vante les charmes
De cet hymen flatteur,
Allons, séchons nos larmes
Le jour de mon bonheur.

SCÈNE IX.

CÉCILE, GUSTAVE,
sortant de l'appartement à gauche.

GUSTAVE.

C'est elle. (*Cécile le salue froidement.*) Ah! quelle différence! mais non, c'est un secret que j'ai surpris et qui ne m'appartient pas. (*Haut.*) Hier, madame, je croyais avoir l'honneur d'assister...; mais des évènements inattendus...

CÉCILE.

Vous serait-il arrivé quelque chose? Quel changement dans vos traits!

GUSTAVE.

Non, non, je vous remercie; ce n'est rien, j'ai peu dormi.

CÉCILE, *à part.*

Et moi!

GUSTAVE.

En vain je voulais vous éloigner, vous bannir de ma pensée. Partout je vous retrouvais, partout vous étiez avec moi... cette nuit même.

CÉCILE, *troublée.*

Cette nuit!

GUSTAVE.

AIR : *Il reviendra* (*de Romagnesi.*)

J'ai cru vous voir... oui, c'était celle
A qui je devais être uni :
Au bal j'étais placé près d'elle.

CÉCILE, *cherchant à rappeler ses idées.*

Mon rêve commençait ainsi.

GUSTAVE.

Ce que j'éprouvais, je l'ignore ;
Pourtant, je crois,
Que malgré moi, j'aimais encore.

CÉCILE, *à part.*

C'est comme moi.

GUSTAVE.

Il semblait que vous m'aviez pardonné; car vous saviez la vérité: vous saviez que j'aimais mademoiselle de Fierville...

CÉCILE.

Comme dans mon rêve!

GUSTAVE.

Et que c'est vous, Cécile, vous seule que j'ai toujours aimée (*presque hors de lui*), et que j'aime encore!

CÉCILE.

Comme dans mon rêve!... (*Tendrement.*) Gustave!...

GUSTAVE.

Adieu! adieu! je sens, après un tel aveu, que je dois vous fuir pour jamais; mais

je conserverai toujours votre image et cet anneau que vous m'avez rendu.

CÉCILE, *cherchant à son doigt.*

Que voulez-vous dire?

GUSTAVE.

Ah! ne cherchez point à savoir comment il est revenu entre mes mains: vous ne pouviez plus le garder, et moi il ne me quittera de la vie!

AIR: *Dormez donc, mes chères amours.*

Pour jamais, il me faut vous fuir!

CÉCILE.

Dieux! qu'entends-je! et quel souvenir!

GUSTAVE.

En silence, il faut vous chérir.

CÉCILE.

A ma mémoire fidelle,
Quels instants cette voix rappelle!

GUSTAVE.

Adieu donc, adieu pour toujours!
Adieu donc, mes seules amours!

Ensemble.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours;
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

SCÈNE X.

CÉCILE, *seule.*

Il s'éloigne! il me quitte!... Gustave!... Je ne le reverrai plus! (*Elle tombe sur le fauteuil qui est placé à gauche du spectateur et sur le devant de la scène.*)

SCÈNE XI.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, BAPTISTE, *portant une valise;* DORMEUIL, *qui entre un instant après. Ils sont touts dans le fond.*

FRÉDÉRIC, *tenant Gustave par le bras.*

Comment, morbleu! qu'est-ce que ça signifie? tu t'en allais?

GUSTAVE.

Non, mon ami... non... certainement.

FRÉDÉRIC.

Et ces chevaux de poste que j'ai vus attelés? Je t'en préviens, je ne te perds pas de vue.

CÉCILE, *à demi-voix.*

Gustave! Gustave!...

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je?

DORMEUIL, *voulant aller vers elle.*

Ma fille!

FRÉDÉRIC, *l'arrêtant.*

Mais laissez donc, beau-père, ça devient au contraire fort intéressant.

GUSTAVE, *s'avançant.*

Mais, mon ami...

FRÉDÉRIC, *le prenant par une main, qu'il garde dans la sienne.*

Silence! te dis-je, et écoutez touts! (*Ils s'arrêtent touts dans le fond, en demi-cercle autour du fauteuil de Cécile ; et dans ce moment, Marie et plusieurs parents se montrent au fond, mais sans oser entrer.*)

CÉCILE.

Il est parti!... Oh! ce n'est plus là mon rêve!... Il me semblait entendre Frédéric; il me pardonnait: il sentait comme moi que je ne pouvais pas donner deux fois mon cœur... Et mon père, il nous menait à l'autel... Gustave était là, et il me semblait entendre une voix qui nous disait...

FRÉDÉRIC, *qui n'a pas quitté la main de Gustave, saisit celle de Cécile, et les joint ensemble, en s'écriant:*

Mes enfants, je vous unis!

CÉCILE, *regardant autour d'elle.*

Mon père!... Frédéric!... Gustave près de moi!... (*Fermant les yeux, et éloignant tout le monde de la main.*) Ah! ne m'éveillez pas!

FRÉDÉRIC.

Non, ma chère Cécile, non ce n'est point un rêve! J'avais juré à votre père de faire votre bonheur; n'ai-je pas tenu mon serment? (*A Dormeuil.*) Vous ne m'en voulez pas, beau-père, d'avoir usurpé vos fonctions? Vous savez que j'ai toujours eu une vocation...

GUSTAVE.

Ah, mon ami, comment reconnaître jamais ce généreux sacrifice?

FRÉDÉRIC.

Laisse donc; comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mariage manqué. Et de cinq...

VAUDEVILLE.

DORMEUIL.

AIR: *du vaudeville de Gusman d'Alfarache.*

Malgré nous, un destin tutélaire,
Tu le vois, nous protège en secret.
Par dépit, tu t'éloignais, ma chère,
D'un amant que ton cœur adorait!
Notre folie à touts est pareille;
Ce bonheur, que l'on désire tant,
Pour l'avoir on se fatigue, on veille,
Et souvent le bien vient en dormant.

GUSTAVE.

Maint seigneur que le sort favorise,
Et qui brille à nos yeux éblouis,

Chaque jour voit croître, avec surprise,
Ses grandeurs, ainsi que ses ennuis.
Las des soins dont son rang l'embarrasse,
Un beau soir, malheureux et puissant,
Il s'endort et s'éveille sans place...
Quelquefois le bien vient en dormant!

BAPTISTE.

Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés du sublime Opéra,
Abonnés du Club Académique,
Abonnés de l'Opéra-Buffa,
Abonnés des Petites-Affiches,
Abonnés aux Romans d'à présent,
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant!

FRÉDÉRIC.

Dans ses goûts, madame est un peu vive,
Et monsieur est un grave érudit.
Pour un bal, crac! madame s'esquive,
Et monsieur va dormir dans son lit.
Madame revient fraîche e gentille,
Et monsieur voit, en se réveillant,
Augmenter ses amis, sa famille,
Ah! vraiment le bien vient en dormant!

CÉCILE, *au public.*

Mon sommeil a fait mon mariage;
J'ai déjà le droit de le bénir;
Qu'il m'obtienne encore votre suffrage,
Et qu'ici je sois seule à dormir!
Sans crainte de blesser mon oreille,
Ah! messieurs, applaudissez souvent;
Et si quelque *bravo* me réveille,
Je dirai: le bien vient en dormant!

FIN DE LA SOMNAMBULE.

L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE,

OU

LE PROCUREUR ET L'AVOUÉ;

COMÉDIE VAUDEVILLE EN UN ACTE ;

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 1 février 1821;

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

PERSONNAGES.

—

JOLIVET, ancien procureur.
DERVILLE, jeune avoué.
FRANVAL, garçon, riche negociant.
DUBELAIR, maître-clerc de Derville.
AUGUSTE, deuxième clerc.
VICTOR, troisième clerc.
FIEDLÉGER, dernier clerc de l'étude.
ROSE, domestique de Derville.

—

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une étude d'avoué : plusieurs tables dans le fond ; à gauche sur le devant, le bureau du maître clerc, en acajou ; à droite un poêle d'une forme élégante. Au fond deux corps de bibliothèque, en acajou, contenant des dossiers. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de Derville ; à droite, en face, une porte donnant sur l'antichambre.

L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE,

OU

LE PROCUREUR ET L'AVOUÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, *un balai et un plumeau à la main.*

Là... je n'ai plus que l'étude à nettoyer; mais il n'est encore que huit heures, et d'ici à ce que ces messieurs arrivent, j'ai encore du temps devant moi. (*S'appuyant sur son balai.*) Faut avouer qu'à présent c'est agréable d'être domestique: d'abord on est son maître, tandis que dans les anciennes études, à ce que me disait ma tante Madelaine, ça allait bien mal.

AIR : *A soixante ans.*

Mais à présent, ça va bien mieux, j'espère;
C'est tous les jours bal ou festin.
Monsieur s'amus' la nuit entière,

Et rentr' souvent à cinq heur's du matin ;
Les valets ont dans c'te demeure
Bien plus d'profits qu'i n'en avaient
D'puis qu'les avoués se couch'nt à l'heure
Où les procureurs se levaient.

Et M. Derville, v'là un maître agréable..... Hier, par exemple, il est entré au milieu de la nuit; et je suis bien sûr qu'à présent... (*L'apercevant.*) Ah bien! le voilà déjà sur pied!

SCÈNE II.

ROSE, DERVILLE, *en robe de chambre et des papiers à la main.*

DERVILLE.

Bonjour, Rose; tu es matinale, à ce que je vois.

ROSE.

C'est plutôt vous, monsieur.

DERVILLE.

Oui; voilà une heure que je travaille.

ROSE.

Et pourtant vous êtes rentré si tard!

DERVILLE.

Raison de plus; la nuit est à moi, et je peux l'employer comme je veux: mais le jour est à mes clients.

ROSE.

Avec ce train de vie-là, vous vous tuerez.

DERVILLE.

Laisse donc; deux heures de sommeil, c'est tout ce qu'il me faut.

AIR : *de Marianne.*

Quand les affaires me demandent,
Dès le matin j'ai l'œil ouvert;
Le soir, tous les plaisirs m'attendent :
Le festin, le bal, le concert,
Un jeu d'enfer,
Où chacun perd,
L'humble employé, comme le duc et pair.
Dans le salon,
C'est le bon ton,
L'on voit de tout.

ROSE.

Même plus d'un fripon!

DERVILLE.

Quelques plaideurs, d'humeur moins franche,
Qu'on a rançonnés, tout le jour,
Et qui s'efforcent à leur tour
De prendre leur revanche.

Mais ça m'est égal, moi, je gagne toujours.

ROSE.

Il est de fait que vous êtes heureux.

DERVILLE.

Encore avant-hier, j'ai passé treize s de suite à l'écarté; c'est cinq cents

francs, je crois, que j'ai mis dans ma poche.

ROSE.

Cinq cents francs! Savez-vous, monsieur, que ça augmente joliment les profits de l'étude?

DERVILLE.

Je crois bien... A propos de cela, quand tu auras fini ton ouvrage, tu porteras ces vingt-cinq louis à Belval, mon confrère. (*Il lui donne un rouleau.*) Tu lui diras que c'est d'hier au soir; il saura ce que c'est...

ROSE.

Comment, monsieur, vous auriez.....

DERVILLE.

Oui, une mauvaise veine..... On peut bien une fois par hasard... Et puis, quoique avoué, on ne peut pas toujours prendre.

ROSE.

J'entends: il faut rendre.

DERVILLE.

Ah! mon Dieu, oui; le chapitre des restitutions est le plus difficile. Ah! attends, encore autre chose. Nous avons ce soir un petit bal; mon maître clerc a envoyé les invitations: mais tu porteras toi-même celle-ci. Quoiqu'elle soit adressée à madame de Vermeuil, tu tâ-

cheras de la remettre à mademoiselle Elise, sa nièce.

AIR : *Ma belle et la belle des belles.*

C'est pour elle, il faut qu'on la lui donne ;
Sur-tout ne vas pas l'oublier.

ROSE.

J'entends... Parlant à sa personne,
Comm' dit quelquefois votre huissier.
Souvent, quand il porte un' requête,
Vous savez comme il r'vient le soir ;
Il faut que Monsieur me promette
Que j' n'aurai rien à recevoir.

DERVILLE.

Et si par hasard elle voulait faire une réponse par écrit, vois-tu, Rose, tu attendrais.

ROSE.

Oui, monsieur, je comprends. Et il se pourrait bien que le bal fût donné à cause de cette seule invitation-là. Mais, est-ce que vous ne comptez pas en parler à M. Jolivet, votre ancien...

DERVILLE.

Oui, tu as raison. Il est arrivé depuis quelques jours de la campagne ; je lui ai donné un logement dans la maison, et il serait malhonnête de l'oublier. D'ailleurs, j'ai des ménagements à garder avec lui. *Primo :* je lui dois ma charge, qui n'est pas encore payée ; il s'en faut ;

ensuite, c'est le subrogé-tuteur d'Elise, et il a une influence..... Je vais monter, l'inviter.

ROSE.

Ce n'est pas la peine. J'entends gronder dans l'antichambre: ce doit être lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; JOLIVET.

JOLIVET.

La belle maison, et le bel exemple! Personne dans l'étude! Morbleu! si j'étais là, je commencerais par renvoyer tous mes clercs.

DERVILLE.

Ce ne serait pas le moyen de les faire venir. Allons, Rose, dépêche-toi d'achever ton ouvrage, et fais toutes mes commissions. Eh bien! tu t'en vas, et tu n'as seulement pas mis de bois dans le poêle. Tu veux donc que ces jeunes gens se morfondent?

ROSE.

Monsieur, il y a trois bûches.

DERVILLE.

Eh bien! mets-en six, et qu'ils aient chaud.

JOLIVET, *indigné.*

Six bûches au mois de novembre!

DERVILLE.

Et puis je voulais te recommander aussi... Tâche donc que le dîner soit un peu mieux.... la.... un plat de plus, quelque friandise, quelque chose qui relève l'appétit. (*Rose sort.*)

JOLIVET, *se levant.*

Ventrebleu! je vous admire; mettez tout au pillage: redoublez vos folles profusions!

DERVILLE.

C'est-à-dire qu'il faut que mes clercs ne mangent pas.

JOLIVET.

Oui, monsieur, ça n'en serait que mieux. Mais enfin, puisqu'on ne peut pas les empêcher, où est la nécessité de leur donner de l'appétit? Des clercs de procureur en ont toujours assez, monsieur; ce sont les vampires d'une étude!

AIR: *de l'écu de six francs.*

A chaque instant ils imaginent
Quelques moyens pour nous gruger;
Ce n'est pas pour manger qu'ils dînent,
Mais c'est pour nous faire enrager.
Or, dans cette guerre intestine,
De se défendre il est permis,
Et nos clercs sont des ennemis
Qu'on ne réduit que par famine.

Aussi je ne sustentais les miens qu'à mon corps défendant : le bouilli et la soupe, la soupe et le bouilli ; et les jours de fête, du persil autour : je ne sortais pas de-là. Six bûches dans un poêle ! Apprenez, monsieur, que dans mon étude il n'y avait pas de poêle, il n'y avait pas de bûches : on soufflait dans ses doigts, ou l'on était obligé d'écrire pour s'échauffer ; c'était tout profit pour la maison.

DERVILLE.

Et que gagniez-vous à ces belles économies ? D'être bafoué, montré au doigt ; car de votre temps, c'était à qui s'égaierait sur le compte des procureurs.

JOLIVET.

Vous allez voir, monsieur, qu'on respecte les avoués.

DERVILLE.

Mais oui ; un peu plus.

JOLIVET.

Et pourquoi donc ? Est-ce parce qu'ils ont des fracs à l'anglaise et des bolivars, et qu'on ne sait jamais à leur costume s'ils vont au bal ou au palais ? Et sur-tout nous ne courions pas les affaires en cabriolet.

DERVILLE.

Où est le mal ? cela va plus vite, et pourvu que les clients n'en souffrent pas,

pourvu qu'ils ne soient pas rançonnés comme de votre temps...

JOLIVET.

Je les rançonnais, c'est vrai; mais je ne les éclaboussais pas. Et à tout prendre, il vaut encore mieux écorcher les clients que de les écraser.

DERVILLE.

Ma foi, je n'en sais rien; au moins nous crions *gare*.

JOLIVET.

Est-ce ainsi que vous acquitterez vos dettes? car enfin votre charge n'est pas encore payée : vous me devez cent trente mille francs.

DERVILLE.

Ne m'avez-vous pas donné trois ans pour cela?

JOLIVET.

C'est le tort que j'ai eu. On a beau vendre les charges horriblement cher, c'est égal; il se trouve toujours des jeunes gens qui vous les achètent sans avoir un sou vaillant.

DERVILLE.

Qu'importe, monsieur? je puis m'établir: je suis garçon...

JOLIVET.

Est-ce que sans cela je vous aurais vendu?

Mais alors, dépêchez-vous de vous marier, de faire un bon mariage.

DERVILLE.

Eh bien! monsieur, il ne tient qu'à vous. J'aime une jeune personne charmante: vous pouvez me la faire épouser.

JOLIVET.

Comment donc, mon garçon, avec plaisir.

DERVILLE.

C'est Elise de Franval, qui est presque votre pupille.

JOLIVET.

Du tout, du tout; cela ne vous convient pas.

DERVILLE.

Eh quoi! n'a-t-elle pas tout réuni? les grâces, la bonté, la douceur...

JOLIVET.

Oui; mais elle n'a que soixante mille francs, et dans votre position, mon cher, il vous faut une femme de cinquante mille écus: je ne vous laisserai pas marier à moins.

AIR: *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Soyez épris, je le permets,
De quelque riche mariée.

DERVILLE.

Si la future a peu d'attraits...

JOLIVET.

Elle en aura, je m'y connais,
Si votre charge est bien payée.

DERVILLE.

Si son caractère est méchant...

JOLIVET.

Ah! c'est le mari qui s'en charge;
Epousez, nous aurons l'argent.

DERVILLE, *parlant.*

Eh bien! et moi...

JOLIVET.

Vous aurez (*bis*) la femme et la charge.

DERVILLE.

Cependant, quand vous prétendez qu'Elise n'a que soixante mille francs...

JOLIVET.

Oui, monsieur; je puis vous donner les renseignements les plus exacts. Son père, qui était un de mes clients, est décédé le 6 mai 1814: ledit jour, apposition de scellés; le 14 du même mois, ouverture du testament, par lequel il nomme tuteur de la jeune personne, mineure, M. Isidore Franval, son oncle paternel.

DERVILLE.

Et quel est ce Franval!

JOLIVET.

Ledit Franval, négociant à Hambourg,

déclara, par une lettre du 2 juin, qu'il acceptait avec plaisir la tutelle de sa nièce; mais son commerce ne lui permettant pas de quitter sa résidence, c'est moi, le subrogé tuteur, qui, depuis six ans, ai liquidé et administré tous les biens de la succession. Ainsi, je crois que je m'entends un peu en affaires; et quand je dis qu'Elise a soixante mille francs, c'est tout au plus si ça va là.

DERVILLE.

Eh bien! qu'importe? soixante mille francs, c'est assez pour payer une partie de ma charge: avec le temps nous acquitterons le reste. Vous pouvez attendre, vous qui êtes riche.

JOLIVET.

Je suis riche! jusqu'à un certain point: je n'ai pour tout bien que ma charge, que vous me devez.

DERVILLE.

Et ce petit domaine que vous avez acheté dernièrement: le domaine de Villiers, une affaire superbe! disiez-vous.

JOLIVET.

Mon ami, c'est une horreur! j'ai été trompé.

DERVILLE.

Bah! un vieux procureur comme vous!

JOLIVET.

Les plus fins y sont pris. L'affaire était si avantageuse, que je ne l'ai pas examinée. Celui qui m'a vendu était bien le possesseur, mais possesseur temporaire: vu que le comte Durfort, qui en était le propriétaire, est disparu depuis vingt-neuf ans, et qu'on ignore ce qu'il est devenu. Je sais bien qu'il ne faut plus qu'un an pour qu'il y ait prescription, et alors je ne risquerai plus rien; mais si d'ici-là le véritable comte Durfort ou ses héritiers s'avisaient de revenir, ça ferait un fameux procès.

DERVILLE.

Ah, que c'est heureux! vous me le donneriez.

JOLIVET.

Du tout: je l'exploiterais moi-même.

DERVILLE.

Vous auriez tort; vous savez bien que les procureurs prennent encore plus cher que les avoués, si c'est possible. Adieu, je vous quitte: j'ai quelques affaires très-pressées, et il faut que j'aille au Palais. J'espère que vous ne me tiendrez pas rancune, et qu'aujourd'hui vous me ferez le plaisir de venir passer la soirée chez moi.

SCÈNE IV.

JOLIVET, *seul.*

C'est ça! une soirée! une fête! et sa charge n'est pas payée! O dissipation! dissipation! et quel faste! quel scandale! Je vous demande si l'on ne se croirait pas ici dans un boudoir, plutôt que dans une étude? Jusqu'au bureau du maître clerc qui est en acajou! et un feu d'enfer : le poêle en est rouge! (*Se chauffant.*) Par exemple, je ne suis pas fâché de cela : parce qu'il fume chez moi, ce qui est cause que je ne fais jamais de feu. (*Regardant sur le poêle.*) Qu'est-ce que je vois là? il donne aussi dans le luxe des journaux! passe pour les *Petites-Affiches :* c'est utile; mais fournir ainsi à ses clercs des sujets d'amusement... (*Regardant le titre du journal.*) Allons, allons, c'est la *Quotidienne;* le mal n'est pas si grand. Voyons un peu l'article *Nouvelles.* (*S'asseyant auprès du poêle.*) J'ai toujours peur d'y rencontrer le nom du comte Durfort: ce diable d'homme me poursuit partout! C'est qu'il est capable de revenir exprès pour me ruiner. Ah, mon dieu! quel tapage!

SCÈNE V.

JOLIVET, *au poêle;* AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER ET DEUX AUTRES CLERCS.

CHOEUR.

AIR : *du pas des Trois Cousines.*

A l'étude il faut touts nous rendre ;
Travaillons du matin au soir :
Jamais je ne me fais attendre
Lorsque m'appelle le devoir.

VICTOR, *à Auguste.*

Te voilà ?

PIEDLÉGER.

Quelle exactitude !

AUGUSTE.

Je ne me fais jamais prier,
Et je viens toujours à l'étude
Quand je passe dans le quartier.

TOUTS.

A l'étude il faut touts nous rendre, etc.

TOUTS.

Bonjour, monsieur Jolivet; bonjour, monsieur Jolivet; comment vous portez-vous ?

JOLIVET.

Enfin voilà l'étude qui arrive!... c'est bien heureux! il ne manque plus que le maître clerc.

DUBELAIR, *entrant, avec des papillotes.*

Eh bien! qu'est-ce, messieurs? nous arrivons bien tard aujourd'hui.

VICTOR.

Tiens! lui qui parle, le voilà qui descend.

DUBELAIR.

Du tout; je suis venu de très-bonne heure à l'étude, et j'étais remonté pour affaire indispensable: M. Letellier m'attendait.

JOLIVET.

Qu'est-ce que c'est que ce client-là?

DUBELAIR, *tenant un dossier.*

C'est mon coiffeur; je vous conseille de le prendre, vous en serez content. Où est ce jugement à signifier? Sur-tout pour les faux toupets.

JOLIVET.

O temps! ô mœurs! un maître clerc en papillotes!

AIR: *de la Catacoua.*

Chez nous, c'était une autre antienne
Et l'on venait coiffer, je crois,
Le procureur chaque semaine
Et les clercs une fois par mois.
Oui, pour décorer notre nuque,
La cadenette suffisait,
Ça se tenait
Sous le bonnet.

PIEDLÉGER.

Eh! mais, chez vous en effet,
L'on voyait
Bien plus de têtes à perruque,
Et chez nous bien plus de toupet.

DUBELAIR.

Messieurs, il faut travailler aujourd'hui; nous sommes accablés d'ouvrage. Voilà un jugement dont il faut quinze copies.

AUGUSTE.

Je m'en charge.

VICTOR.

Laisse donc; j'en prendrai la moitié, ce sera plus tôt fait; je m'y mets sur-le-champ. Rose, à déjeuner.

TOUS LES AUTRES.

C'est juste, c'est juste; à déjeuner.

AUGUSTE.

Moi, j'aime assez le déjeuner, parce que ça repose et ça coupe la matinée.

JOLIVET.

Oui, avec cela que vous avez bien gagné votre matinée... (*Pendant ce temps, Rose apporte d'une main un paquet de lettres et de journaux qu'elle jette sur le poêle, et de l'autre des couteaux, du pain et du vin. Tout le monde est au milieu de l'étude, excepté le maître clerc qui est à son bureau, et Piedléger à la table en face, qui travaille sans relâche.*)

AUGUSTE.

AIR : *de la Partie carrée.*

Allons, allons il faut nous mettre à table ;
Mais vraiment nous sommes transis.
Mets une bûche. Il fait un froid du diable...

JOLIVET.

Une de plus ! on vient d'en mettre six !

AUGUSTE, *à Victor, qui prend les journaux pour allumer le feu.*

Eh ! mais, Victor, que viens tu donc de faire?
Comment, tu prends nos journaux ?

VICTOR.

Oui, morbleu !
Ils font ici comme à leur ordinaire,
Ils allument le feu.

Tiens, vois plutôt comme ça prend déjà !

AUGUSTE, *caressant Rose.*

Ah ! ma petite Rose, tu es bien gentille ; qu'est-ce que tu nous donnes là ?

ROSE.

Un pâté de Lesage.

JOLIVET, *se levant en colère.*

Un pâté de Lesage !

VICTOR.

Il n'y a que cela ? Tu ne nous a pas fait quelque chose de chaud ?

ROSE.

Non, ma foi, je n'ai pas le temps ; je suis obligée de sortir pour des commissions.

AUGUSTE.

Allons !... allons à table. (*Coupant le*

pâté.) M. Dubelair, vous n'en êtes pas?

DUBELAIR, *d'un air d'importance.*

Non, messieurs, je ne prends jamais rien à jeun.

VICTOR.

Eh bien! il est bon celui-là.

DUBELAIR, *tirant sa montre, à part.*

Sans compter... que j'ai à onze heures un déjeuné de garçons chez le maître clerc de Bernard.

AUGUSTE.

Et vous, monsieur Piedléger?

JOLIVET.

Quel est celui-là?

AUGUSTE.

C'est le coureur de l'étude.

JOLIVET.

Oh! le petit saute-ruisseau.

AUGUSTE.

Piedléger, veux-tu déjeuner?

PIEDLÉGER.

Sans doute; mais apportez-moi ma part, j'ai là de l'ouvrage qui doit être fini ce matin.

JOLIVET, *pendant que tous les autres mangent, regardant Piedléger.*

En voilà donc un de la vieille roche! c'est dans ce coin-là que se sont réfugiés les principes. (*Ils sont groupés différem-*

ment ; les uns à la table, les autres debout, mangeant sur le poêle.) C'est qu'ils ne mangent pas, ils dévorent... et du vin ! du vin dans une étude !..... et autant que j'en puis juger, ça m'a l'air d'un excellent ordinaire.

VICTOR, *la bouche pleine.*

Dites donc, monsieur Jolivet, si vous n'aviez pas déjeuné...

AUGUSTE.

Si vous vouliez être des nôtres sans façon.

JOLIVET.

Parbleu ! je veux voir par moi-même jusqu'à quel point..... (*Haut.*) J'ai bien là-haut mon café ; mais, pour avoir le plaisir de déjeuner avec de la jeunesse... (*Victor et Jolivet aident à débarrasser la table ; en ôtant les papiers et les plumes, et ne sachant où en poser une, il la place par habitude sur son oreille.*)

VICTOR.

A merveille ; place à notre doyen. Tenez, monsieur Jolivet, à votre santé.

TOUTS.

A votre santé, à votre santé.

AUGUSTE.

Quel spectacle ! la nouvelle et l'ancienne basoche qui trinquent ensemble.

AIR : *de la Sentinelle.*

Salut, messieurs, salut à notre ancien,
Qu'on vit jadis l'honneur de la basoche!
De son étude intrépide soutien,
Il fut sans peur et presque sans reproche;
Avec ses clercs, que sa voix ralliait,
Du Béarnais imitant la coutume,
Lui-même au combat les guidait,
Et chaque plaideur pâlissait
Aussitôt qu'il voyait sa plume.

JOLIVET *s'incline et boit à leur santé; puis, après avoir bu, fait une grimace d'indignation.*

Quel scandale! c'est du bourgogne, du bourgogne le plus pur. (*Le goûtant encore.*) Quel dommage! un vin qui aurait supporté l'eau... (*Regardant le verre.*) j'aurais mis là dedans les deux tiers..... et ça aurait encore eu du corps et de la couleur..... *O abondance* de l'âge d'or, où es-tu?

VICTOR, *rangeant la table.*

C'est que j'aurais encore bu une fois..... et qu'il n'y a plus de vin. Rose, Rose!

AUGUSTE.

Ce n'est pas la peine, elle a laissé la clef à l'armoire.

VICTOR, *ouvrant l'armoire.*

Oh! messieurs, messieurs, une découverte.

TOUTS, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR.

Un panier de vin de Frontignan.

JOLIVET, *se cachant la tête dans les mains.*

Pauvre frontignan ! c'est fait de lui.

AUGUSTE.

Je sais ce que c'est. On l'a monté parce que notre patron donne aujourd'hui à dîner.

VICTOR.

Oh bien! alors, pas de bêtises; je remets le panier.

JOLIVET, *stupéfait.*

Comment, il en réchappe ?

AUGUSTE.

Sans doute; il n'y a pas de farces, puisque l'avoué est bon enfant.

JOLIVET.

Ah bien ! de mon temps il y aurait joliment passé.

VICTOR, *se mettant à écrire.*

Allons, allons, maintenant ça va aller vite. (*Ils sont touts à leur bureau, et travaillent avec ardeur.*)

JOLIVET.

Les voilà touts à l'ouvrage ! ce n'est pas sans peine.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; DERVILLE, *habillé et sortant de son cabinet.*

DERVILLE.

Monsieur Dubelair, voilà un acte qu'il faut porter à l'enregistrement.

DUBELAIR.

Oui, monsieur. (*Il le donne à un des clercs, et dit à un autre.*) Et vous, allez à la justice de paix. (*Les deux clercs sortent.*)

DERVILLE.

Y a-t-il des lettres ?

VICTOR, *les prenant sur le poêle et les lui donnant.*

Voilà, monsieur.

DERVILLE, *en ouvrant une.*

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est pour dîner chez un de mes confrères.
(*En ouvrant une autre.*)
Ça, c'est un bal chez l'avocat du roi !
Que de plaisirs nous donnent les affaires !
On n'a vraiment pas un instant à soi.
C'est chaque jour un dîner qui s'apprête.
Hommes d'affaires ! hommes d'état !
Ont à présent moins besoin de leur tête
Que de leur estomac.

Et celle-ci... Ah, mon dieu! c'est de ce pauvre Dermont! Un peintre dont on va saisir les meubles; j'y cours sur-le-champ. (*Allant pour jeter la dernière lettre qui lui reste dans la main.*) Que vois-je? c'est d'Elise! (*S'avançant sur le devant du théâtre, et regardant si Jolivet ne l'examine pas.*) (*Lisant.*)

« Mon ami,

« M. Franval, mon oncle et mon tuteur, ce brave et riche négociant dont vous avez peut-être entendu parler, vient d'arriver aujourd'hui même à Paris. Enhardie par ses bontés, je lui ai tout confié: notre amour et nos espérances. J'ai vu que, quelle que fût la fortune, il aurait facilement consenti à mon mariage avec toute autre personne qu'avec un avoué: mais il a une si grande prévention contre les gens d'affaires, qu'il ne veut seulement pas en entendre parler. Cependant, ému par mes prières, il m'a promis qu'il chercherait à s'assurer par quelque épreuve, et que... » Quel est ce domestique?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; UN DOMESTIQUE, *en livrée.*

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas ici que demeure M. Derville, un homme de loi ?

JOLIVET.

Le voici.

LE DOMESTIQUE, *s'adressant à Derville...*

Monsieur, c'est de la part de mon maître.

DERVILLE.

Et quel est votre maître ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un banquier étranger, qui a de l'argent et un procès, et qui voudrait vous parler pour..... enfin..... il vous expliquera cela lui-même ; et il m'a dit de vous demander un rendez-vous pour aujourd'hui à onze heures.

DERVILLE, *toujours préoccupé.*

C'est bon... qu'il vienne.

LE DOMESTIQUE.

Alors je vais tâcher de me souvenir de votre réponse. Messieurs, et toute la compagnie, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

AUGUSTE.

Le jockei du banquier étranger m'a l'air d'un malin.

AIR : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Oui, l'on dirait, je m'y connais,
D'un jockei hollandais ;
Sur sa figure, on peut le voir,
Il a (rien ne lui manque)
Les grâces du comptoir
Et l'esprit de la banque.

VICTOR.

Oui; il a plus d'esprit qu'il n'en montre.

DERVILLE.

Ah, mon dieu ! je lui ai donné rendez-vous à onze heures !... Et la saisie de ce pauvre Dermont !

JOLIVET.

Eh bien ! il faut la laisser là: un client qui ne paie pas ne vaut pas un riche banquier à qui le ciel envoie un bon procès.

DERVILLE.

AIR : *du vaudeville des Maris ont tort.*

Songez donc que Dermont m'appelle.

JOLIVET.

Ce riche plaideur qu'on attend !
Tous deux ont droit à votre zèle :
Chacun d'eux est votre client.

DERVILLE.

A moi, pour que je les assiste,
Tous les deux se sont adressés.
L'un est banquier, l'autre est artiste;
Commençons par les plus pressés.

(*A Dubelair.*) Monsieur Dubelair, vous le recevrez, et nous en causerons plus tard; je vous prie en même temps de surveiller l'étude. Adieu, mon cher Jolivet, à ce soir: adieu, messieurs. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* DERVILLE.

JOLIVET.

Négliger ses plus belles affaires! il ne sait donc pas que tout dépend du commencement, et qu'un procès bien entamé peut en rapporter deux ou trois autres.

DUBELAIR.

Diable! ce monsieur qui va venir à onze heures! et mon déjeuner de garçon qui est justement à cette heure-là.

AIR: *De sommeiller encor ma chère.*

J'ai promis d'être leur convive,
Et m'y trouver est un devoir;
Ma foi, si le banquier arrive,
Auguste peut le recevoir.

Il reviendra, cela n'importe guères.
Il est d'ailleurs, si je sais raisonner,
Mille instants pour parler d'affaires;
Il n'en est qu'un pour déjeuner.

(*A Auguste, lui parlant bas à l'oreille.*)

Vous comprenez? vous garderez l'étude.

AUGUSTE.

Oui, monsieur. (*Dubelair prend son chapeau et s'en va.*)

SCÈNE IX.

JOLIVET, AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER, *toujours travaillant.*

AUGUSTE, *à part.*

Ah! il sera sorti toute la matinée; ma foi, cela se trouve bien: ma cousine qui m'a recommandé de lui donner une loge pour la pièce nouvelle; j'ai envie de profiter de l'occasion. (*A Victor.*) Dis donc, Victor, je reviens dans l'instant; tu garderas l'étude. (*Il prend son chapeau et sort.*)

SCÈNE X.

JOLIVET, VICTOR, PIEDLÉGER.

VICTOR.

Sois tranquille, je suis au poste. Ah, mon Dieu! maintenant j'y pense, c'est aujourd'hui mercredi, et j'ai donné rendez-vous à deux ou trois de mes amis pour aller au *Panorama de Jérusalem;* ça ne se voit que la matin.

AIR : *vers le temple de l'hymen.*

Oui, tous les gens comme il faut
Doivent aujourd'hui s'y rendre;
Je ne puis les faire attendre,
Je travaillerai tantôt.
Toi, qui de l'exactitude
As toujours eu l'habitude,
Piedléger, garde l'étude,
Un quart d'heure seulement;
Vers le Jourdain je chemine,
Je parcours la Palestine
Et je reviens dans l'instant.

PIEDLÉGER, *occupé, et travaillant.*

Oui... oui... c'est bon. (*Victor sort.*)

SCÈNE XI.

JOLIVET, PIEDLÉGER.

JOLIVET.

A merveille! Ainsi donc tout le fardeau des affaires retombe sur ce petit malheureux, qui est le seul exact, le seul studieux! Voilà le modèle de la cléricature. l'espoir de la basoche! *Spes altera Trojae!* est-il laborieux! depuis qu'il est là, il n'a pas cessé un instant... Quelle tête d'étude!

PIEDLÉGER, *fredonnant entre ses dents.*

Le ciel vous donna ces attraits,
Et j'en rends grâce à la nature...

JOLIVET.

Il travaille en chantant: ça le distrait.

PIEDLÉGER, *se croyant seul, et frappant vivement sur son papier.*

Oui, Suzon, vous m'aimerez,
Ou bien, morbleu, vous direz,
Vous direz,
Vous direz...
Tra, la, la, la, la, la.
C'est cela

(*Prenant une voix de femme.*)

Non, non, je ne puis vous entendre;
N'achevez pas!

JOVILET.

Qu'est-ce donc que cette manière de grossoyer ?

PIEDLÉGER.

J'aurais dû donner cela au théâtre de Madame.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Quel succès aurait eu ma pièce !
Que l'ingénue a de finesse !
Oui, c'était d'un effet certain,
Sur-tout pour Madame Perrin *.

JOLIVET, *s'approchant.*

Mais quel est donc ce nouveau style ?
Dieux ! il griffonne un vaudeville !
Je crois même, *o dies irae !*
Qu'il l'écrit sur papier timbré.

PIEDLÉGER.

Mais j'ai lecture au Vaudeville ; par exemple, il est impossible qu'on ne reçoive pas celle-ci : ils en reçoivent tant d'autres !... Eh, mon dieu ! l'on m'attend

* Charmante actrice qui a fait les beaux jours du Vaudeville et du théâtre de Madame. Je lui ai dû le succès de la *Visite à Bedlam*, de la *Somnambule*, du *Colonel*, *etc.* Une figure ravissante et expressive, un jeu plein de grâce et de finesse, et souvent ce charme inexprimable dont mademoiselle Mars seule offre le constant modèle : telles étaient les qualités qui distinguaient madame Perrin, elle est morte à vingt et un ans !!!

à onze heures au comité de lecture. Dites donc, monsieur Jolivet, si vous vouliez garder l'étude ?

JOLIVET.

Eh bien ! par exemple...

PIEDLÉGER.

Voyez-vous, c'est pour une affaire qui ne peut pas se remettre ; je lirai très-vite. (*Cherchant son chapeau.*) Oh ! ils me recevront, j'en suis sûr, moi qui vais tous les jours causer au foyer ; qui ce soir encore vais voir *Monsieur sans gêne :* ils doivent faire quelque chose pour moi. Eh bien ! et mon manuscrit. (*L'attachant avec une ficelle.*) D'ailleurs, je n'en serais pas embarrassé : je le donnerais aux Variétés pour mademoiselle Pauline. Adieu, monsieur Jolivet, je m'en rapporte à vous. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

JOLIVET, *seul.*

Je ne sais plus où j'en suis !... lui que j'estimais, c'est le pire de touts ! Quel avenir nous prépare la génération actuelle !... Enfin si ce petit-là devient un jour maî-

tre clerc, je frémis d'y penser! En attendant, il paraît que dans ce moment c'est moi qui représente l'avoué et toute l'étude. J'aime à voir une étude; j'aime l'odeur des vieux dossiers. (*S'asseyant à la place du maître clerc, et portant ses mains sur tous les papiers qui l'environnent.*) Quel bonheur! des requêtes! des assignations! cela me rappelle mon bon temps et mes anciens exploits. (*Prenant une plume.*) En attendant, si j'essayais de grossoyer. Tiens! qui vient là?

SCÈNE XIII.

JOLIVET, FRANVAL.

FRANVAL.

Comment, morbleu! personne ici pour m'annoncer?

JOLIVET.

Je crois bien.

FRANVAL.

Où est M. le maître clerc?

JOLIVET.

Voilà!

FRANVAL, *à part.*

Ah, ah! il n'est pas de la première

jeunesse; et si son avoué lui ressemble, ma nièce a là une singulière inclination. Monsieur, je voudrais parler à l'avoué.

JOLIVET.

Voilà, c'est-à-dire voilà, par *interim*, vu qu'il est absent.

FRANVAL.

Absent! et il y a une demi-heure qu'il m'a donné rendez-vous.

JOLIVET, *sortant de son bureau.*

J'y suis. Monsieur est le banquier étranger qui l'a fait prévenir?

FRANVAL.

Justement.

JOLIVET, *à part.*

Voyez-vous comme il manque ses plus belles affaires? Un banquier étranger!... Ah! si sa charge était payée, comme je l'arrangerais!

FRANVAL.

Et M. Derville, votre avoué, a-t-il toujours la même exactitude?

JOLIVET.

Du tout, monsieur, du tout... Diable! celui-là entend son affaire! et s'il n'est pas chez lui dans ce moment, c'est qu'il a deux ou trois procès à la fois, et qu'il mourrait à la peine, plutôt que d'en laisser échapper un seul.

FRANVAL, *à part.*

Cela m'annonce qu'il est intéressé.

JOLIVET.

Un jeune homme rangé, économe, et instruit !... il vous poursuivra une affaire jusque dans les dernières ramifications.

FRANVAL, *à part.*

J'entends : un chicaneur.

JOLIVET.

AIR : *de Calpigi.*

Il trouve toujours dans le Code
Quelque article qui l'accommode ;
Pour mettre les gens en défaut,
Je crois qu'il en ferait plutôt.
C'est un gaillard dont rien n'approche,
Un homme de la vieille roche ;
Enfin pour mieux vous dire encor,
Un procureur de l'âge d'or.

FRANVAL, *à part.*

Il ne manquait plus que cela ; je sais maintenant à quoi m'en tenir sur son compte.

JOLIVET.

Si monsieur veut me mettre au fait de l'état de ses affaires.

FRANVAL.

Ça ne sera pas long.

AIR : *De la folie après Regnard.*

Toujours modeste en mes souhaits,
Je prends ce que le ciel me donne ;

Chez moi, je vis toujours en paix
Et ne trouble jamais personne.
Pour des amis, j'en ai ce qu'il me faut;
Pour des dettes, je n'en ai guères;
Pour de l'or, hélas! j'en ai trop.
Voilà l'état de mes affaires.

JOLIVET.

Alors, pourquoi venir chez un procureur, et lui demander un rendez-vous?

FRANVAL.

Pourquoi? pourquoi? (*A part.*) C'est que je voulais prendre des informations qui me paraissent déjà assez concluantes.

JOLIVET.

Mais il n'est pas que vous n'ayez un procès!

FRANVAL.

Un procès!

JOLIVET.

Cherchez bien; vous en avez un.

FRANVAL, *à part.*

Mais où diable trouver un procès, moi qui n'en ai jamais eu? Eh parbleu! j'ai cette ancienne créance que j'ai toujours regardée comme perdue; cette cession qu'on m'a faite. Parbleu, s'ils en tirent quelque chose, ils seront bien habiles. (*Haut.*) Monsieur, voici de quoi il s'agit...

JOLIVET.

Je vous écoute.

FRANVAL.

Je suis Français et négoçiant; mais ma principale maison de commerce n'est pas en France. Il y a quinze ou dix-huit ans que je prêtai une trentaine de mille francs à un de mes compatriotes, qui est mort sans me les rendre.

JOLIVET.

Il vous les doit!

FRANVAL.

Sans contredit. Et comme c'était un honnête homme, il me laisse par son testament, afin, disait-il, de s'acquitter envers moi, un petit domaine qu'il avait en France, et qui, ayant été abandonné pendant vingt-cinq ans et plus, appartient peut-être en ce moment à une douzaine de personnes.

JOLIVET.

Eh bien! c'est une douzaine de procès en expropriation forcée.

FRANVAL.

Et si cela doit ruiner d'honnêtes familles...

JOLIVET.

L'équité avant tout. Votre titre est réel; il faut le faire valoir, sinon vous courez risque de voir contre vous une prescription acquise, si même elle ne l'est pas déjà.

FRANVAL.

D'accord ; mais je vous avoue cependant que si cela pouvait s'arranger....

JOLIVET.

Du tout, monsieur, du tout ; ces affaires-là ne s'arrangent pas. Douze procès en expropriation forcée !... Vous dites que votre notaire se nomme...

FRANVAL.

M. de Versac.

JOLIVET, *lui donnant une plume et de l'encre.*

Vous allez lui écrire un mot. Il faut envoyer chez lui chercher le titre et les pièces authentiques, et dès aujourd'hui nous commencerons. Mais tenez, voici M. Derville lui-même.

FRANVAL, *écrivant.*

C'est ça, un renfort. Les triples corsaires! on dirait qu'ils ont peur que leur proie ne leur échappe. Allons, morbleu! je ne m'étais pas trompé; ils se ressemblent touts.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; DERVILLE.

JOLIVET, *qui, pendant l'*a parte *de Franval, a parlé bas à Derville.*

C'est comme je vous le dis là, une

affaire magnifique que j'ai déjà entamée chaudement: voilà comme on les menait de mon temps. (*Voyant que Franval a écrit.*) Il n'y a pas là de clercs... Je vais moi-même chez le notaire, et je reviens avec les pièces; c'est au bout de la rue. (*Excitant Derville.*) Allons donc, allons donc, et songez à soutenir la bonne opinion que je lui ai donnée de vous. Il est disposé à merveille. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DERVILLE, FRANVAL.

DERVILLE.

Je suis charmé, monsieur, de vous retrouver encore chez moi; j'avais été forcé de m'absenter.

FRANVAL.

Oui, monsieur, je sais pour quelle raison; mais vous étiez ici dignement remplacé. J'ai beacoup appris dans la conversation de votre maître clerc, et j'en ai fait mon profit.

DERVILLE.

Oui; vous l'avez peut-être trouvé un peu craintif, un peu timide.

FRANVAL.

Corbleu! quelle timidité!

DERVILLE.

A cela près, c'est un garçon en qui j'ai beaucoup de confiance.

FRANVAL.

Je le crois bien! Tel clerc, tel avoué. Je vous disais donc, monsieur...

DERVILLE, *lui faisant signe de s'asseoir.*

Je sais de quoi il s'agit; on vient de me l'expliquer. Puis-je vous demander d'abord qui vous a adressé à moi?

FRANVAL, *à part.*

Qui? morbleu! (*Haut.*) Votre nom..... votre réputation.

DERVILLE.

Monsieur, je vous remercie de cette marque d'estime. (*A part, le regardant.*) Allons, quoique brusque, il m'a l'air d'un brave homme, et il faut le traiter en conscience. (*Haut.*) Je crois qu'en effet le bon droit est pour vous; mais faut-il vous parler avec franchise?

FRANVAL, *brusquement.*

Si ça se peut, pourquoi pas?

DERVILLE.

Il paraît que vous êtes dans le commerce, que vous êtes immensément riche?

FRANVAL.

Cela ne fait rien à mon affaire.

DERVILLE.

Si, vraiment.

AIR : *du vaudeville des Amazones.*

Quoiqu'avoué, vous me croirez, je pense ;
Mais je vous suppose discret,
Et je veux bien en conscience
Vous dire ici notre secret.
Etre vainqueur est sans doute une gloire ;
Mais en combats comme en procès,
Ah ! croyez-moi, la plus belle victoire
Ne vaut jamais un bon traité de paix.

FRANVAL.

Comment, monsieur, c'est vous qui me conseillez un arrangement?

DERVILLE.

Oh! vous allez jeter les hauts cris, je le sais; mais calculons un peu. Que d'ennemis cette affaire va vous susciter! que de regrets vous vous préparez! Celui qui plaide, monsieur, n'est plus le même homme : son humeur, son caractère, tout change chaque jour, à chaque incident de son procès; et pour une soixantaine de mille francs, dont vous n'avez pas besoin, vous allez sacrifier, pendant deux ou trois ans, votre bonheur, votre joie, votre tranquillité!... Non, monsieur.

AIR : *du vaudeville de Turenne.*

Vous m'en croirez ; à moitié, je l'espère,
Nous obtiendrons un bon arrangement.

FRANVAL.

Quoi! vous parlez d'arranger une affaire!
Que de notre âge on médise à présent!
O siècle heureux! siècle étonnant!
Où le savoir avec l'esprit s'accorde,
Où nous voyons enfin à l'unisson
Les jeunes gens et la raison,
Les procureurs et la concorde.

A moitié prix, c'est très-bien; mais vous m'avouerez que sacrifier ainsi trente mille francs...

DERVILLE.

C'est moi qui les perds; c'est-à-dire moi et mes confrères: car notre part allait là.

FRANVAL.

Mais, vous qui parlez, monsieur, à ce train de vie-là, vous devez vous ruiner; car, enfin, vous venez de faire là une mauvaise affaire.

DERVILLE.

C'est ce qui vous trompe; car je viens d'acquérir votre estime, votre amitié et votre clientelle.

FRANVAL.

Ma clientelle!

DERVILLE.

Oui, monsieur. Vous êtes négociant, vous avez des procès ou vous en aurez, de ces procès qu'on ne peut pas éviter; vous viendrez à moi, j'en suis sûr: vous

me donnerez votre confiance, ou plutôt, tenez, je lis dans vos yeux; je l'ai déjà!

FRANVAL, *lui donnant une poignée de main.*

Oui, monsieur, vous l'avez; et j'aime mieux vous en croire vous-même que tous les rapports qu'on a pu me faire.

DERVILLE.

Vous avez raison : nous valons mieux que notre réputation; vous le verrez. Vous allez me donner le nom de quelques uns de vos adversaires; j'ai ce soir une espèce de petit bal : je vais les inviter. J'espère que vous me ferez aussi le plaisir d'accepter un verre de punch, et nous commencerons à entamer notre affaire.

FRANVAL.

Comment! au milieu d'un bal?

DERVILLE.

Je n'en fais jamais d'autre. Ce n'est pas dans le cabinet, c'est dans le salon qu'on traite les affaires. Vous croyez peut-être que c'est pour mon plaisir que je vais dans le monde; du tout, c'est encore une spéculation. Le matin, où voulez-vous que je rencontre mes confrères? pas un n'est chez lui! tandis que le soir, allez à un écarté, ils y sont touts.

FRANVAL.

Je conçois. Mais vos conférences doi-

vent vous revenir un peu cher; et j'ai entendu dire que votre goût pour la dépense, pour la société...

DERVILLE.

Ne blâmez pas cet usage-là. L'homme d'affaires dans son cabinet est dur, intraitable, intéressé : c'est l'habitude du monde, c'est la société des femmes qui le rendent plus doux, plus aimable, plus généreux. Les femmes, monsieur, ont sur nous une influence... tenez, le jour où je dois voir celle que j'aime, il me semble que je suis meilleur, que je suis plus conciliant : j'arrangerais les affaires de tous mes clients.

FRANVAL.

J'entends : elle vient ce soir?

DERVILLE.

Vous l'avez dit, monsieur; et vous la verrez, vous verrez comme mon Elise est jolie! je suis sûr qu'elle vous plaira.

FRANVAL.

Ah ça, qu'elle n'aille pas vous faire oublier mon affaire.

DERVILLE.

Soyez tranquille : le devoir d'abord, et le plaisir après.

FRANVAL.

Touchez là, monsieur l'avoué; vous êtes

un aimable jeune homme! et comme vous disiez tout à l'heure, je commence à croire que vous avez fait une bonne spéculation.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; JOLIVET.

JOLIVET, *avec une liasse de papiers.*

Enfin, voilà! ce n'est pas sans peine; on m'a donné toutes les pièces.

DERVILLE.

Je vous remercie; mettez-les là, mon maître clerc les parcourra.

FRANVAL.

Comment, votre maître clerc! est-ce que ce n'est pas monsieur?

DERVILLE.

Non : c'est l'ancien procureur à qui appartenait cette étude, celui qui me l'a vendue, et à qui je la dois.

FRANVAL.

Ah! vous la lui devez! je comprends maintenant les éloges. (*A part.*) Un procureur de l'âge d'or.

JOLIVET, *à Derville.*

Et pourquoi ne pas examiner tout de suite?

DERVILLE.

Ce serait inutile : j'espère entrer en arrangement.

JOLIVET.

En arrangement!... une cause superbe, dont le succès est immanquable!

DERVILLE.

Oui; mais j'ai expliqué à monsieur...

JOLIVET.

Il n'y a pas d'explications; et vous devez même, dans l'intérêt de votre client, le forcer à plaider. Oui, monsieur, vous plaiderez, ou vous êtes déshonoré!

FRANVAL.

Eh mais, monsieur, je ne me suis pas encore prononcé; je ne dis pas que je ne plaiderai pas. (*A Derville.*) Ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'entretenir votre connaissance, et d'aller souvent au bal.

DERVILLE.

Allons donc, vous plaiderez...

FRANVAL.

Non, monsieur; mais je veux au moins que vous examiniez mon affaire, et alors, si elle vous semble douteuse...

JOLIVET.

Douteuse... douteuse... Monsieur, dès qu'il y a doute, on plaide; et même quand il n'y en a pas, il faut encore voir.

DERVILLE.

Puisque vous le voulez absolument, je ne puis vous refuser cette satisfaction. Voyons les pièces, d'abord le testament. (*Ils s'asseyent tous les trois.*)

DERVILLE, *lisant.*

« Aux Etats-Unis, etc. Pardevant, etc., est comparu Louis-Charles de Menneville, comte de Durfort... »

JOLIVET.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

DERVILLE.

« Qui donne et cède, par ces présentes, à son neveu, Emmanuel de Durfort, »

JOLIVET.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

DERVILLE, *regardant Jolivet.*

« *Le domaine de Villiers...* » Mais je connais cela !

JOLIVET, *se levant furieux.*

L'acte est faux !

DERVILLE.

Comment! ce serait...

JOLIVET.

Oui, oui; mais vous ne plaiderez pas: il y a prescription; et d'ailleurs, je l'ai bien et légitimement payé de mes propres deniers.

FRANVAL.

Eh, mon dieu! qu'est-ce que ça veut dire ?

DERVILLE.

Que monsieur est l'acquéreur du domaine..... et comme tel, votre adverse partie.

FRANVAL.

Comment, cet ancien procureur à qui vous devez votre charge?

JOLIVET.

Oui, monsieur. Mais c'est une horreur! une infamie, d'oser élever de pareilles réclamations!

FRANVAL.

Une cause superbe! disiez-vous.

JOLIVET.

Elle est pitoyable!... On ne peut pas dépouiller un acquéreur qui est de bonne foi; et je l'étais: car j'ignorais complètement..... Je le disais encore ce matin à monsieur..... Et s'il entend vos intérêts, il doit vous empêcher de plaider.

FRANVAL.

Je serais déshonoré!

DERVILLE.

Mais, messieurs...

JOLIVET.

Oui... daignez lui expliquer...

FRANVAL.

Il n'y a pas d'explications; (*A Derville.*) et dans l'intérêt de votre client (à ce que monsieur disait tout à l'heure), vous devez l'obliger à plaider.

DERVILLE.

C'est en évitant une procédure ruineuse que je croyais prendre vos intérêts; mais ce que vous venez de me dire suffit. Et puisque vous le voulez, je me chargerai de l'affaire.

JOLIVET.

Il ne s'en avisera pas, ou morbleu, dès demain j'exige le paiement de ma charge, et je le ruine.

DERVILLE.

Monsieur, de semblables menaces ne m'arrêteront pas.

JOLIVET.

Non... Eh bien, morbleu! nous verrons... Et songe que si tu fais une seule signification dans cette affaire-là, tu peux renoncer à la main d'Elise de Franval.

FRANVAL.

Que voulez-vous dire?

DERVILLE, *froidement.*

Rien, rien, monsieur; ce sont des considérations particulières qui ne m'empêcheront pas de plaider. Vous avez ma parole.

JOLIVET.

Eh bien! comme subrogé-tuteur d'Elise, demain je la marie à un autre.

FRANVAL.

Et moi, comme son tuteur, je la lui donne aujourd'hui même.

JOLIVET.

Grands dieux! son tuteur! Quoi! vous seriez...

FRANVAL.

Franval, banquier de Hambourg.

DERVILLE, *stupéfait.*

Monsieur Franval!

FRANVAL, *à Derville.*

Lui-même, qui voulait te connaître, et qui est content de son épreuve. Oui, monsieur Jolivet, je lui donne en mariage ma nièce et cent mille écus; ça vous convient-il, et croyez-vous que cela puisse payer votre charge?

JOLIVET.

Certainement, monsieur.

FRANVAL.

Et quant au procès que nous avons ensemble, et auquel sans vous je n'aurais jamais pensé, nous l'arrangerons comme vous voudrez; ça vous convient-il?

JOLIVET.

Monsieur..... il faut que ce soit vous,

car c'est le premier de ma vie que j'aie arrangé.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; DUBELAIR, LES CLERCS, ROSE.

CHŒUR.

DUBELAIR ET LES CLERCS.

AIR : *Sortez à l'instant, sortez.*

Je viens de tout terminer :
Rien ne vaut un déjeuner.
Le greffier
Et l'huissier
S'y trouvaient touts
Avec nous.
Quand le dessert a paru
Tout était déjà conclu ;
C'est charmant,
A présent,
On travaille en déjeunant.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; PIEDLÉGER.

PIEDLÉGER.

Suite de l'air.

Quel plaisir ! quelle ivresse !
On vient d'accepter ma pièce.

Une estime
Unanime
A dicté leur choix.
De ce comité de sages,
J'ai les deux tiers des suffrages,
Et pourtant je crois
Qu'ils étaient au moins trois.

TOUTS.

Oui : mais c'est bien entendu,
Par un travail assidu,
Mes amis (*bis*), rattrapons le temps perdu.
Oui, c'est un point arrêté,
Ici plus d'oisiveté,
Redoublons (*bis*) de zèle et d'activité.

DERVILLE.

Non, messieurs; je donne congé, vu que je me marie.

FRANVAL.

Oui, messieurs, et la semaine prochaine j'invite toute l'étude à la noce; je ne serai pas fâché de les faire danser; ils sont si gentils!

TOUTS.

Comment notre avoué se marie! Nous serons garçons de la noce.

PIEDLÉGER.

Et moi je me charge de la chanson, et ce ne sera pas long; j'ai déjà dans mon vaudeville deux couplets qui pourront servir.

VAUDEVILLE.

AIR : *de M. Blanchard.*

AUGUSTE.

Nous voilà touts d'accord, je pense.
Vous voyez bien qu'on peut unir
Le jeunesse et l'expérience,
Les affaires et le plaisir.

(*Jolivet et Derville se donnent la main*)

Dieu ! quel rapprochement sublime !
Sur mon honneur il fait tableau.
On croirait voir l'ancien régime
Qui donne la main au nouveau !

FRANVAL.

Voyez cette femme charmante
A côté de son vieil époux ;
Comme elle a l'air vive et brillante!
Comme il a l'air sombre et jaloux !
D'un ornement illégitime,
S'il redoute, hélas ! le fardeau,
C'est qu'il est de l'ancien régime
Et que sa femme est du nouveau !

ROSE.

Au temps présent, loin d'faire grâce,
Que d'mond' contre lui courroucé !
Jusqu'au marchand de vin en face,
Qui n' vante que le temps passé.
Comme cabar'tier, il n'estime
Que Bancelin, que Ramponneau ;
Tout est chez lui d' l'ancien régime,
Hormis son vin, qu'est du nouveau !

DERVILLE.

Quoi qu'en dise maint Héraclite,
Tout n'est pas si mal, dieu merci!
Nos pères avaient leur mérite,
Nous avons bien le nôtre aussi.
Avec leur gloire que j'estime,
La nôtre est au moins de niveau;
Oui, respectons l'ancien régime,
Mais n'outrageons pas le nouveau!

PIEDLÉGER, *au public.*

Nous voudrions, je vous le jure,
Pouvoir vous donner sans façon
Quelques couplets de la facture
De Piron, Panard ou Laujon.
Où trouver leur verve sublime?
Ces vieux chansonniers du Caveau
Etaient touts de l'ancien régime,
Nous ne sommes que du nouveau.

FIN DE L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE,
ET DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE.

—

Pages.

Le plus beau jour de la vie. . . . 3
La Somnambule 67
L'Intérieur de l'Etude 133

DE L'IMPRIMERIE
DES HÉRITIERS BIANCO ET COMP.
Avec permission.

9603-963 v.4-6